LA VIE SPIRITUELLE

N° 369 Janvier 1952

LE NOM DE JÉSUS

Le Saint Nom de Jésus n'est célébré par une fête spéciale dans le calendrier de toute l'Église romaine que depuis 1721. Un regard superficiel en conclurait peut-être qu'il pourrait s'agir d'une dévotion typiquement moderne, fruit, dans le calendrier, d'une forme de piété venue de quelques milieux spirituels restreints et soudain émergée en liturgie universelle.

En fait, et quoi qu'il en soit de la fête du 2 janvier, la dévotion au Nom de Jésus est catholique comme l'Église et dans le plus grand sens du mot. Il ne faut pas se méprendre sur la date plutôt récente de la fête du 2 janvier. Elle se présente d'abord un peu comme un doublet de celle du 1er janvier à laquelle le missel de la fête emprunte son évangile. Il y a, bien sûr, entre les deux fêtes, des différences d'optique. Comme toutes les fêtes anciennes, et les plus typiquement traditionnelles, celle de la Circoncision célèbre un événement *d'histoire humaine : au jour du rite initial qui l'insérait dans la communauté religieuse de son peuple, le juif recevait le nom qui devait être le sien au regard des hommes; son « état civil », dirions-nous aujourd'hui. Le 1er janvier célèbre l'anniversaire du jour où l'Homme-Dieu entra par ce rite dans la communion religieuse de ses ancêtres selon la chair et y reçut de ses parents le nom de Jésus. De ce point de vue, la fête du 1er janvier dit à la fois plus et moins que celle du 2. Plus, car elle commémore la première incision sanglante dans la chair mortelle et passible du Seigneur et son inscription dans une communauté religieuse terrestre. Moins, car elle ne célèbre d'abord le nom de Jésus que comme un nom parmi les autres, donné par des hommes à un*

homme, et pour l'usage limité d'une petite société humaine restreinte. Sans doute devait-on, dès avant l'introduction de la fête du 2 janvier, unir à cela, et dans une même célébration, le regard de foi qui dépassait beaucoup le simple souvenir d'un événement terrestre, fût-ce d'un Homme-Dieu, et la seule valeur « civile » de son nom. Avant de lui être imposé par les hommes, ce nom était venu du ciel. Et, très au delà d'une inscription sur les registres (!) humains, celui-ci impliquait, dans le cas, une prédestination et une mission unique, que la circoncision était, par elle seule, inapte à signifier.

Aussi bien, ce sens plénier du Nom de Jésus, que veut désormais célébrer dans notre calendrier la fête du 2 janvier, n'est solidaire d'aucun événement particulier de la vie du Seigneur. C'est toute l'économie divine dans le Christ, l'événement de Noël comme de Pâques, d'Ascension et de Pentecôte, qu'il nous fait entendre. Au regard des anciens, c'est le cycle liturgique tout entier qui fêtait le Nom de Jésus. Plutôt qu'un doublet de celle du 1er janvier, notre fête du 2, en cette perspective typiquement moderne et plus « abstraite » que celle des fêtes de l'événement, est une insistance sur ce qui, en toute fête du Christ, dépasse la valeur de l'événement et qu'une célébration trop rapide risque toujours d'oublier.

Mais quoi qu'il en soit de la perspective lilurgique et de son rattachement au 1er ou au 2 janvier, il y a dans le Nom de Jésus d'insondables richesses que certaines dévotions plus typiquement contemporaines risquent de faire négliger. Il y a notamment à son sujet un incomparable patrimoine spirituel aux racines scripturaires nombreuses, solides et profondes, et aux ramifications innombrables dans la tradition ancienne, médiévale et moderne.

La présente livraison de La Vie Spirituelle *ne pouvait se proposer de toucher un tel sujet que par une sorte de marche d'approche; des jalons, sur un chemin qu'il serait interminable de vouloir explorer dans son ensemble et ses détails. Du moins était-il indispensable de montrer les attaches du nom de Jésus dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament; de présenter de façon sommaire la tradition orientale et l'occidentale; de donner un article de synthèse spirituelle autour d'un thème qu'il ne peut être question d'épuiser.*

Un tel patrimoine ne se laisse pas embrasser. La Vie Spirituelle *se réjouit néanmoins si elle peut permettre à quelques-uns d'y pénétrer et de moins mal percevoir, par le Saint Nom, les secrets de Dieu dans le Christ Jésus.*

LE NOM DE JÉSUS DANS LE NOUVEAU TESTAMENT

Le Messie, vers lequel tendait toute l'espérance d'Israël, avait été exalté par les prophètes par maints titres appropriés aux fonctions qu'il devait exercer : réalisant l'union de Dieu et de l'humanité, — que le péché avait brisée, — il serait *Emmanuel* « Dieu avec nous » (Is., 7, 14). Faisant rentrer l'homme dans l'intimité divine et le soumettant à Dieu, il devait être le *Prince de la Paix* (Is., 9, 5; Mich., 5, 3). Restaurateur du peuple élu et fondateur d'un nouveau culte, on pourrait aussi le désigner comme un *Germe*[1]. Mais son nom propre, exprimant adéquatement sa vocation et le don de Dieu qu'il aurait à transmettre, était encore tenu secret : *On l'appellera d'un nouveau nom, que la bouche du Seigneur prononcera* (Is., 62, 2). L'économie de ce mystère suggérait la grandeur du personnage annoncé. Le secret de sa personne et de son rôle dans l'histoire du monde ne pouvait être divulgué avant que fût atteinte la plénitude des temps.

D'ordinaire, les enfants reçoivent leur nom à leur naissance, mais le Messie sera nommé dès sa conception. Au lieu que ses parents aient à s'entendre — comme il est de coutume — pour choisir son nom, c'est Dieu qui l'imposera; il le fera annoncer

1. Zach., 6, 12. Sur les autres désignations du Messie, on aura toujours profit à consulter Louis de Leon, *Los Nombres del Cristo*. Traduction française : *Des Noms de Jésus-Christ*, Paris, 1862.

par des messagers célestes. Enfin, l'usage veut que le nom, même lorsqu'il est divinement révélé, soit transmis tantôt par la mère, tantôt par le père; ici, l'un et l'autre sont informés, chacun de leur côté, d'avoir à dénommer l'enfant tel que Dieu en a décidé. Effectivement, l'archange Gabriel vient annoncer à la Vierge Marie et sa maternité et le nom de son fils : *Voici que tu concevras et que tu enfanteras un fils, et* TU L'APPELLERAS DU NOM DE JÉSUS (Lc, 1, 31). Par une apparition angélique, saint Joseph est avisé peu après de ce miracle, mais il est tenu pour personnellement responsable de l'imposition du nom : *Elle enfantera un fils et* TU LUI DONNERAS LE NOM DE JÉSUS, CAR IL SAUVERA SON PEUPLE DE LEURS PÉCHÉS (Mt., 1, 21-25). Éminemment dociles à la volonté divine, Joseph et Marie n'hésitèrent pas au jour de la circoncision — qui était celui de l'imposition officielle du nom à un nouveau-né — à se conformer à l'ordre reçu. Saint Luc le souligne expressément, car il a compris qu'il s'agissait d'une réalité souverainement importante : *Quand furent accomplis les huit jours après lesquels il devait être circoncis, on lui donna le nom de Jésus, indiqué par l'ange avant même qu'il eût été conçu dans le sein de sa mère* (Lc, 2, 21).

Un nom est bien choisi lorsqu'il répond d'une manière aussi précise et plénière que possible aux qualités, aux dispositions, à la nature de l'être auquel il s'applique. Toutefois, les noms propres choisis par les hommes ne font ordinairement mention que d'un aspect extérieur de leurs personnes ou d'une circonstance accidentelle de leur vie. Par exemple, d'une circonstance de temps : tel enfant sera appelé Marie ou Noël, parce qu'il est né le 15 août ou le 25 décembre. Ou bien d'une relation de parenté : les proches et les amis de Zacharie veulent appeler son fils du même nom que son père, et non point Jean, parce qu'*il n'y avait personne dans la famille qui portât ce nom* (Lc, 1, 59); ou encore par suite d'un événement notable : Joseph *donna à son premier-né le nom de Manassé, car, dit-il, Dieu m'a fait oublier toute ma peine* (Gen., 41, 51); ou enfin en raison d'une caractéristique de l'enfant lui-même : Esaü est ainsi nommé parce qu'il était roux[2].

2. Gen., 25, 25. Ces observations sont faites par saint Thomas d'Aquin,

Mais quand Dieu daigne nommer une créature, il choisit et parfois il crée un terme qui évoquera la vocation qu'il lui destine, les dons surnaturels qui lui seront départis, son rôle enfin parmi les hommes. C'est ainsi qu'il changera le nom d'Abram en Abraham pour signifier que le patriarche serait le *Père de nombreuses nations* (Gen., 17, 5). Simon, fils de Jean, sera appelé Pierre-Céphas, car c'est sur cette pierre que l'Église devait être édifiée (Mt., 16, 18).

Or Dieu destine le fils de Marie à sauver le monde entier. Il lui donne la vocation de Sauveur universel. Quelles que soient ses autres activités et les fonctions annexes que cet envoyé divin pourra remplir, toutes convergeront vers cette œuvre de salut, et c'est précisément ce que signifie le nom hébreu de Josué, en grec : Jésus[3]. Est-ce parce que la Sainte Vierge, plus cultivée, connaissait mieux son hébreu que saint Joseph qui n'aurait su que l'araméen — où cette racine n'existe pas — que l'ange ne commente pas ce terme dans le message qu'il lui adresse, alors qu'il l'explique, au contraire, à son fiancé : *Jésus, car il sauvera son peuple de leurs péchés* ?

Si l'on ajoute que le Christ ne pouvait accomplir cette œuvre de purification et de réconciliation qu'en vertu de sa condition d'Homme-Dieu, on conclura que le nom de Jésus désignait excellemment, non seulement son rôle salvifique, mais son être même de Fils de Dieu incarné, sa *ratio entis*, comme disent les théologiens. En effet, si le salut est le but de la venue de la deuxième Personne de la Sainte-Trinité sur la terre, il ne peut être réalisé que par un être qui soit à la fois solidaire des hommes et pleinement agréé de Dieu, c'est-à-dire qui unisse en sa propre personne les deux natures, humaine et divine. Seul le Verbe incarné peut être un médiateur parfait. Dès lors, chacun des actes de Jésus, si minime soit-il en lui-même, sera Sauveur en raison de la Personne

IIIª Pars, q. 37, a. 2; article que le P. Synave jugeait comme l'un des plus compréhensifs et des plus achevés. *Vie de Jésus* (saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*), Paris, 1928, II, p. 395.

3. *Iêschoua'*, forme abrégée de *Iehôschoua'* : « Iahô (Iahvé) a sauvé. » La même racine se retrouve dans l'acclamation : *Hosanna* « Sauve, je te prie », et il est remarquable que le peuple juif l'ait adressée à Jésus au premier jour de la semaine sainte, Mt., 21, 9.

du Fils qui le pose et de la nature de l'homme qui le réalise. Le fils de Marie n'est donc pas un agent quelconque de salut, il ne se dévoue pas à une œuvre de rédemption qui lui serait comme extérieure ou étrangère. Il est le seul Sauveur possible, il est un Sauveur-né; par sa propre Personne, tel qu'il est en lui-même, il est Sauveur. Dès lors, s'il est vrai que l'*operatio sequitur esse*, toute son activité sera rédemptrice, parce qu'elle émane d'un être qui, en lui-même, est Sauveur, et en quelque sorte ne peut faire autrement que de sauver les pécheurs, comme un bon arbre ne peut pas ne pas produire de bons fruits de son espèce. Le salut, pourrait-on dire, c'est sa nature même.

Précisément, le nom de Jésus désigne ce mystère de la personnalité mystérieuse de l'Homme-Dieu autant que tout le cours de sa vie. Lorsque nous l'appelons Christ, c'est-à-dire « oint », nous signifions l'assomption de sa nature humaine et sa consécration par la divinité, mais ce dernier terme n'exprime que l'être du Christ et non pas sa mission. Le saint nom de Jésus, au contraire, englobe l'un et l'autre aspects du Sauveur, c'est l'expression la plus synthétique de la totalité de l'être du Christ et de sa vocation sur terre comme au ciel. Dans la mesure où, selon les conceptions sémitiques, nommer une personne est pénétrer dans son intimité et en quelque sorte avoir barre sur elle, les croyants ne pourront nommer ou invoquer Jésus sans se mettre dans le rayonnement de sa grâce de salut et recevoir ses dons. Le saint nom de Jésus sur les lèvres chrétiennes est un sacramental.

Ce nom de Jésus, prononcé pour la première fois par un archange, fut répété bien souvent — et avec quelle tendresse — par la Vierge Marie pour appeler son petit enfant, *l'Enfant-Jésus* (Lc, 2, 27), puis l'adolescent qui grandissait en âge, en science et en sagesse (2, 52) jusqu'à sa trentième année (3, 23). Il restera la désignation commune de l'humanité du Fils de Dieu, et c'est ainsi que la Vierge sera désignée comme *la Mère de Jésus* (Jn, 2, 1; Act., 1, 14), lui-même étant considéré par la foule comme né à Nazareth (Mc, 1, 24; Lc, 18, 37) et fils de Joseph (Jn, 1, 45; 6, 42). Il est soumis aux mêmes infirmités que les autres hommes : il est tenté par Satan et il a faim (Lc, 4, 1 s.); il pleure (Jn, 11, 35); il reçoit des soufflets (Jn, 18, 22); il expire en criant (Mc, 15,

37); on descend son corps de la croix (Lc, 23, 52; Jn, 19, 38-40) pour le déposer dans un tombeau. Toutes ces misères ou ces souffrances faisaient partie de sa mission de Sauveur, car participant aux mêmes épreuves qui accablent ses frères en humanité, il ressentait pour eux une compassion indispensable à son office de miséricorde. Jésus est une désignation de pitié.

Les meilleurs de ses contemporains l'ont considéré comme *un homme que Dieu a accrédité par des merveilles, des prodiges, des miracles* qu'il a opérés par lui (Act., 2, 22). Toutefois, ses disciples s'adressaient à lui avec un souverain respect et ne l'appelaient que Maître ou Seigneur (Jn, 13, 13). C'est précisément dans le jugement qu'ils portent sur *Jésus* et dans la valeur qu'ils accordent à son nom que se partagent les hommes. La foi de la primitive Église consiste à attribuer à l'homme Jésus les attributs de Sauveur et de Dieu. Ainsi l'Évangile de saint Jean est écrit *pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et afin qu'en croyant vous ayez la vie en son nom* (qui signifie : Sauveur) (20, 31). L'acte de foi consiste dans cette copule : Jésus *est* le Christ, ou *est* le Seigneur, ou *est* Dieu. L'incrédule rejette cette identification, et c'est pourquoi il est un incroyant; son refus est un blasphème impliquant la somme de tous les mensonges possibles sur la religion nouvelle : *Quel est le menteur*, demande saint Jean, *sinon celui qui nie que Jésus soit le Christ? Celui-là est l'antéchrist qui nie le Père et le Fils* (1 Jn, 2, 22), car il est bien clair qu'en rejetant le Fils on rejette Dieu, dont il est la révélation et que l'on ne peut connaître que par lui (Mt., 11, 27; Jn, 14, 6); on s'exclut de la Sainte-Trinité, le foyer divin où le chrétien est admis « au nom de Jésus » par le baptême. A Césarée, le proconsul Festus exposera fort intelligemment l'objet des discussions entre l'Apôtre et ses adversaires obstinément hostiles, *au sujet d'un certain Jésus qui est mort et que Paul affirme être vivant* (Act., 25, 19).

Effectivement, les disciples croient que Jésus est ressuscité, qu'il n'est pas un homme comme les autres, ni même un second David ou quelque Élie *redivivus*, mais qu'il est le Messie annoncé par les prophètes : le Christ; plus encore, qu'il est le Verbe ayant pris chair dans le sein de Marie et digne d'adoration. Confesser cette messianité et cette divinité est le moyen de posséder la vie

éternelle, c'est-à-dire la vie même de Dieu en son âme. Ainsi le nom de Jésus, imposé par Dieu comme prénom à un nouveau-né, sera prononcé, épelé par chaque croyant qui en découvrira progressivement toute la richesse de doctrine et de vertu; il en explicitera sa signification divine. D'une appellation en apparence commune, il dégagera ses virtualités et — allant au delà du vocable et même de la notion — il arrivera à considérer Jésus comme le Père le voit, c'est-à-dire son propre Fils (Jn, 1, 18). Semblablement, le mystère du salut lui-même se développe et se révèle; ce n'est plus le simple pardon des péchés qui est octroyé, mais on a la possibilité de renaître d'en haut à une vie nouvelle, proprement divine. Sauvé de la mort par le nom de Jésus, on obtient une vie immanente et sans fin, inaccessible à la mort : *Quiconque croit que Jésus est le Christ est engendré de Dieu* (1 Jn, 5, 1). La foi à Jésus comme Verbe incarné est cause ou condition de la filiation divine (Jn, 1, 12).

Toute la prédication des apôtres et l'apologétique de la primitive Église se résument dans cette démonstration : Prouver — notamment par les miracles et la résurrection (Act., 3, 13; 4, 27; Rom., 8, 11) — que Jésus est le Christ. A Corinthe, par exemple, *Paul se donne à la Parole, attestant aux Juifs que Jésus était le Christ* (Act., 18, 5); à Ephèse, *Apollos démontre par les Écritures que Jésus est le Christ* (Act., 18, 28); et quiconque se convertit n'est admis au baptême qu'après une profession de foi analogue à celle du ministre de la Candace d'Éthiopie : *Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu* (Act., 8, 37). On atteint ici le cœur même du christianisme, tout entier centré sur Jésus et l'adhésion de la foi : *Si tu confesses oralement que Jésus* EST *le Seigneur et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé; car on croit de cœur pour obtenir la justice, et on confesse oralement pour obtenir le salut* (Rom., 10, 9-10). On peut déjà distinguer dans cette formule deux articles de *credo* : La foi en l'Incarnation de Jésus : Seigneur-Dieu dès sa venue au monde, et la foi en sa Résurrection, signe de l'approbation par Dieu de toute son œuvre. La dévotion au saint Nom de Jésus devient de plus en plus explicite. Non seulement il est réaffirmé que Jésus sauve, mais cette foi doit s'exprimer dans une protestation solennelle qui est la base de tout le culte public, car c'est

au baptême notamment que le néophyte confesse le Christ mort et ressuscité, et qu'il s'assimile sa puissance de sanctification. L'adhésion intime du cœur se manifeste officiellement, et le chrétien se définit : Celui qui acclame, vénère le nom de Jésus son Dieu Sauveur, se soumet à sa Souveraineté et, grâce au « nom » du Sauveur, vit avec Dieu.

Il va de soi qu'aucun homme ne peut de lui-même posséder une telle lumière (Mt., 16, 17) ni promettre une telle fidélité persévérante dans un monde mauvais. Il faut être éclairé de Dieu et guidé par lui. Aussi, saint Paul précise que : *Personne ne peut dire : Jésus est Seigneur, si ce n'est dans l'Esprit-Saint* (1 Cor., 12, 3). La profession de foi suppose et atteste l'action de l'Esprit de Dieu et devient, dans son objet ou ses causes, merveilleusement Trinitaire. Si le Père, en effet, a désigné son Fils incarné d'un nom prononçable par les hommes, le Saint-Esprit, à son tour, glorifie le nom de Jésus (Jn, 16, 14). Il est bien qualifié pour lui rendre témoignage, puisqu'il a présidé à sa conception virginale et l'a conduit tout au long de son ministère public. Comme c'est lui qui inspire les âmes de bonne volonté, il leur donne cette certitude que Jésus est vrai Dieu et vrai homme, incarné et ressuscité, ayant réalisé efficacement sa vocation de Sauveur. Saint Jean soulignera à son tour cette relation du Saint-Esprit et de Jésus dans l'acte de foi : *A ceci, vous connaissez l'Esprit de Dieu : tout esprit est de Dieu s'il confesse que Jésus est le Christ venu en chair; et tout esprit qui dissout Jésus n'est pas de Dieu, c'est l'esprit de l'antéchrist dont vous avez entendu dire qu'il vient, et maintenant il est déjà dans le monde* (1 Jn, 4, 2-3). La lumière de l'Esprit-Saint et la vrai foi sont si intimement liées que le critère infaillible pour savoir si l'inspiration que l'on ressent vient de Dieu ou non, est la conviction que l'on a au sujet de Jésus : si l'on professe l'Incarnation — *Le Verbe s'est fait chair* (Jn, 1, 14) —, on est mû par l'Esprit-Saint; d'emblée, on accueille l'Homme-Dieu comme médiateur entre le ciel et la terre, Sauveur du monde. Mais si l'on estime que Jésus et le Christ sont deux Personnes distinctes, si l'on « dissout, désagrège » Jésus qui ne serait qu'un homme, en niant sa divinité, on se conduit en antéchrist et donc suppôt de Satan. Autant la foi à Jésus sauve puisqu'elle garantit l'appartenance à Dieu et la

réception de ses dons, autant l'incrédulité envers ce saint Nom conduit à l'abîme (2 Jn, 7).

Le dogme fondamental de l'Église n'est pas tant celui de la divinité de Jésus, mais de l'union en lui de la divinité et de l'humanité, puisque c'est à ce titre que Jésus est Sauveur. Cette vérité reniée, toutes les autres vérités s'écroulent, tant elles sont en étroite interdépendance. Plus exactement, il s'agit moins de notions et de vérités abstraites que d'une Personne, celle du Fils incarné, qui « réunit » en elle le ciel et la terre (Eph., 1, 10), exprime l'amour de Dieu pour les hommes, réalise la rédemption des pécheurs et la résurrection des corps (Act., 17, 18), fonde l'Église et l'anime[4]. Méconnaître Jésus dans son être même ou sa vocation, c'est réduire à néant toute l'économie providentielle. Et il est bien remarquable que, dès l'origine, les apôtres aient eu une vive perception de cette connexion : *Celui-ci est la pierre rejetée par vous bâtissant et qui est devenue tête d'angle. Et le salut n'est dans aucun autre : car pas d'autre nom sous le ciel n'a été donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés* (Act., 4, 11-12). On ne saurait trop insister sur l'importance de ce « nom donné » comme moyen de salut et en qui s'exprime toute la foi : *Celui qui confesse que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui et lui en Dieu* (1 Jn, 4, 15). Reconnaître en Jésus l'envoyé du Père et accepter sa révélation, c'est faire accueil à Dieu lui-même, être en contact avec lui et finalement vivre de lui. Grâce au Christ, on est assuré de l'intimité divine.

Dans tous ces textes, la foi en la filiation divine de Jésus, qui établit une communion réciproque entre le chrétien et Dieu n'est pas une pure adhésion de l'esprit. Elle doit s'exprimer dans une confession orale, une déclaration publique. Plus précisément, il s'agit d'une profession de foi, c'est-à-dire d'un engagement total de l'homme : croire à Jésus ou confesser son nom, c'est lui appartenir corps et âme, l'aimer et le servir. De là l'abîme qui

4. A.-M. Hunter, *Un Seigneur, une Église, un salut*, Neufchâtel, 1950, a prouvé que tout le Nouveau Testament ne traite que d'un seul sujet : l'histoire du salut, comportant trois éléments : un unique Sauveur, Jésus; une seule institution de salut, l'Église; un unique salut pour tous les hommes.

sépare fidèles et infidèles; ceux-ci sont du monde, en suivent les principes, agissent en conséquence; ceux-là sont du Christ, soumis à lui comme à leur Seigneur et refusent de pactiser avec le mal : *quoï que vous fassiez en parole et en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, en rendant grâces par lui à Dieu le Père* (Col., 3, 17). L'humanité se divise en deux classes sur la prononciation d'un seul nom. Pour les uns, ce nom n'a aucun sens, pour les autres, il est une force autant qu'une lumière, le secret de leur vie : *Quel est le vainqueur du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu?* (1 Jn, 5, 5). Il ne s'agit pas tant d'une attitude d'âme, de la psychologie d'un homme fidèle à un *credo* et à une morale, que du chrétien purifié par Jésus et en qui celui-ci infuse constamment une énergie triomphante. Le Fils de Dieu incarné et ressuscité a remporté une victoire décisive sur Satan, le péché et la mort; ses disciples, grâce au lien vital de la foi, disposent de cette force incoercible, remportent les mêmes victoires, sur les mêmes ennemis. Le triomphe du chef se déploie dans ses membres (1 Cor., 15, 57).

Par conséquent, le nom de Jésus n'est pas seulement l'objet d'une foi justifiante et sanctifiante, mais aussi la source de l'espérance chrétienne. Le plus haut objet de cette espérance est la résurrection des corps. Ceux-là donc qui ont cru en Jésus parviendront à la béatitude, étant unis à jamais à leur Seigneur : *Celui qui ressuscita le Seigneur Jésus nous ressuscitera aussi avec Jésus, et nous placera près de lui* (2 Cor., 4, 14). *Si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, ainsi ceux qui sont morts par Jésus, Dieu les amènera-t-il avec lui* (1 Thess., 4, 14). Par la foi vive, en effet, le chrétien est inséré comme un membre dans le corps du Christ. Or la tête de ce corps étant ressuscitée, il est nécessaire que tout le corps ressuscite pareillement.

Cette similitude de destinée est indéniable puisqu'elle n'est que l'achèvement de l'identification à Jésus qui se réalise progressivement au fur et à mesure de la vie chrétienne. Le Sauveur infuse sa propre vie en chaque chrétien, c'est dire qu'il continue de mourir et de vivre en lui, reproduisant en son âme ses propres traits, l'assimilant à lui. Cette métamorphose aboutit à une telle similitude qu'on pourrait presque dire que le nom de Jésus convient à chaque chrétien (Lc, 6, 22; Act., 22, 8; 26, 15), en

tout cas à l'Apôtre qui est appelé à prolonger le mystère du salut dans les âmes et qui portera en sa chair *les stigmates de Jésus* (Gal., 6, 17); ceux qui auront eu la grâce de donner leur sang, à l'imitation du sacrifice du Sauveur, seront appelés « *les martyrs de Jésus* » (Apoc., 17, 6; 19, 10; 20, 4). Mais tout au long de leur existence, les apôtres mèneront la vie de Jésus sous son double aspect de mort et de résurrection rédemptrice : *Portant de çà de là, toujours, le supplice mortel de Jésus dans le corps, afin que, aussi, la vie de Jésus en notre corps soit manifestée. Car toujours, nous qui continuons à vivre, nous sommes livrés à la mort à cause de Jésus, afin que, aussi, la vie de Jésus soit manifestée en notre chair mortelle* (2 Cor., 4, 10-11). Loin que la mort, c'est-à-dire les épreuves, les faiblesses ou les persécutions soient stériles ou puissent avoir le dernier mot, elles sont fécondes comme le supplice du Calvaire et produisent, comme lui, une surabondance de vie divine dans les âmes; elles s'achèvent en conquêtes spirituelles. C'est sur la croix surtout que Jésus justifie son nom de Sauveur, c'est en participant à ce sacrifice que les apôtres propagent la foi, convertissent les âmes, donnent la vie au monde, *per Jesum !* On aurait attendu que dans cette évocation tragique saint Paul nommât le Christ crucifié, mais il choisit le titre de Jésus, sans doute par allusion à son étymologie, mais aussi pour sa douceur qui apaise toutes les peines[5].

Pour les sémites, le nom est l'expression et comme le substitut de la personne, si bien que Jésus demandera aux siens de tout quitter *à cause de son nom* (Mt., 19, 29), de recevoir un petit enfant *en son nom* (Mt., 18, 5), de s'assembler *en son nom* (Mt., 18, 20) et de prier pour que le nom de Dieu soit sanctifié (Mt., 6, 9). Si les Juifs ou les païens persécutent les disciples,

5. Dans les différents sermons qu'il a prêchés pour la fête de la Circoncision, à Metz, Dijon ou Paris, Bossuet vénère le nom de Jésus tantôt comme un nom royal, nom de grandeur et de majesté, tantôt comme un nom de douceur et de charité, notre unique consolation dans le pèlerinage de cette vie. Plus encore de Jésus que de l'époux du Cantique, l'âme peut dire : *Ton nom même exhale un parfum* (Cant., 1, 3); il y a un jeu de mots sur *chemanèka* (tes parfums) et *chemèka* (ton nom).

ils s'attaquent à son nom (Mt., 10, 22; Jn, 15, 21; Act., 26, 10). Lorsque les apôtres prêchent *au nom de Jésus* (Act., 4, 18; 5, 40; 9, 27), ils entendent enseigner avec toute l'autorité personnelle du Maître. Lorsqu'ils multiplient les miracles, ils les opèrent par l'invocation du nom de Jésus (Lc, 10, 17; Act., 3, 6; 4, 10; 16, 18; 19, 13) et font appel à la puissance et surtout à la miséricorde du Sauveur.

Mais on ne souligne pas assez d'ordinaire que, pour un sémite, le nom est chargé d'efficacité; véritable personnification, il contient une vertu, il a un pouvoir effectif. L'invoquer, c'est le faire agir, mettre son potentiel en œuvre. Ce sera donc surtout dans la prière que le saint nom de Jésus devra être nommé par les lèvres chrétiennes pour que leur appel soit efficace : *Je m'en vais vers le Père, et quoi que vous demandiez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils; si vous me demandez quelque chose en mon nom, je le ferai* (Jn, 14, 13-14). Nous savions que *nous avons un avocat près du Père, Jésus* (1 Jn, 2, 1), mais celui-ci n'a de cesse qu'il n'ait convaincu ses disciples de son crédit et de sa puissance. Confiant à ses apôtres la tâche de convertir le monde, il leur en donne le moyen : s'adresser au Père en son nom; tel est le moyen infaillible d'être exaucé : *Je vous ai établis pour que vous alliez et que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure, pour que le Père vous donne ce que vous lui demanderez en mon nom* (Jn, 15, 16) : *Quoi que vous demandiez au Père, il vous l'accordera en mon nom. Jusqu'à présent, vous n'avez rien demandé en mon nom* (Jn, 16, 23-24). Sur terre, le Sauveur en Personne représentait ses disciples près de Dieu, les protégeait contre les hommes, subvenait à leurs besoins, les faisait vivre aussi bien matériellement que spirituellement. Avant de les quitter, il les a recommandés à la sollicitude de son Père (Jn, 17, 11-15). Depuis son retour au ciel, leur sécurité aussi bien que l'accomplissement de leur tâche sont garantis, puisqu'ils disposent du secret de la toute-puissance : l'invocation du nom de Jésus : *En ce jour-là, vous prierez en mon nom* (Jn, 16, 26).

Il résulte de ces témoignages que le nom de Jésus est encore plus puissant actuellement qu'il ne l'était avant la résurrection du Sauveur (Jn, 14, 12). Celui-ci, tant qu'il n'avait pas versé son

sang, n'avait pas achevé sa tâche de médiateur et de sanctificateur. Sa présence sensible n'avait qu'un rayonnement limité; le plein exercice de sa toute-puissance ne devait se réaliser qu'au ciel. Il était donc meilleur pour les hommes que Jésus les quitte et retrouve sa condition glorieuse près de Dieu (Jn, 16, 7). Là, face à face avec son Père, il continue son rôle de Sauveur dans une intercession permanente. C'est ainsi que l'envisage l'Épître aux Hébreux, qui aime à désigner le grand Prêtre céleste par son nom de Jésus pour bien signifier que, depuis l'Ascension, il est plus Sauveur que jamais. Il officie dans le vrai Temple; sa liturgie est souveraine, son crédit sans limites (7, 25; cf. 3, 1; 6, 20; 7, 22; 9, 24; 12, 24). Toutes les prières que ses disciples adressent au Père sont assumées par lui, il les fait siennes. Comment ne seraient-elles pas écoutées? Comment douter? Le regard de la foi le contemple *couronné de gloire et d'honneur* (Hébr., 2, 9) et s'enhardit de présenter ses requêtes par les mains d'un triomphateur auquel Dieu ne peut rien refuser. Le Fils est trop proche du Père et lui est trop cher : *Fixant attentivement nos yeux sur celui qui guide notre foi et la mène à la perfection, Jésus, qui, au lieu de la joie qui lui était proposée, endura une croix — dont il méprisa l'infamie — et qui est assis désormais à la droite du trône de Dieu* (Hébr., 12, 2). Certes, les abaissements terrestres du Sauveur sont révolus, mais c'est précisément en raison des affres de la Passion que Jésus est parvenu à la Gloire; celle-ci est donc la récompense et l'aboutissement de la rédemption; c'est l'humanité de Jésus qui est glorifiée. Quel exemple pour ceux qui ont encore à lutter ici-bas! Le chef qui, par l'épreuve, a atteint le but, donnera à ceux qui le suivent de parvenir à la même béatitude, à travers les mêmes tribulations. C'est dire de surcroît que, dans sa majesté divine, Jésus demeure humain, toujours proche de ses frères (Hébr., 2, 12), les entourant de sa compassion. Sauveur, il l'était hier sur la croix, il le demeure plus que jamais aujourd'hui, au ciel, il le sera immuablement demain (Hébr., 13, 8). Jusqu'à la fin du monde, le nom de Jésus est le secours des hommes, le gage de leur réunion avec le Père des cieux.

Si déjà sur la terre les éléments hostiles et la puissance des

démons cédaient à l'invocation du nom de Jésus, que dire de la majesté de Jésus au ciel et de la grandeur de son nom ? L'Épître aux Hébreux le situe sans comparaison au-dessus de celui de tous les anges (1, 4), faisant écho à Eph., 1, 20-21 : *Cette force, Dieu l'a déployée en la Personne du Christ, quand il l'a ressuscité des morts et l'a fait asseoir à sa droite dans les cieux, au-dessus de toute puissance, Principauté, Vertu et Domination, au-dessus de tout nom quel qu'il soit en ce siècle comme dans le siècle à venir.* Pour préciser quelque peu cette dignité suprême, l'Apocalypse évoquera Jésus dans le ciel sous les traits d'un cavalier montant un cheval blanc, *et il a sur son manteau et sur sa cuisse un nom écrit : Roi des rois et Seigneur des seigneurs* (19, 16). Cette désignation est celle de la monarchie suprême et même un prédicat divin.

A vrai dire, le vrai nom de Jésus au ciel, exprimant authentiquement ce qu'il est, est ineffable, puisqu'il est adéquat à sa grandeur. Saint Jean le confesse, puisqu'il précise que ce cavalier est couronné *de diadèmes nombreux, ayant un nom écrit que personne ne connaît si ce n'est lui* (19, 12). On peut alors méditer Philip., 2, 8-11 qui est la révélation suprême du nom de Jésus dans le Nouveau Testament : *Il s'est humilié, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné* LE *nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse aux cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur à la gloire de Dieu le Père.* Jésus n'est plus seulement le nom de la foi et de l'espérance, mais celui de l'adoration et que prononce avec un respect souverain la vertu de religion. En effet, si Jésus s'est livré spontanément aux humiliations et aux souffrances qui devaient permettre l'accès des hommes au ciel, en réponse, son Père l'a exalté au delà de toute expression, lui conférant une gloire infinie, le mettant sur un pied de stricte égalité avec lui; car le nom au-dessus de tout nom ou le titre de Seigneur est celui que l'Ancien Testament réservait à Jahvé seul. C'est dire que désormais Jésus-homme, qui avait pris la condition d'esclave, a retrouvé sa condition divine. Aucun être n'échappera à sa souveraineté. De gré ou de force, tous devront la confesser. Le nom de Jésus est acclamé dans cette apothéose,

et c'est le plus haut point du culte en esprit et en vérité auquel puisse parvenir l'âme croyante. L'Enfant-Jésus, né de Marie, qui a souffert sous Ponce-Pilate et qui s'est immolé pour notre rédemption, n'est pas au ciel comme le premier des élus, mais comme Dieu, co-vivant et co-régnant avec le Père et le Saint-Esprit. L'admirable est que, dans l'éclat de cette lumière et de cette puissance, son humanité soit désormais associée à sa transcendance. Si bien que nous pouvons toujours appeler Jésus la deuxième Personne de la Sainte-Trinité.

Lorsque Dieu créa le ciel et la terre, sa première œuvre fut d'imposer un nom aux êtres qu'il appelait à l'existence. Restaurant l'univers bouleversé par le péché, il nomme son Fils incarné qui devait « récapituler » toutes choses en lui. Ce saint nom de Jésus qui exprime toute la foi, l'espérance et la religion chrétienne est aussi celui de la plus fervente charité. Jésus étant le don et révélation de l'amour du Père pour les hommes, c'est en nommant Jésus que les enfants de Dieu traduisent leur amour et leur reconnaissance. Leur ardent désir est d'être enfin unis à jamais à leur Sauveur, de le voir, de vivre avec lui. Aussi, la suprême parole révélée contient-elle ce nom adorable. C'est un cri d'enthousiasme de l'âme aimante, appelant l'objet unique de ses vœux : *Viens, Seigneur Jésus* (Apoc., 22, 20). Ce que Bossuet commente : « Dieu fasse la grâce à ceux qui liront cette prophétie, de répéter en silence les derniers versets et de goûter en leurs cœurs le plaisir d'être appelés de Jésus et de l'appeler en secret. »

C. Spicq, O. P.

LE NOM DE JÉSUS DANS L'ANCIEN TESTAMENT

A la différence de nos prénoms dont le sens primitif a presque totalement disparu, les noms que les anciens donnaient à leurs enfants signifiaient quelque chose. Sans doute, on rencontre dans la Bible bien des étymologies populaires ou des jeux de mots qui prétendent expliquer des noms et qui ne les expliquent pas de manière adéquate. Mais on ne peut nier que, en choisissant tel ou tel nom pour un enfant, on ait voulu exprimer quelque chose : allusion à son origine, à telle ou telle circonstance de sa naissance ou encore au destin qu'on lui souhaitait.

En narrant l'apparition de l'ange à saint Joseph, l'Évangile de Matthieu explique la portée du nom qui sera donné à l'Enfant miraculeux : *Tu l'appelleras Jésus, car il sauvera son peuple de ses* (littéralement : de leurs) *péchés.*

Sous sa forme la plus simple, « yeshoua' », ce nom de Jésus, signifie en effet *salut, libération, délivrance, victoire*, de même que le nom « Hoshéa' ». Mais la forme grecque, la seule attestée directement par l'Évangile : Ἰησοῦς est celle que la version grecque de l'Ancien Testament utilisait pour transcrire le nom de Josué, « Yehoshoua' », *Yahvé est salut.* Et l'idée exprimée par ce nom est aussi traduite équivalemment par les noms « Yesha'yahou », « Yesha'yah », « Hosha'yah » ou encore (avec le nom divin *El* au lieu de Yah ou Yahou, équivalent de Yahvé) « Elishoua' », « Elisha' ». Ces divers noms figurent dans la Bible,

répartis entre vingt-trois personnages de différentes époques[1]. Plusieurs d'entre eux, la plupart à vrai dire, ne sont connus que par une mention très brève : un nom dans une généalogie ou dans une liste quelconque. Mais quelques-uns apparaissent comme des personnages de premier plan qui ont joué un rôle dans l'histoire de la révélation. Et puisque cette révélation est *une*, puisque, selon saint Paul et la perpétuelle tradition chrétienne, l'Ancien Testament est une préfiguration du Nouveau, puisque toute l'histoire du peuple juif prépare et annonce le Christ et son Église, il n'est pas indifférent de se demander en quoi ces personnages anciens, ces hommes nommés « Dieu sauve », préparent et annoncent le Dieu fait homme pour sauver, Jésus, Fils de l'Homme et Dieu Sauveur.

JOSUÉ

(*Yehoshoua' : Yahvé est salut*)

La figure la plus impressionnante est, sans aucun doute, Josué. Tandis que la tradition juive ne faisait pas grand cas de lui, la tradition chrétienne, au contraire, l'a exalté, non seulement parce que son nom (en grec Ἰησοῦς) était strictement identique à celui du Christ, mais encore parce que sa situation par rapport à Moïse et l'œuvre réalisée par lui sont apparues comme figuratives de celles de Jésus-Christ.

Nous ne pouvons reprendre en détail ce qui a été excellemment exposé sur ce sujet par le R. P. Daniélou[2]. Qu'il nous suffise de rappeler la carrière de Josué pour en dégager les traits par lesquels il préfigure Jésus.

Josué apparaît pour la première fois dans l'histoire en Ex., 17,

1. On aurait pu aussi envisager les nombreux passages de la Bible où Dieu lui-même est appelé « sauveur » ou « salut »; mais c'est à dessein que la présente étude s'est limitée aux personnages *humains* qui ont porté le nom de Jésus.

2. *Sacramentum futuri*, Études sur les origines de la typologie biblique, Beauchesne, Paris, 1950; l. V : Le Cycle de Josué (pp. 203-256).

8-14, dans la bataille victorieuse contre les Amalécites. Nous le retrouvons, peu de temps après, au nombre des espions que Moïse envoie en Canaan pour explorer le pays[3]. Au retour, Caleb et Josué sont les seuls à manifester leur optimisme et leur confiance, tandis que les dix autres espions découragent le peuple, qui menace de se révolter contre Moïse et contre Yahvé. La belle attitude de Josué et de Caleb en cette circonstance leur vaut d'être épargnés quand Dieu condamne tous les hommes sortis d'Égypte à errer dans le désert jusqu'à disparition de cette génération. Josué et Caleb seront les seuls de leur génération à pénétrer dans la Terre Promise[4].

L'épisode capital de cette carrière est décrit en Nomb., 27, 12-13 : sur l'ordre exprès de Yahvé, Josué est pour ainsi dire « consacré » officiellement comme successeur de Moïse dans la fonction de chef du peuple, avec la mission de faire entrer Israël en Canaan et de présider à la prise de possession de la Terre Promise (cf. Deut., 1, 38; 3, 28). La tradition dite « sacerdotale » (document P) qui est sous-jacente à ce passage de Nomb., 27, 12-23 et à Deut., 34, 7-9, a pris soin, pour réserver le privilège unique de Moïse et sa situation hors de pair (en même temps que pour réserver les droits du sacerdoce) de spécifier que Josué recevrait les ordres de Yahvé par l'intermédiaire du prêtre Eléazar. Et il n'est pas douteux que cette tradition ait prévalu dans le judaïsme où, comme le remarque le R. P. Daniélou, le thème de Josué tenait peu de place. Mais, à considérer les autres textes déjà cités et ceux de Deut., 31, 7-8, 14-15, 23 et du début du livre de Josué, ainsi que l'éloge consacré à Josué par le Siracide (Eccli., 46, 1-8), il apparaît bien que Josué succède à Moïse comme prophète favorisé des entretiens directs de Yahvé, en même temps que comme chef du peuple, et avec cette supériorité qu'il doit avoir l'honneur d'introduire le peuple dans la Terre Promise.

3. C'est à ce moment qu'est noté le changement de nom du personnage d'abord appelé « Osée » (Hoshéa') qui devient Josué. Il y a bien avant cet épisode deux mentions de Josué, en Ex., 32, 17, et Nomb., 11, 28, mais ces mentions sont sans portée.

4. Nomb., 14, 30 et 38 (cf. Deut., 1, 37-39).

Aussitôt après la mort de Moïse, en effet, Josué reçoit les ordres de Dieu pour la pénétration en Canaan : des espions vont reconnaître la ville de Jéricho, tandis que le peuple resté de l'autre côté du Jourdain se prépare à franchir le fleuve; puis vient le passage miraculeux du Jourdain, avec le mémorial des douze pierres; ensuite la circoncision et la pâque marquent la fin de l'Exode et le début d'une ère nouvelle (Jos., 1-4). Cette ère nouvelle doit commencer par la conquête du pays de Canaan : le premier acte comporte la prise de Jéricho, puis la prise de 'Aï près de Béthel et s'achève par la lecture solennelle de la Loi à Sichem. Le second acte est rempli par trois épisodes choisis comme « types » ou échantillons qui illustrent les procédés employés par Josué et les Israélites pour s'installer en Palestine : une alliance avec les Gabaonites et deux batailles dont l'une (avec le fameux miracle solaire) livre à Israël les rois du Midi, tandis que l'autre leur assure la victoire sur les rois du Nord. Le troisième acte met en scène un Josué très vieux : il reste encore beaucoup de terre à conquérir, mais avant de disparaître, il préside au partage de la Terre Promise entre les tribus. Il y a comme un épilogue à cette histoire de Josué : c'est l'épisode du renouvellement de l'Alliance à Sichem (Jos., 23, 24).

La Geste de Josué contient une page très importante de l'épopée du salut : tout d'abord, tandis que toute la période précédente était sous le signe de la Promesse, le livre de Josué nous montre l'accomplissement des promesses, et l'auteur y insiste expressément (Jos., 21, 41-43; 23, 14).

Par le passage du Jourdain qui est, dans sa présentation littéraire, une sorte de réplique du passage de la mer Rouge, on voit s'achever le « passage » de l'Exode entendu au sens large. Que ce soit là un achèvement, l'auteur le souligne en notant la cessation de la manne : encore que nous ayons affaire, dans ce détail, à un artifice littéraire plutôt qu'à un fait historique, il demeure que, dans la pensée de l'auteur inspiré, ce détail est significatif.

Très significatifs, également, les deux faits qui suivent le passage du Jourdain : la circoncision et la pâque marquent, en effet, que c'en est vraiment fini de la servitude de l'Égypte et aussi de la période de pérégrination au désert. L'entrée en Canaan est la réalisation de la promesse faite au sortir d'Égypte.

Mais par delà la période du désert et celle du séjour en Égypte, l'histoire de la pénétration en Canaan rejoint les traditions de l'époque patriarcale, et on voit s'accomplir les promesses faites jadis aux grands ancêtres : Béthel, mentionnée à propos de la prise de 'Aï, rappelle les souvenirs de Jacob. Sichem nous ramène aussi à Jacob et même à Abraham : c'est là que Jacob s'installe avec sa famille, au retour de chez Laban (Gen., 33, 18-20) et c'est là déjà qu'Abraham avait établi son premier campement en terre de Canaan et qu'il avait reçu la première promesse divine : *Je donnerai ce pays à ta postérité* (Gen., 12, 6-7). La « postérité » promise alors à Abraham est devenue une réalité concrète, un peuple qui s'unifie solidement par le pacte de Sichem; et la possession de la terre est organisée par le partage géographique précis décrit dans Jos., 13, 21.

Ainsi donc, l'ère des promesses s'achève par la *réalisation* : l'un des « thèmes théologiques » qui courent à travers tout le livre de Josué est la fidélité de Dieu. Dieu est fidèle à ses promesses, il assiste fidèlement Josué comme il a assisté, guidé, inspiré Moïse. La continuité de l'œuvre de Yahvé pour son peuple éclate dans l'accomplissement du Salut promis : par Josué, véritablement Yahvé sauve.

Mais s'il y a continuité dans l'œuvre divine, on ne peut manquer de remarquer l'élément de *nouveauté* qu'apporte le livre de Josué. Le peuple est complètement renouvelé depuis la sortie d'Égypte puisque, à l'exception précisément de Josué (et de Caleb), tous les hommes qui ont connu l'Exode sont morts dans le désert. Mais en outre, avant de prendre possession de Canaan, ce peuple nouveau accomplit sous la conduite de Josué des actes qui consacrent ce renouvellement : le passage du Jourdain prend l'allure d'un rite solennel et pour ainsi dire sacramentel, c'est un « introït » grandiose; la circoncision, plus encore, consacre la nouvelle génération pour le service de Yahvé; la pâque est célébrée ensuite avec le premier froment du pays. Enfin, le renouveau apparaît encore avec un thème essentiel au livre de Josué : le thème de l'*Alliance*.

Ce motif religieux est présent presque partout dans le livre, non seulement quand il est fait mention explicitement de l'alliance, mais encore quand on voit figurer l'arche dans les récits

(il y a alors allusion implicite à l'alliance). Elle a été conclue au Sinaï, mais puisque le peuple est renouvelé complètement, il faut bien que le nouveau peuple ratifie et prenne à son compte les engagements pris par la génération disparue. Et il est significatif que le livre s'achève précisément par le renouvellement de cette alliance et par cette déclaration : *Israël resta attaché au service de Yahvé toute la vie de Josué et aussi longtemps que vécurent les témoins de sa carrière* (Jos., 24, 31). Ainsi donc, les premiers temps du séjour en Canaan sont comme une lune de miel entre Yahvé et son peuple : à l'assemblée solennelle de Sichem, le peuple tout entier choisit de servir Yahvé et s'engage à observer fidèlement les clauses du pacte. De sorte que, si le livre tout entier nous montre la fidélité de Dieu à ses promesses, il nous montre aussi la fidélité du peuple à l'alliance et, en retour, la récompense que Dieu accorde à cette fidélité en donnant partout la victoire à Israël et en lui assurant la continuité.

C'est dans cette perspective de l'Alliance qu'il faut comprendre plusieurs épisodes de l'histoire de Josué : l'introduction de Rahab la courtisane dans le peuple de Yahvé, à cause de sa foi et de la collaboration apportée par elle aux espions; l'alliance accordée aux Gabaonites et maintenue même après la découverte de leur fraude, parce que cette alliance avait été demandée en invoquant la crainte de Yahvé; enfin et surtout, la loi de l'Interdit (Herem) et son application rigoureuse : l'alliance avec Yahvé, en effet, ne souffre pas de compromis. Pour ne pas laisser les Israélites en contact avec une civilisation florissante dont les cultes idolatriques risquaient fort d'exercer sur eux une séduction fatale, le moyen (brutal à nos yeux, mais nécessaire) était d'ordonner une séparation totale, au besoin par la destruction radicale.

Cet exposé laisse entrevoir ce que nous pourrons dire de la valeur typologique de la Geste de Josué par rapport à Jésus. Elle se prête, en effet, admirablement aux trois sortes de « typologie » : christologique, sacramentaire, eschatologique. Le point de départ de ces applications est évidemment le trait fondamental qui est commun à Josué et à Jésus : chef du peuple.

La tradition chrétienne n'a pas manqué de développer un point sur lequel, nous l'avons dit, la tradition juive (surtout tardive)

avait fait le silence : Josué, non seulement succède chronologiquement à Moïse, mais il lui est *substitué* pour accomplir ce qui st, en somme, l'achèvement de l'œuvre du grand prophète législateur. Cette substitution de Josué à Moïse est apparue comme une figure de la substitution de l'économie évangélique à celle de la Loi. Évidemment, le judaïsme, essentiellement religion de la Loi, ne pouvait pas, sans se détruire lui-même, reconnaître cette supériorité de Josué. Dans cette perspective, la promulgation de la Loi par Josué sur le mont Ebal (Jos., 8, 30-35) devient la figure de la prédication de la Loi nouvelle par Jésus dans le Sermon sur la Montagne et sur le Calvaire.

La carrière de Josué, nous l'avons dit, marque la fin de l'âge des promesses et se caractérise par leur réalisation. A ce titre surtout, il figure le Sauveur Jésus qui apporte véritablement au monde l'accomplissement des promesses de Dieu, lui qui est venu non pour abolir la Loi et les prophètes, mais pour accomplir. Mais cette réalisation a lieu en trois « temps » et sous trois formes : par l'avènement historique de Jésus et le déroulement de sa vie terrestre; par l'avènement mystique du Christ et sa vie dans l'Église et dans l'âme de ses fidèles; par son avènement glorieux à la fin du monde et l'établissement définitif du règne de Dieu. Les différents épisodes de la Geste de Josué sont les types ou figures de l'un ou l'autre aspect de l'œuvre du Christ.

Ainsi, l'installation de Josué comme chef du peuple à la mort de Moïse s'applique à l'avènement premier du Christ qui vient rendre caduque l'économie mosaïque. L'introduction du peuple en Canaan après le passage du Jourdain, la circoncision et la pâque s'appliqueront plutôt à l'Église et aux chrétiens qui sont introduits dans une nouvelle vie, après le baptême et la réception de l'Eucharistie. La cessation de la manne au moment de la pâque symbolise la fin des figures de l'Ancien Testament et le début des réalités du Nouveau : le Pain eucharistique substitué à l'Agneau pascal qui en était la figure. Tel détail, comme le miracle de la prolongation du jour pendant la bataille de Gabaon, symbolisera la prolongation du délai entre la première venue du Christ et la Parousie glorieuse : dès sa première venue, il est vainqueur du monde hostile, et le royaume est déjà là (Mc, 1, 15; Mt., 12, 28), mais le temps présent est un délai laissé par

l'amour de Dieu pour que toutes les nations soient atteintes par la prédication apostolique, pour que la lutte contre les puissances mauvaises s'achève enfin par la victoire des chrétiens[5]. Tel autre détail, comme l'introduction de Rahab ou des Gabaonites dans l'alliance d'Israël, devra être considéré comme une image de l'entrée des gentils dans l'Église universaliste du Christ. Et inversement, la pratique de l'Interdit symbolisera l'attitude de l'Église qui refuse toute compromission avec le « Monde ». Enfin, l'épisode de la prise de Jéricho et la bataille contre Amalec se prêteront à des applications eschatologiques. De même le partage de la Terre Promise entre les tribus, qui sera repris sous un mode prophétique plus caractérisé par Ézéchiel (Éz., 47-48), est aussi à considérer, selon la typologie eschatologique, comme une image du partage, entre les élus, de l'héritage spirituel et éternel que le Christ Sauveur nous a acquis. Rappelons ici le passage de l'Épître aux Hébreux (3, 7-4, 12) où l'auteur envisage notre entrée dans le « repos de Dieu », sous la conduite de Jésus, opposée à la figure réalisée par Josué introduisant le peuple dans la Terre Promise, et cela, sous un mode eschatologique encore. Enfin, ce que nous avons souligné à propos du thème de l'Alliance trouve aussi son application en Jésus et en l'Église, dans l'économie de la « Nouvelle Alliance » scellée par Jésus et à laquelle l'Église est indéfectiblement fidèle.

On nous pardonnera de nous être si longuement attardé à l'analyse de la Geste de Josué : à la lumière des exemples qui viennent d'être cités, le lecteur saisira combien il était important de bien comprendre cette geste en elle-même, surtout dans ses « thèmes » essentiels, pour y voir comment Josué préfigure le Sauveur Jésus. Maintenant nous pouvons résumer le résultat de notre recherche en une formule qui pourra s'appliquer à l'un et à l'autre; « choisi par Dieu pour être le nouveau chef du peuple, aux lieu et place de Moïse, « Yehoshoua' » a pour mission de sauver le peuple de ses ennemis qu'il vaincra de haute lutte

5. Sur ce point, une page admirable d'Origène, magnifiquement commentée par le R. P. Daniélou, *op. cit.*, pp. 254-256. On trouvera dans cet ouvrage l'analyse fort intéressante des applications typologiques de la geste de Josué par les Pères des quatre premiers siècles.

et de l'introduire dans la « Terre Promise », manifestant ainsi la fidélité de Dieu à ses promesses; nouveau chef, il est à la tête d'un peuple renouvelé qu'il attache à son Dieu par une nouvelle alliance au bénéfice de laquelle sont admis aussi des étrangers; le nouveau peuple, à son tour, manifeste sa fidélité en se séparant radicalement de tout ce que son Dieu lui défend ».

OSÉE

(*Hoshéa' : salut*)

Si l'auteur du Livre de Josué est doué d'un caractère optimiste qui lui fait retenir de préférence les plus belles couleurs pour son tableau, en négligeant les ombres que le Livre des Juges, par exemple, nous permet de restituer pour la vérité historique, et si, par conséquent, avec Josué, nous avons l'impression d'une « lune de miel » où le peuple d'Israël est scrupuleusement fidèle à l'alliance renouvelée, le prophète Osée, lui, nous montre un tout autre aspect des relations d'Israël avec son Dieu.

Cinq siècles se sont écoulés depuis la conquête de la terre de Canaan. Il y a eu les Juges, puis l'institution de la monarchie, David, Salomon, puis le schisme... Jéroboam II, roi impie, règne sur le royaume du Nord dans lequel vit Osée, le prophète (vers 740 avant J.-C.).

Osée constate avec douleur que le pays est rempli d'iniquité. Il dénonce avec énergie les infidélités d'Israël, sans épargner les chefs, les prêtres, les rois. Mais plus qu'un réquisitoire, son livre est une longue plainte : la plainte d'un amour méconnu et qui ne veut pourtant pas se dédire. Il annonce sans ménagement le châtiment qui va fondre sur Israël (la ruine de Samarie est toute proche, en 722). Mais ce châtiment sera une épreuve purificatrice. Car ce que l'Esprit-Saint a fait comprendre à Osée, c'est que Yahvé aime son peuple et que, malgré ses infidélités, il veut l'aimer encore et lui faire miséricorde :

> Comment te délaisserais-je, Ephraïm,
> te livrerais-je, Israël ?...

Mon cœur se retourne en moi
et, toutes ensemble, mes compassions s'émeuvent.
Je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma colère.
Je ne détruirai pas de nouveau Ephraïm.
Car je suis Dieu, moi, et non pas homme. (Os., 11, 8-9.)

Et cet amour de Dieu pour Israël, même infidèle, inspire à Osée une parabole qu'il présente comme son aventure personnelle : il a épousé une femme dont il a eu un fils, il a nommé cet enfant Yizréel, du nom de la ville rendue célèbre par les tragédies qui marquèrent la fin de la dynastie d'Omri. A la fille qui naît ensuite, il donne le nom symbolique de Lo Ruchama (*Disgraciée*). Il appelle son troisième enfant, un fils : Lo Ammi (*Non-mon peuple*). Ces enfants deviennent ainsi les symboles de leur génération maudite. Et leur mère, ayant trompé son mari, s'abandonne à la prostitution. Mais la parabole se termine par une prophétie de divine miséricorde. Osée pardonne à sa femme infidèle : il va même jusqu'à la *racheter*. Et dans le poème qui commente tout ce symbole, on trouve les plus beaux vers, peut-être, qui aient jamais été écrits sur l'amour de Dieu pour son peuple :

Voici que moi je l'attirerai
et la conduirai au désert
et je lui parlerai au cœur.
. . . . . .
Je te fiancerai à moi pour toujours,
je te fiancerai à moi dans la justice et le jugement,
dans la grâce et la tendresse;
je te fiancerai à moi dans la fidélité
et tu connaîtras Yahvé.
. . . . . .
J'ensemencerai pour moi Israël dans le pays
et je ferai miséricorde à Lo-Ruchama.
Je dirai à Lo-Ammi : Tu es mon peuple.
Et il dira : « Mon Dieu. » (Os., 2, 16, 25.)

C'est sans doute par ce message d'amour miséricordieux et *rédempteur* qui lui tient tant à cœur qu'Osée annonce un des

traits essentiels de Celui qui devait opérer le salut par la Rédemption.

ISAIE

(*Yesha'yahu : Yahvé sauve*)

De même que tout « l'Évangile de Paul » est contenu en germe dans la vision bouleversante du chemin de Damas, de même, tout le message d'Isaïe découle pour ainsi dire de sa vision inaugurale (Is., 6). Il a *vu*, il a été constitué témoin et il ne cessera de proclamer la parole de Yahvé en réclamant de ses auditeurs la foi inconditionnée. Par cela seul, déjà et principalement, il préfigure le Christ qui demande aussi aux Juifs de son temps de le croire, de croire à sa parole parce qu'il dit ce qu'il a *vu* (Jn, 3, 11; 3, 32; 8, 38). Sans doute, Isaïe ne fait pas exception au principe universel énoncé par le quatrième Évangile : *Personne n'a jamais vu Dieu* (Jn, 1, 18); c'est le privilège unique du Fils Monogène de voir Dieu et de le révéler à ceux qu'il choisit (Mt., 11, 27; Lc, 10, 22). Mais Isaïe a été favorisé d'une apparition, d'une vision miraculeuse et surnaturelle (quelle que soit l'interprétation que la théologie puisse donner du *mode* de cette vision qui n'est certainement pas la vue directe de l'essence divine).

La réponse du prophète à cette irruption du divin en lui est une acceptation empressée de la mission qui lui est proposée. A Yahvé qui demande : *Qui enverrai-je, et quel sera notre messager?* il répond avec promptitude et enthousiasme : *Me voici, envoie-moi!* Il semble qu'il y ait dans cet empressement à servir un écho anticipé, une figure de ce que l'Épître aux Hébreux (reprenant un psaume) fait dire au Christ entrant dans le monde : *Me voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté* (Héb., 10, 7).

Dès lors, Isaïe est comme possédé par l'Esprit de Yahvé et il s'identifie étroitement avec son rôle d'organe de Dieu : toute sa vie, vie publique et vie privée, est commandée par la nécessité qui s'impose à lui de transmettre le message de Yahvé, en dépit de tous les obstacles : il le fait par la prédication publique, par

les conseils donnés au roi, par des écrits, par des gestes symboliques, par les épisodes de sa vie familiale : *Voici que moi-même et les fils que m'a donnés Yahvé, nous sommes des signes prodigieux* (Is., 8, 18).

En cela aussi, le prophète du VIII[e] siècle préfigure le Sauveur qui *est* lui-même le message et le Salut qu'il vient révéler au monde, qui *est* lui-même le signe prodigieux.

Et de même que Jésus devait être signe qui serait contredit (Lc, 2, 34), « Isaïe aussi a déjà suscité de son temps les passions les plus opposées : la haine des courtisans et des prêtres, l'affection ardente de ses disciples et de ses amis, le respect craintif de la foule[6] ».

Quant au message même d'Isaïe, il n'est pas sans analogies étroites avec celui du Christ. Je ne parle pas, évidemment, des prophéties messianiques, qui sont capitales (il est le premier et le seul des prophètes, avec Michée, qui ait vu le Messie comme un roi terrestre, Fils de la femme, auquel pourtant il prodigue les titres divins)[7]. Mais je veux parler des attitudes d'âme, des vues spirituelles qui, dans son enseignement moral et religieux et dans son message prophétique, semblent annoncer l'Évangile.

Il est inutile d'insister, car c'est trop connu, sur la transcendance de Dieu qui est l'intuition fondamentale d'Isaïe : la sainteté de Dieu et l'exigence corrélative de pureté et de justice pour quiconque veut le servir dignement. Mais on peut noter que la doctrine du « Petit reste », qui est d'ailleurs en liaison étroite avec cette exigence du Saint d'Israël, semble avoir un écho dans le « Petit troupeau » de Jésus.

Comme Jésus devait décourager constamment les espérances de domination terrestre nourries par les Juifs de son temps qui attendaient le Messie comme roi glorieux, ainsi déjà Isaïe détournait assidûment Achaz et Ezéchias des ambitions terrestres fondées sur les promesses fallacieuses des alliés du dehors.

Pour confondre l'hypocrisie des pharisiens, Jésus n'aura qu'à

6. Steinmann, *Le Prophète Isaïe, sa vie, son œuvre et son temps*, Paris, 1950, Éd. du Cerf (coll. « Lectio Divina »), p. 280.

7. *Ibid.*, p. 297.

reprendre (Mt., 15, 7-8) l'invective qu'Isaïe adressait à ses contemporains : *Ce peuple ne m'honore qu'en paroles, il ne me glorifie que du bout des lèvres, tandis que son cœur reste éloigné de moi, et sa religion envers moi n'est que commandements humains, leçons apprises* (Is., 29, 13).

Aussi bien, à la « justice », strict équilibre, compromis sans grandeur, des scribes et des sages, Isaïe pressent la substitution d'une autre justice qui est déjà celle que Jésus appellera « la Justice du royaume de Dieu »[8]. Cette justice qu'Isaïe attribue à l'avènement du roi-messie, c'est l'idéal d'une société fraternelle où *on ne fait plus de mal, on ne ravage plus, car le pays est rempli de la connaissance de Yahvé* (Is., 11, 9).

Cette connaissance de Yahvé, cette religion d'Isaïe, à vrai dire, était adoration tremblante plus qu'amour cordial, car il était réservé au Christ Jésus d'introduire la religion de l'amour et de donner l'amour fraternel comme valeur religieuse caractéristique de la Nouvelle Alliance. Mais il semble que le prophète du VIII[e] siècle l'ait un peu pressenti quand il transmet cette parole de Yahvé :

> Que me font vos innombrables sacrifices ? dit Yahvé.
> Je suis rassasié des holocaustes de béliers et de la graisse des [veaux;
> Le sang des taureaux et des boucs me répugne.
> . . . . . .
> Si vous étendez les mains, je détourne les yeux.
> Vous avez beau multiplier les prières, je n'écoute pas.
> Vos mains sont pleines de sang, lavez-vous, purifiez-vous !
> Dépouillez-vous à mes yeux de votre méchanceté, [tice !
> Brisez avec le mal ! Entraînez-vous au bien ! Soyez soucieux de jus-
> Secourez l'opprimé ! Soyez justes pour l'orphelin ! Plaidez pour la [veuve ![9]

Et la commisération pour les faibles, Isaïe l'éprouve aussi pour l'ensemble de son peuple, même coupable, quand il s'émeut du châtiment annoncé et qu'il demande avec angoisse : *Jusques à*

8. *Ibid.*, p. 171.
9. Is., 1, 15-17, trad. Steinmann, p. 75.

quand? (Is., 6, 11); il l'éprouve même pour les peuples ennemis dont il décrit prophétiquement les épreuves (15, 9; 16, 4; 21, 14). En cela, Isaïe esquisse, quoique timidement et imparfaitement, le geste de l'amour miséricordieux du Christ pour tous les hommes.

Dans une période critique de l'histoire de son peuple, Yahvé lui a fait la grande miséricorde de lui envoyer le plus génial de ses prophètes, dont le nom était porteur d'une espérance de salut. Tout ce qu'Isaïe a fait et dit était inspiré par Dieu pour le bien du peuple. Si on l'avait mieux écouté, sans doute bien des maux auraient été évités. Mais même dans le déroulement de l'histoire tel qu'il a eu lieu, il est vrai de dire ce que le Siracide écrivait quelque cinq siècles plus tard, en évoquant l'épisode le plus saillant (l'invasion de Sennachérib) : *Il les délivra par le ministère d'Isaïe* (Eccli., 48, 20).

JOSUÉ

le Grand-Prêtre

Au retour de l'Exil en Babylonie, la communauté israélite se réforme péniblement : elle est alors dominée par deux figures, constamment associées dans les récits du Livre d'Esdras : le chef politique Zorobabel et le Grand-Prêtre Josué ou Jésus qui, avec l'aide des prophètes Aggée et Zacharie, regroupent les fidèles et les convainquent de rebâtir le Temple. Nous n'avons sur eux et sur leur œuvre que des renseignements fragmentaires, incomplets. Mais le Grand-Prêtre Josué apparaît notamment dans deux visions de Zacharie sur le rétablissement du sacerdoce, visions dont la portée prophétique dépasse les circonstances historiques où elles ont été écrites. Le texte même précise que les personnages mis en scène (Josué et ses collègues) sont des « hommes de présage » : *Voici que je vais faire venir mon serviteur Germe* (Zac., 3, 8; cf. 6, 12).

Le mot « Germe » évoque les oracles messianiques de Is., 4, 2; Jér., 23, 5; 33, 15; et si cette fois il est mis en liaison avec le

Grand-Prêtre Josué, ne serait-ce pas que l'Esprit-Saint a voulu insinuer un nouveau trait de la personnalité du Sauveur, sa dignité de *Prêtre*[10] ?

ÉLISÉE

(*Elîsha', pour El yesha' : Dieu sauve*)

Ce personnage mystérieux aurait dû venir plus tôt dans notre étude, s'il n'avait paru préférable de le réserver à cause de son caractère plus étrange, et aussi parce que son nom est moins directement apparenté à celui du Sauveur[11]. Jésus lui-même fait allusion à lui, en commentant sa propre parole : *aucun prophète n'est reçu dans sa patrie* (Lc, 4, 24). Et puisque Notre-Seigneur évoque le souvenir d'Élisée dans une discussion sur les miracles, c'est comme thaumaturge, sans aucun doute, que cet homme « Dieu sauve » peut et doit être considéré comme figure du Sauveur. Et c'est bien sous cet aspect, d'ailleurs, que sa personnalité s'accuse dans les récits qui lui sont consacrés au IIe Livre des Rois. A lire ce « Cycle d'Élisée », dont quelques traits seulement sont étroitement liés aux événements rapportés dans les chapitres voisins, on ne peut manquer d'être saisi, comme l'étaient sans doute les auditeurs de ces vieilles narrations, par l'aisance souveraine avec laquelle « l'Homme de Dieu » se meut dans le merveilleux et dispose de sa puissance miraculeuse. Parfois, il prie avant d'opérer un prodige, comme Jésus lui-même le fera; mais souvent il semble agir de sa propre initiative, tant il est sûr d'être l'organe de Dieu. Tantôt il agit directement ou par sa seule parole, tantôt c'est avec l'aide d'un instrument (qui est d'ailleurs sans proportion avec l'effet à atteindre). *Rien ne lui fut impossible*, dit de lui le Siracide (Eccli., 48, 13). Il agit mira-

10. On peut se demander si dans l'Épître aux Hébreux, chapitre 4, il n'y a pas une confusion ou une « réunion » dans l'esprit de l'auteur entre le Josué de la conquête et le Josué grand-prêtre d'après l'Exil. Peut-être ce rapprochement rendrait-il compte de la transition brusque de 4, 4.

11. Ce nom pourrait peut-être s'expliquer par une autre racine : « Mon Dieu, vois. »

culeusement sur des objets inanimés : il multiplie les pains, il rend inépuisable une fiole d'huile; il assainit une soupe empoisonnée, il fait flotter un fer de hache. Il semble être maître de la vie et de la mort : pour récompenser son hôtesse généreuse de Sunam, il lui promet un fils[12]; puis quand cet enfant est mort d'insolation, Élisée le ressuscite; à l'inverse, pour punir les enfants qui se sont moqués de sa calvitie, il en fait déchirer un groupe par deux ours. Il guérit Naaman, un Syrien, de la lèpre, mais il frappe de lèpre son propre serviteur Giézi qui s'est montré indélicat. On ne peut rien lui cacher : il pénètre les secrets desseins de ses amis comme de ses adversaires. Il paraît diriger les événements, tant il prévoit bien leur déroulement : tout ce qu'il annonce arrive immanquablement, et dans les délais qu'il a prédits. Il sait même ce qui *serait arrivé* si... (2 Rois, 13, 18-19).

Son rôle politique n'est pas moins extraordinaire : *Il ne fut ébranlé par aucun prince*, dit encore l'Ecclésiastique : il tient en échec une armée, simplement parce qu'il connaît les plans stratégiques, et en provoquant des visions qui découragent les troupes. Il dispose des royaumes de Syrie et d'Israël (les deux adversaires, à cette époque) : il consacre Jéhu comme roi d'Israël, avec mission d'exterminer la dynastie impie d'Achab et Jézabel, mais il prédit au nouveau roi que sa propre dynastie sera renversée à la quatrième génération. Il annonce à Hazael le trône de Syrie, mais il en pleure, car il prévoit le mal que ce voisin ambitieux fera à Israël.

En un mot, Élisée semble être le lieutenant, muni des pleins pouvoirs, de la Providence de Dieu, avec tout ce que cela peut comporter de magnifique et de terrible tout à la fois, et de déconcertant pour nos conceptions humaines. Et même après sa mort, il accomplit encore un prodige : au contact de ses ossements, un mort ressuscite.

Si l'on excepte le cas du figuier maudit[13], on ne voit jamais

12. On dirait d'une réplique du récit de Gen., 18, 1-15, où Abraham reçoit dans son camp trois visiteurs mystérieux qui, pour récompenser son hospitalité empressée, semble-t-il, lui annoncent la naissance d'un héritier mâle.

13. Bien entendu, je ne parle pas des fables des évangiles apocryphes sur

Jésus user de sa puissance thaumaturgique pour détruire ou faire du mal. Tout au plus, il prévoit comme inéluctables les malheurs qui vont fondre sur les cités des bords du lac et sur Jérusalem : mais ces malheurs ne sont devenus inéluctables que par l'endurcissement de ces populations dans l'incrédulité. Partout ailleurs, Jésus, Dieu Sauveur, dispose de sa puissance divine pour *passer en faisant le bien et en guérissant*, comme dit saint Pierre (Act., 10, 38). A cela près, la figure thaumaturgique d'Élisée annonce celui dont les miracles rempliraient des volumes, comme nous dirions (cf. l'expression de Jn, 21, 25). Quant au miracle posthume d'Élisée, il est une pâle figure, en comparaison de la glorieuse réalité qui était réservée à Jésus : mort et ressuscité, par sa propre puissance divine, il est vainqueur de la mort et maître de la vie surnaturelle et il a le pouvoir de ressusciter tous ceux qui croient en lui, pour une vie qui n'aura pas de fin.

JÉSUS BEN SIRAH

En parcourant l'histoire biblique, nous venons de rencontrer divers personnages qui, par leur nom, par leur situation, par leur rôle ou par leur message, figuraient ou annonçaient chacun quelque aspect du Messie attendu par tout Israël : Chef du peuple et instaurateur d'une nouvelle alliance (Josué); thaumaturge, maître de la vie et vainqueur de la mort (Élisée); messager de l'amour miséricordieux et rédempteur (Osée); prophète habité par l'esprit de Yahvé (Isaïe); roi d'un peuple juste et fraternel (l'Emmanuel d'Isaïe); Grand-Prêtre (Josué de la restauration postexilique).

Voici maintenant un sage, qui vivait au début du IIe siècle avant notre ère, qui a passé toute sa vie à méditer les Écritures et à rechercher la sagesse, qui termine son œuvre par une

certains prétendus miracles de Jésus enfant, fables qui ne méritent aucune créance et qui ont peut-être été inspirées précisément par des souvenirs du Cycle d'Élisée.

grande revue de l'histoire de son peuple et qui, en mettant le point final à son poème, formule ce souhait :

> Que sa miséricorde demeure éternellement sur nous
> et qu'il nous sauve quand son jour sera venu. (Eccli., 50, 24.)

Ce Sage s'appelait, semble-t-il, Jésus[14]. On pourrait s'attendre à ce que ce Sage, dans sa réflexion sur l'histoire, ait rassemblé tous ces traits épars qui annoncent le salut, pour jeter une lumière sur ce salut qu'il attend et qu'il appelle. Tout au moins, pourrait-on espérer trouver en lui le dernier trait qui manque à la physionomie du Sauveur : le Sage, dont la sagesse éclipserait celle même de Salomon.

Mais sur ces deux points, nous rencontrons une déception : le Siracide, s'il a fait « l'inventaire d'un héritage »[15], n'en a pas dressé un bilan qui permettrait un regard vers l'avenir. Quant à la sagesse qu'il a acquise, avec la grâce de Dieu, par son étude assidue, c'est celle d'un « Bourgeois de Jérusalem », comme l'appelle Dom Duesberg, sans rien de transcendant, sans aucune de ces formules « excessives » qui seront la marque de l'Évangile.

Je ne veux pas décrier injustement le Siracide; il a des mérites incontestables qu'on doit reconnaître quand on le considère, comme il est équitable, au temps où il a vécu[16]. Et il est également incontestable qu'on retrouvera dans l'Évangile des maximes sapientielles qui proviennent de la tradition dont Jésus Ben Sirah a recueilli l'héritage, tradition que les chrétiens ne doivent pas renier purement et simplement.

Mais son personnage et son œuvre, ici, peuvent être pris comme termes de comparaison (par manière de figure à rebours) pour mieux faire ressortir le caractère transcendant de Jésus Fils de

14. Tandis que le Prologue écrit par son petit-fils l'appelle Jésus et que les manuscrits grecs précisent Jésus fils de Sirach, les manuscrits hébreux le désignent comme Siméon, fils de Jésus, fils d'Eléazar, fils de Sirach.

15. L'expression est du R. P. Dubarle, *Les Sages d'Israël*, Éd. du Cerf (« Lectio Divina»), Paris, 1947, p. 147.

16. On trouvera un exposé synthétique de l'œuvre du Siracide replacée dans son milieu et jugée avec la sympathie qui convient dans *Les Sages d'Israël*, par le R. P. Dubarle, Éd. du Cerf, Paris, 1947, pp. 147-170.

Dieu. On aurait pu le faire aussi, il est vrai, avec les autres figures que nous venons d'examiner : à chacune, même dans la ligne où elles annoncent le Christ, il manque quelque chose qui se trouvera chez lui, et c'est précisément la réalisation à un plan supérieur, transcendant, de ce que chacune contenait en une image terrestre. Cependant, l'opposition est plus nette quand il s'agit de Ben Sirah, à cause du genre où il se situe : il ne constitue pas une représentation *imagée* de ce que sera le Sauveur : les sages pensaient dicter — et dictaient en fait — un enseignement moral qui valait en soi, une attitude spirituelle, un idéal de vie : et c'est cela, précisément, que la révélation de Jésus bouleverse.

Le salut qu'il apporte, en réalisant les figures qui l'annonçaient, les fait en même temps éclater. S'il est chef d'un peuple, c'est d'un peuple universel; prêtre et médiateur d'une nouvelle alliance, c'est en même temps comme victime et pour une allliance éternelle; thaumaturge et prophète habité par l'esprit de Dieu, c'est en étant Dieu lui-même; messager de l'amour rédempteur et roi juste d'une société fraternelle, c'est comme premier-né d'une multitude de frères qu'il a aimés miséricordieusement et qu'il a sauvés en les rachetant au prix de son sang; vainqueur de la mort et maître de la vie, c'est pour communiquer une vie divine qui nous fait citoyens du ciel; maître de sagesse, c'est d'une sagesse dont le maître-mot est la folie de la Croix.

Parce que nous avons entendu, nous, la prédication du Nouveau Testament, nous pouvons, à sa lumière, voir ce qui était esquissé dans l'Ancien : *Vetus in novo latet.* Mais sans la prédication de l'Église, nous ne le comprendrions pas plus que Ben Sirah; cela nous demeurerait caché : *Novum in vetere latet.* Et même ainsi, pouvons-nous le « comprendre » ? Certes non, car Jésus demeure un mystère, c'est dans le mystère que Dieu SAUVE.

Jérusalem, 30 octobre 1951.

fr. François-Marie Lemoine, O. P.

L'INVOCATION DU NOM DE JÉSUS DANS LA TRADITION BYZANTINE*

L'écrivain roumain Crainic a pu dire que l'invocation du Nom de Jésus est le « cœur de l'orthodoxie ». Il est exact que cette invocation demeure une pratique très vivante dans l'Orient orthodoxe; non seulement elle joue un rôle central dans la dévotion privée, surtout au sein des monastères, mais, prescrite par la règle 87 du *Nomocanon*, elle appartient à la prière officielle de l'Église. Le nom de Jésus est, soit employé seul, soit inséré dans une formule plus ou moins développée. Alors que les litanies latines du saint Nom sont consacrées aux attributs de Jésus plutôt qu'au nom lui-même, c'est le nom qui, dans l'usage oriental, constitue l'essence et fait la force de l'invocation. Cette conception plonge des racines éloignées dans le traitement que la Bible hébraïque et la tradition rabbinique réservaient au nom de Dieu : le nom

* Nous ne donnerons pas de citations ou de références bibliographiques, les ayant fournies dans l'ouvrage suivant : *La prière de Jésus, sa genèse et son développement dans la tradition religieuse byzantino-slave*, éditions de Chevetogne, 107 pp., 1951. Cet ouvrage reproduit deux articles publiés dans les numéros 3 et 4 d'*Irénikon* en 1947. Au lecteur qu'intéresserait surtout l'aspect pratique et pastoral de la question, nous nous permettons d'indiquer un autre opuscule publié par nous en anglais : *On the invocation of the Name of Jesus*. Fellowship of St. Alban and St. Sergius, 52, Ladbroke Grove, Londres, W. 2, 32 pp., 1950. Les deux ouvrages portent la même signature que le présent article.

révèle la personne, exprime l'essence. L'invocation du Nom s'enracine d'une manière plus immédiate dans le Nouveau Testament, surtout dans le Livre des *Actes*, qui est éminemment le livre des « signes » accomplis par la vertu du nom de Jésus — le livre de la dynamique de ce nom. Les plus anciennes références patristiques au nom de Jésus se rencontrent dans le *Pasteur* d'Hermas, au IIe siècle, et au siècle suivant, chez Origène. Les Pères théologiens du IVe siècle, sauf Ambroise, ne se sont pas attachés à ce sujet; mais les Pères du désert donnaient à leurs prières privées la forme de courtes aspirations, d'oraisons jaculatoires, flèches rapides lancées vers le cœur de Dieu, et, le jour où il y eut rencontre et fusion entre l'oraison jaculatoire et le nom de Jésus, l'invocation du saint Nom se trouva constituée.

Le monastère du Sinaï fut, au VIe siècle, un centre de propagande de cette invocation. N'était-ce pas sur le Sinaï que Dieu avait déjà révélé son nom à Moïse? l'alliance du désert et de la tendresse (qu'on retrouvera chez de Foucauld) caractérise la spiritualité sinaïtique. Cette tendresse se concentra sur le souvenir et le nom du Christ. Au Sinaï, on disait seulement : « Jésus ». C'était tout, et c'est l'essentiel. A l'influence sinaïtique se rattachent Diadoque, évêque de Photikè vers 458, qui recommande de crier perpétuellement : « Seigneur Jésus! »; ses contemporains Barsanuphe et Jean, qui déclarent qu'à nous, faibles, il ne reste que de nous réfugier dans le nom de Jésus; Jean Climaque († 649) qui, le premier, conseille d'unir le souvenir de Jésus à notre respiration et de « coller » son nom à notre souffle; le pseudo-Hesychius qui veut que nous soyons liés au nom de Jésus comme la cire l'est à la flamme. Une influence décisive fut exercée par un traité sur la prière attribué à Syméon le Nouveau Théologien (942-1022) et qui n'est probablement pas son œuvre : d'après ce traité, il faut, en invoquant et en prononçant le nom de Jésus, s'efforcer de « faire rentrer l'esprit dans le cœur »; on parviendrait ainsi à une certaine perception de lumière.

A partir du XIVe siècle, c'est le mont Athos qui devint le foyer de l'invocation du Nom. Celle-ci perdra sur l'Athos

sa fluidité première; elle se raidira, se cristallisera, s'alourdira de certaines techniques psycho-physiologiques. Jusqu'alors, la forme de la prière n'avait pas été fixée, quoique le nom lui-même en fût évidemment le centre nécessaire et souvent l'unique élément. La désignation de la prière variait elle aussi : on parlait de l' « épiclèse de Jésus », de la « mémoire de Jésus », de la prière *monologistos* (c'est-à-dire consistant en un seul mot), de la « prière de Jésus ». Ce dernier vocable devint prédominant et demeure usité aujourd'hui encore. L'Athos généralisa et propagea la formule : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, sois-moi propice à moi, pécheur. » Un anachorète athonite du XIV^e^ siècle, Maxime le Kausokalybe, unissait « la mémoire de Jésus et de la Mère de Dieu » et insistait sur l'unification de l'esprit produite par cette prière. L'invocation du Nom fut malheureusement mêlée aux controverses soulevées par l'hésychasme et le palamisme au sujet de la « lumière incréée » : pure méthode spirituelle, elle est cependant indépendante de ces théories théologiques.

Au sortir de cette mêlée, il est reposant de lire une œuvre aussi calme et d'une aussi rare beauté que les *Centuries* de Calliste et Ignace Xanthopoulos (fin du XIV^e^ siècle). Ceux-ci considèrent l'invocation du Nom comme une voie spéciale et parfaite, pour ceux du moins qui ont reçu cet appel. Prononcer saintement le nom de Jésus est à une vie humaine un but excellent et qui suffit. Les deux auteurs donnent des directions pratiques précises, en vue d'organiser, de concentrer toute une vie autour du nom de Jésus. L'invocation du Nom s'insère ici dans tout un contexte ascétique qui conduit le fidèle de l'aube au crépuscule et qui règle le silence, les veilles, les jeûnes, la prière. Trois siècles s'écouleront ensuite pendant lesquels l'invocation du Nom subsistera dans le monde grec comme une lampe paisible, sans vif éclat. Puis, avec le métropolite Macaire de Corinthe (1731-1805) et Nicodème l'Hagiorite (1748?-1809), cette lumière s'intensifie. La grande œuvre commune de ces deux hommes, la *Philocalie*, anthologie des écrivains spirituels grecs antérieurs, constitue une véritable « somme » de l'in-

vocation du Nom. Elle a été plusieurs fois rééditée. Nicodème lui-même composa un manuel original sur la « prière de Jésus ». A quel point celle-ci demeura vivante sur l'Athos, un regrettable épisode survenu en 1912 le montre : il s'agit de la dissidence des moines « onomatolâtres », selon lesquels le nom même de Jésus constitue la divinité. Parenthèse, aujourd'hui, close dans l'histoire d'une longue tradition spirituelle bien digne d'attention.

De l'Orient grec, l'invocation du Nom avait rayonné dans l'Orient slave. Dès la première moitié du XV^e^ siècle, elle était pratiquée en Russie. Le grand réformateur monastique Nil Sorsky (1433-1508), le métropolite Dmitri de Rostov (1651-1709) la recommandèrent. Païssy Vélitchovsky (1722-1794) introduisit et propagea la « prière de Jésus » dans les milieux monastiques roumains et traduisit en slavon la *Philocalie* grecque. Le plus populaire des saints russes modernes, Serafim de Sarov (1759-1833), conseillait l'appel incessant du nom du Sauveur et réduisait l'invocation à ce simple cri : « Mon Jésus! » Les évêques Ignace Briantchaninov (1807-1867) et Théophane Govorov (1815-1894) consacrèrent des ouvrages à l'invocation du Nom. Le succès de la traduction de la *Philocalie*, les éditions répétées et parfois diminuées ou augmentées de cet ouvrage sous le nom de *Dobrotolioubié*, l'avidité avec laquelle ce texte devenu rare est recherché et lu aujourd'hui même parmi les Russes de la *diaspora*, tout cela indique l'intérêt que la « prière de Jésus » ne cesse de susciter.

Un petit livre anonyme, écrit entre 1855 et 1861, publié en 1884 à Kazan, complété par une deuxième partie publiée en 1911 et qui n'est vraisemblablement pas de la même plume, vint renforcer cet intérêt par un étonnant succès littéraire. Ces *Récits sincères d'un pèlerin à son père spirituel* tiennent à la fois de l'autobiographie, du roman et de l'œuvre de propagande. Ils décrivent l'odyssée d'un paysan à travers la Russie. Le pèlerin vit du nom de Jésus; il est arrivé à l'associer à chaque respiration, à chaque battement de cœur, et, même lorsque les lèvres se taisent, l'âme le

prononce. Et ainsi le pèlerin va, n'emportant que du pain et la Bible dans son havresac, l'âme chantante, irradiée de lumière, inondée de joie, à la fois brûlante d'amour et liquéfiée de tendresse, le nom de Jésus lui servant de nourriture dans la faim, de boisson dans la soif, de repos dans la fatigue, de protection dans les dangers, d'inspiration dans les rencontres humaines. On ne saurait être insensible à l'art littéraire du récit, à sa fraîcheur, à son charme naïf (naïveté plus apparente que réelle), enfin à sa beauté spirituelle. Tout n'y est cependant pas d'un or également pur; l'invocation du Nom de Jésus y est un peu trop présentée comme agissant *ex opere operato*; on souhaiterait plus de sobriété et de prudence. Traduits en allemand en 1926, les *Récits* ont, depuis lors, été traduits en français et en anglais; ils ont été reçus avec une faveur inattendue par des Romains, des Anglicans, des Protestants, et ils sont en passe de devenir un des classiques mineurs de la littérature de dévotion. Le célèbre philosophe et théologien S. Boulgakov (1871-1944), auteur d'un traité sur la *Philosophie du Nom* (entre autres nombreux ouvrages), admettait que, dans l'invocation du Nom, le Sauveur lui-même devient présent au cœur humain et lui communique la force de la déification participée. Mentionnons enfin les volumes de textes choisis, patristiques et ascétiques, relatifs à la « prière de Jésus », que les moines du monastère russe de Valamo, en Finlande, ont publiés depuis 1936. Sous l'influence russe, l'Allemagne et l'Angleterre et, à un degré moindre, la France et la Suisse ont vu naître et se développer — dans certains milieux étrangers à l'orthodoxie et naturellement assez restreints — un réel désir d'approcher et de pratiquer l'invocation du saint Nom, cependant que, du côté orthodoxe, on assistait à une véritable renaissance de cette méthode spirituelle.

Quelques mots sur la méthode elle-même. Il importe tout d'abord de déblayer le terrain et d'apaiser les craintes que peut susciter l'insistance de certains « spirituels » byzantins sur l'association de techniques psycho-physiologiques avec l'invocation du Nom de Jésus. Ce n'est pas que la légitimité de ces procédés et l'importance des attitudes corpo-

relles doivent être niées *a priori* : Ignace de Loyola n'accordait-il pas une attention considérable au comportement et à l'environnement physiques de l'exercitant? Mais les conseils des anciens moines sur la fixation du regard et le contrôle de la respiration peuvent être tranquillement ignorés des fidèles modernes; ils seraient, pour la plupart de ceux-ci, inutiles et même dangereux. Tout chrétien peut atteindre aux plus hautes cimes de l'invocation du Nom sans autre technique que les techniques de la charité (si l'on ose rapprocher ces termes). La disposition intérieure est seule nécessaire et suffisante. Et la « prière de Jésus » rend libre de tout, sauf de Jésus lui-même. Qu'on n'aille pas croire, d'autre part, — et il est surprenant de voir des érudits tels que M. Jugie et I. Hausherr tomber dans cette méprise, — que l'invocation du Nom de Jésus soit une méthode de facilité, une pseudo-mystique sans ascèse, un « moyen court » pour se procurer des satisfactions émotionnelles et pour esquiver la voie royale des renonciations purificatrices et de la sainte croix. La plupart des maîtres de cette prière que nous avons cités sont des saints canonisés de l'Église orthodoxe; aucun d'eux n'a été étranger aux rigueurs de la mortification. Ils ne séparaient pas la « prière de Jésus » de ce contrôle vigilant qu'ils appelaient la « garde du cœur ». On peut discuter si la « garde du cœur » facilite l'invocation du Nom ou si l'invocation du Nom facilite la « garde du cœur », mais les deux sont inséparables. L'invocation du Nom implique une ascèse, elle est elle-même une ascèse, car le nom de Jésus constitue un filtre au travers duquel ne peuvent passer que les pensées, paroles et actions compatibles avec ce nom.

Ces remarques préalables faites, comment faut-il invoquer le nom de Jésus? La formule généralement employée — « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, sois-moi propice à moi, pécheur » — est riche de sens qui se développent à la réflexion comme s'ouvre une fleur. Elle amalgame le cri des deux aveugles et l'humble demande du publicain. Elle contient dans le premier mot la confession de la « seigneurie » absolue de Jésus, dans le deuxième le mystère de

salut que le nom de Jésus révèle par son étymologie, dans le troisième le mystère de l'onction messianique et sacerdotale du Sauveur; puis vient la confession explicite de la divinité du Fils, l'appel au mystère de la Rédemption (car « être propice » a, en grec biblique, un sens de réconciliation sacrificielle qui différencie ce terme d' « avoir pitié ») et enfin l'aveu de la culpabilité personnelle. On voit qu'une théologie très complexe est sous-jacente à cette formule si simple et que, loin d'être monotone, cette prière présente une merveilleuse diversité, de sorte que l'orant peut mettre tour à tour l'accent sur chacun des mots de la phrase, selon son besoin ou sa grâce propre. Il arrive néanmoins que cette formule développée puisse sembler parfois trop longue, trop lourde. Le souhait de l'alléger, de revenir à la liberté primitive et à un plus ancien usage historique n'a rien que de légitime. Certains disent simplement : « Seigneur Jésus! » D'autres disent : « Jésus-Christ! » D'autres encore se concentrent sur le Nom seul et répètent : « Jésus, Jésus... » Une expérience pastorale assez ancienne dans cet ordre de choses nous a persuadé que cette dernière formule est peut-être la plus pratique et la plus facile. Elle rend son sens littéral à l'expression *monologistos*, car c'est vraiment alors la prière consistant dans un seul mot. Ne pourrait-on pas dire — en usant d'une certaine liberté théologique sur laquelle on ne se méprendra pas — que ce seul mot, « Jésus », est la Parole au sens absolu, la Parole que le Père prononce éternellement?

L'invocation du Nom de Jésus est à la portée des adorateurs les plus humbles et pourtant elle introduit dans les mystères les plus profonds. Elle exprime aussi bien l'appel enfantin du paysan pieux que l'aspiration continue du grand contemplatif. Elle se trouve à la limite entre la prière vocale et la prière mentale, entre le discours et le pur regard. Elle est si simple que le moins intelligent peut se la rappeler sans l'apprendre, si courte qu'elle peut demeurer sur les lèvres du malade trop faible pour dire : « Notre Père... » Elle s'adapte à toutes les circonstances de temps et de lieu : les travaux des champs, de l'usine, du bureau, du ménage sont

compatibles avec elle. Répétée doucement, sans tension, sans hâte, comme des *ictus* entre des intervalles plus ou moins longs, comme des coups d'ailes entre des vols planés, elle devient en quelque sorte latente : à l'acte de prière succède un état de prière. Telle qu'une tache d'huile qui s'étend, elle pénètre l'être tout entier. Appliqué aux personnes et aux choses que nous voyons ou auxquelles nous pensons, le nom de Jésus devient une clef qui ouvre le monde, un instrument d'offrande secrète, une apposition du sceau divin sur tout ce qui existe. L'invocation du Nom de Jésus est une méthode de transfiguration de l'univers, une mise en œuvre très concrète de la théologie du Corps du Christ. Acceptable à tous les chrétiens, accessible à tous, elle pourrait, si elle connaissait un renouveau dans les âmes, servir la cause de l'unité, car s'approcher vraiment de la personne de Jésus à travers le nom de Jésus, c'est s'approcher de la plénitude de l'Église.

Au début, l'invocation du Nom peut mettre en lumière tel ou tel aspect de Notre-Seigneur, comme le prisme décompose un rayon; mais peu à peu elle achemine l'orant vers la Présence totale, vers la Personne totale, vers l'union silencieuse et profonde avec le Bien-Aimé. La pratique humble et fidèle de l'invocation du Nom conduit à une prise de possession de l'orant par Jésus. Elle est en quelque sorte une préparation aux fiançailles spirituelles. En offrant Jésus au Père sous le signe du nom, on célèbre une Cène intérieure. En se nourrissant du nom de Jésus selon qu'il exprime la réalité de Jésus, on reçoit une communion non sacramentelle. En prononçant le nom de Jésus *par rapport* au Père et à l'Esprit, on entre (pour autant qu'il est donné à une créature) dans le mouvement d'amour qui unit la Tendresse infinie à son Fils, l'Agneau à la Colombe.

Telles sont les perspectives qui se présentent à l'exploration aimante et priante — nous ajouterons : obéissante et discrète — du nom de Jésus.

UN MOINE DE L'ÉGLISE D'ORIENT.

LA DÉVOTION AU NOM DE JÉSUS DANS L'ÉGLISE D'OCCIDENT

En admettant un accord intime entre le nom et la personne de Jésus, les chrétiens d'Occident n'ont fait que se conformer « à une habitude psychique qui est vieille comme le monde »[1], à un précédent plusieurs fois séculaire : la vénération du nom divin chez les Hébreux, fondée sur le rapport étroit qu'ils reconnaissaient entre le nom et Dieu, à l'exemple, enfin, donné par le Seigneur lui-même. En effet, Jésus parlant de Saül à Ananie lui déclare : *Cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les nations, les rois et les enfants d'Israël; je lui montrerai, en effet, tout ce qu'il doit souffrir* POUR MON NOM, c'est-à-dire POUR MOI (Act., 9, 16). Dans une autre circonstance, il attribue à son nom la puissance qu'il a lui-même : *En mon nom*, dit-il de ses disciples, *ils chasseront les démons* (Mc, 16, 17). Le nom de Jésus est donc, d'après les Livres saints eux-mêmes, autre chose qu'un simple signe. Il représente Jésus, c'est-à-dire il le rend présent à celui qui le prononce ou le retient dans sa pensée. Et nous ne serons pas étonnés d'entendre les auteurs chrétiens parler du nom comme ils parleraient de la Personne de Jésus, affirmer du nom ce qu'ils affirment de la Personne même de Jésus, rendre au nom les mêmes hommages d'adoration et d'amour qui sont dus à la Personne de Jésus.

1. J. VENDRYÈS, *Le langage. Introduction linguistique à l'histoire*, Paris, 1921, p. 216.

Notons encore ici, pour n'avoir pas à y revenir au cours de cette étude, que le nom de Jésus, dans ses représentations graphiques, apparaît toujours sous une forme abrégée. La forme la plus ancienne de l'abréviation qui se rencontre dans les manuscrits et sur les monuments funéraires est IH, *iota* et *êta* majuscules, les deux premières lettres grecques du nom de Jésus. A ces deux premières lettres on ajouta bientôt la troisième, le *sigma*, et le trigramme IHC, employé dès le IIe siècle dans les cimetières chrétiens de Rome, finit par prévaloir : avant le VIe siècle, il était universellement adopté dans l'Église d'Occident. Le mot Christ suivit une évolution parallèle, pour aboutir à une forme d'abréviation fixe XPC, formée des deux premières lettres et de la dernière du grec XPIICTOC [2].

Pourquoi ces abréviations ? Peut-être par imitation de la Tradition juive qui, dans les manuscrits de la Bible, écrivait toujours en abrégé les noms divins, afin de les préserver de la profanation, ou peut-être simplement parce que c'était l'usage des copistes de fixer dans un type d'abréviation convenu certains mots plus fréquemment répétés.

Pourquoi des lettres grecques ? Parce que le grec fut, pendant les deux premiers siècles de notre ère, la langue de l'Église d'Occident. C'est en grec que furent rédigés les livres du Nouveau Testament : Évangile [3], Actes des Apôtres, Épîtres, Apocalypse, ainsi que les premiers ouvrages écrits par des chrétiens à Rome, en Afrique, en Gaule. Lorsque, en 177, les chrétiens de Lyon et de Vienne adressèrent aux chrétiens d'Asie la relation détaillée du martyre de Sanctus, de Blandine et de leurs compagnons, c'est en grec qu'ils rédigèrent ce message et c'est en grec que, peu d'années après, saint Irénée, devenu évêque de Lyon, publiait son grand traité contre les hérésies et ses autres ouvrages. Vers la fin du IIIe siècle, et surtout pendant le IVe, le grec fut de moins en moins compris et parlé en Occident. C'est alors vrai-

2. Voir dans les *Acta Sanctorum*, octobre, X, éd. Palmé, pp. 320 et suiv., une intéressante dissertation du bollandiste J. Van Hecke sur les abréviations du nom de Jésus.

3. Saint Matthieu écrivit son évangile en araméen : mais cet évangile fut traduit en grec dès les temps apostoliques.

semblablement que l'S latine fut substituée au *sigma* dans les deux abréviations traditionnelles qui devinrent IHS et XPS. Cette substitution de l'S au *sigma* contribua notablement à faire oublier l'origine grecque du trigramme. On vit alors dans le signe H non plus l'*êta* grec, mais l'*h* latine majuscule, et lorsqu'on transcrivait le nom de Jésus en toutes lettres, on l'orthographiait *Ihesus*. Cette graphie étonnait, au IX^e^ siècle, un lettré comme Amalaire de Metz. Il écrivait à son ami, l'archevêque de Sens, Jérémie : « Je ne vois pas pourquoi on écrit le nom de Jésus avec une aspiration : ce n'est conforme ni à l'hébreu ni au grec. » Jérémie lui répondit que le signe H n'est pas une *h* latine, mais l'*êta* grec qui équivaut à E long du latin. « A l'imitation des Hébreux, concluait-il, nous prononçons *Iesus* sans aspiration, mais nous écrivons l'E ouvert sous sa forme grecque H[4]. »

Pendant tout le moyen âge et jusqu'à l'époque moderne, le nom de Jésus, qu'il soit peint, sculpté, brodé ou gravé, qu'il figure sur des médailles ou sur des sceaux, a toujours été représenté par le trigramme. On comprend, dès lors, combien est arbitraire l'interprétation, de date récente, que l'on donne parfois des trois lettres IHS, où l'on voit les initiales de la formule : *Iesus Hominum Salvator*.

En Occident comme en Orient, l'invocation du nom de Jésus a été l'un des principaux éléments de la prière chrétienne. Dès l'origine, celle-ci se terminait ordinairement par une doxologie, acclamation à la louange de Dieu ou du Christ, semblable à celle par laquelle saint Paul concluait son épître aux Romains : *A Dieu, seul sage, soit la gloire par Jésus-Christ, aux siècles des siècles* (Rom., 16, 27).

Selon le conseil de l'Apôtre et conformément à son exemple, les Pères se plurent à terminer leurs lettres et leurs homélies par une doxologie. Les plus anciennes de ces formules apparaissent — en dehors des Livres inspirés — dans la célèbre épître que le pape saint Clément adressa aux Corinthiens vers les années 96-98. Il achève le chapitre XX^e^ par ces mots : « Le souverain

4. La lettre d'Amalaire et la réponse de Jérémie se trouvent dans P. L., t. CV, col. 1.333.

Créateur est plus que prodigue envers nous qui recourons à ses miséricordes, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire et la majesté dans les siècles des siècles. » Et il termine ainsi la grande prière qui forme la conclusion de son message : « Nous te remercions (ô Dieu) par le grand prêtre et le patron de nos âmes, Jésus-Christ, par qui soient à toi la gloire et la grandeur, et maintenant, et de génération en génération, et dans les siècles des siècles. Amen[5]. »

Des allusions au nom de Jésus se rencontrent aussi dans un écrit de la première moitié du IIe siècle, *Le Pasteur* d'Hermas. Sans doute, Hermas appartenait à une famille grecque, et c'est en grec qu'il écrivit son ouvrage, mais il avait été amené très jeune à Rome, avec son frère, qui devint plus tard le pape Pie Ier (140-155). C'est pendant ce pontificat qu'il publia *Le Pasteur* et qu'il fut considéré comme le porte-parole du clergé romain de son temps. Faisant allusion au baptême, « nul, dit-il, ne peut entrer dans le royaume de Dieu, s'il n'a reçu le nom du Fils de Dieu ». Plus loin, il affirme : « Le nom du Fils de Dieu est grand et très puissant : c'est lui qui soutient le monde entier. Si donc toute créature est soutenue par le Fils de Dieu, que dire de ceux qui sont appelés par lui? ... Il est lui-même leur fondement et il se plaît à être leur soutien, parce qu'ils ne rougissent pas de porter son nom, mais le portent avec fierté. » Parlant des martyrs, il déclare : « Tous ceux qui ont souffert pour le nom du Seigneur sont glorifiés auprès de Dieu : tous leurs péchés leur sont remis, parce qu'ils ont souffert pour le nom du Fils de Dieu[6]. »

Le souci apologétique et la lutte contre les hérésies, les exhortations au martyre ou à la pratique de la virginité, n'ont pas donné aux premiers Pères de l'Église latine l'occasion de longs développements sur la dévotion au nom de Jésus : ils n'en parlent qu'incidemment. Si Tertullien mentionne le nom de Jésus, c'est pour démontrer à Valentin et à Praxéas que ce nom est celui du Christ et que les deux noms employés simultanément (Jésus-Christ) ou séparément désignent toujours l'unique Personne du

5. H. Hemmer, *Les Pères Apostoliques*, t. II, pp. 48 et 133.
6. Hermas, *Le Pasteur*, Similitudes IX, ch. 12, 14 et 28.

Verbe incarné. Lactance précisera que Jésus est le nom propre du Fils de Dieu parmi les hommes, tandis que le mot Christ (l'Oint) n'est que le titre de son pouvoir et de sa royauté.

Dès le IIe siècle cependant, nombreux sont les témoignages que le nom de Jésus était souvent invoqué soit dans la prière officielle de l'Église, soit dans la prière privée. Saint Justin († 165), dans son *Dialogue avec Tryphon*, déclare à ce Juif « Les princes des prêtres et les maîtres de votre peuple ont tout mis en œuvre pour que le nom du Fils de Dieu soit profané et blasphémé dans tout l'univers... » Et cependant, « il n'y a pas un seul peuple, soit grec, soit barbare, soit de quelque autre nom qu'on le désigne, qui n'adresse au Père et Créateur de tous des prières et des actions de grâces au nom du crucifié, Jésus ». De son côté, l'évêque de Lyon, saint Irénée († 202), affirme « On ne peut dire le nombre de grâces que l'Église obtient de Dieu pour le monde entier, au nom du Christ Jésus, crucifié sous Ponce Pilate. » Dans les catacombes, le nom de Jésus accompagne souvent les inscriptions funéraires : « IHC. Le corps de Messius Romulus repose ici en paix »; ou s'y trouve inclus : « Ici repose Cyriaque, fils de Cyriaque et de Salvie. Il a vécu trois ans, dix mois et cinq jours. Que son âme vive éternellement avec les saints, au nom du Christ Jésus. » On y rencontre aussi des invocations : « Démétrius et Léontia, à leur fille méritante Ciricia. Seigneur Jésus, souvenez-vous de notre enfant », ou cette implo-ration du défunt lui-même : « Jésus, soyez-moi Jésus », formule qu'on retrouvera quelques siècles plus tard dans une prière de saint Anselme : « Que signifie ce mot *Jésus*, sinon Sauveur ? Donc, Jésus, à cause de votre nom, *soyez-moi Jésus !*[7] »

Au IVe siècle, les textes qui révèlent une vraie dévotion au nom de Jésus se multiplient, et sous une forme très explicite. Signalons, sans nous y arrêter, les deux poèmes acrostiches sur le nom de Jésus, composés par le pape saint Damase († 384). Ils offrent moins d'intérêt que le poème plus développé qu'écrivit

7. Même formule dans l'un des cinq sermons prononcés par Bossuet sur le nom de Jésus, en la fête de la Circoncision : « Le divin Jésus pour être notre Jésus et remplir toute l'étendue d'un nom si saint et si glorieux, doit nous délivrer par sa grâce... » *Œuvres oratoires*, éd. Lebarq, t. V, p. 298.

plus tard sur le même thème le grand seigneur gallo-romain de Bordeaux, disciple fidèle d'Ausone, devenu moine, puis évêque : saint Paulin de Nole. Il chante ainsi le nom de Jésus :

> C'est dans la bouche un nectar, sur la langue un rayon de miel; c'est une ambroisie vivifiante, un fruit savoureux qu'il est impossible d'abandonner une fois qu'on y a goûté; douceur pour le cœur, brillante lumière pour les yeux et pour les oreilles, parole de vie... L'âme est-elle poussée au désespoir par la masse de ses péchés ?... La volupté allume-t-elle ses tisons ? La passion de l'avarice entraîne-t-elle l'âme faible à amasser de l'or par tous les moyens ? Le démon de la gourmandise vous excite-t-il à l'ivrognerie et au plaisir des sens ? Le désir de la vengeance vous pousse-t-il à calmer votre colère par un geste prompt et meurtrier ? Redoutez-vous un malheur que vous pouvez difficilement éviter ? Le nom de Jésus vient vous sauver. Ce nom détruit tous les poisons [8].

Saint Ambroise († 397) note que ce nom, autrefois contenu dans Israël comme un parfum dans un vase scellé, s'est répandu dans le monde entier. Il y eut une véritable effusion de ce nom, une effusion, c'est-à-dire une surabondance de grâces, une prodigalité de biens célestes.

Dans l'œuvre immense de saint Augustin, on ne rencontre pas de longues considérations sur le nom de Jésus, mais il y a deux passages exquis où nous est avouée la piété profonde, nuancée de tendresse, que ce nom lui a toujours inspirée. Dans les *Confessions* (Liv. III, ch. IV, n° 8), Augustin raconte comment la lecture de l'*Hortensius* de Cicéron l'avait enflammé du désir d'aimer et de conquérir la sagesse, quelle qu'elle fût; et il ajoute :

> Une seule chose ralentissait un peu cette grande flamme : le nom du Christ n'était pas là. Ce nom, suivant le dessein de votre miséricorde, Seigneur, ce nom de mon Sauveur, votre Fils, avait été bu tendrement par mon cœur d'enfant avec le lait même de ma mère : il y était demeuré au fond; et sans ce nom, nul livre, si littéraire, si élégant, si véridique fût-il, ne pouvait me ravir tout entier.

8. *Poema de nomine Jesu.* P. L., t. 61, col. 741.

Ailleurs, à propos d'un texte d'Habacuc rendu ainsi en latin : « *Gaudebo in Deo salutari meo* », alors que d'autres manuscrits traduisaient, « *Gaudebo in Deo Jesu meo* », il remarquait : « La version de certains manuscrits qui ont : « Je me réjouirai en mon Dieu, Jésus » me paraît plus heureuse que celles qui, voulant traduire l'hébreu en latin, n'ont pas mis le nom même de Jésus, *ce nom qui nous est si doux et si aimable à prononcer*[9]. » Notation délicate qui nous révèle la dévotion personnelle d'Augustin au nom de Jésus. Et il n'est pas téméraire de penser que l'éducation reçue par saint Augustin dans son enfance ressemblait à celle que donnaient toutes les mères chrétiennes à leurs enfants : ceux-ci, comme Augustin, buvaient le nom de Jésus avec le lait maternel. Et ils recouraient spontanément à lui dans leur détresse, tels les soldats chrétiens de la légion fulminante qui, au temps de Marc-Aurèle, mourant de soif et cernés par l'ennemi, obtinrent, en invoquant le nom de Jésus, la pluie et la victoire, comme le raconte le prêtre espagnol Paul Orose, contemporain et disciple d'Augustin, dans ses *Histoires contre les païens*, écrites à l'instigation de l'évêque d'Hippone.

Limité par l'espace, nous ne pouvons citer tous les écrivains de l'antiquité qui ont parlé du nom de Jésus. Retenons seulement un texte de saint Pierre Chrysologue († 450), évêque de Ravenne, dont les sermons furent très lus et très goûtés au moyen âge. Expliquant la parole de l'ange à Marie, le jour de l'Annonciation : *Vous lui donnerez le nom de Jésus*, il rappelle qu'en ce nom toute la majesté de Dieu est adorée, puis il ajoute :

> C'est ce nom qui rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la marche aux estropiés, la parole aux muets, la vie aux morts, et c'est la force de ce nom qui chasse des corps possédés toute la puissance des démons. Si le nom est si grand, quel ne sera pas son pouvoir[10] ?

Ce passage fut très populaire au moyen âge : on le trouve souvent cité par des théologiens comme Alcuin, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, et par d'autres auteurs de moindre

9. *De Civitate Dei*, lib. XVIII, c. 22. P. L., t. 41, col. 591.
10. *Sermo 144*. P. L., t. 52, col. 586.

renom. Il fut inséré dans les leçons de l'office primitif du saint nom de Jésus, composé au XV^e^ siècle et conservé jusqu'à nos jours au bréviaire des Chartreux.

Au moyen âge, on le sait, la piété occidentale est caractérisée par une dévotion tendre à la sainte humanité du Christ : la dévotion au Nom de Jésus est l'un de ses aspects principaux. Les écrivains spirituels s'attachent de préférence à Jésus enfant et à la Passion. Leur théologie est plus affective que spéculative et constitue une littérature très abondante. Nous ferons un choix et nous citerons seulement ceux qui, par une influence très marquée, donnèrent une impulsion plus forte et plus durable à la dévotion au Nom de Jésus.

Le premier qui se présente à nous est saint Anselme (1033-1109), l'un des maîtres de la piété médiévale. Son recueil de méditations et de prières contemplatives fut l'une des sources où la dévotion envers le Christ vint le plus volontiers chercher son expression. L'une des méditations, qui a pour sujet le regret des péchés de la vie passée et la confiance en la miséricorde divine, s'achève par une prière dont voici les passages essentiels :

> O Jésus, Jésus, à cause de votre nom, faites pour moi ce que ce nom signifie. Jésus, Jésus, oubliez ce superbe qui vous provoqua et voyez le miséreux qui vous invoque. O doux nom, nom délectable qui réconforte le pécheur, nom plein d'heureux espoir ! Qu'est-ce, en effet, que ce mot « Jésus » sinon sauveur ? Donc, Jésus, à cause de votre nom soyez-moi Jésus, ô vous qui m'avez fait afin que je ne périsse pas... Admettez-moi donc, ô Jésus si désiré, admettez-moi donc au nombre de vos élus, afin qu'avec eux je vous loue, que je jouisse de vous et me glorifie en vous, au milieu de tous ceux qui chérissent votre nom, ô vous qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vivez glorieux dans les siècles sans fin. Ainsi soit-il [11].

Cette prière, quelque peu remaniée, fut largement répandue au moyen âge, sous le titre de « Prière au Nom de Jésus ». On la trouve en de nombreux manuscrits d'où elle passa dans la

11. Saint Anselme, *Orationes*, II. P. L., t. 158, col. 724-725.

plupart des livres d'Heures imprimés au XV^e^ et au XVI^e^ siècle, soit sous la forme latine, soit traduite en langue vulgaire.

Plus grande encore que celle de saint Anselme fut l'influence de saint Bernard sur la spiritualité médiévale. Parmi ses quatre-vingt-six sermons sur le *Cantique des cantiques*, son œuvre maîtresse, il en est un, le XV^e^, qui fut très populaire au moyen âge. C'est un commentaire de la parole du Cantique, *Ton nom est une huile répandue*, appliquée au nom de Jésus.

> Ce n'est pas sans raison, explique saint Bernard, que le Saint-Esprit compare à l'huile le nom de l'Époux. ... L'huile a trois qualités : elle éclaire, elle nourrit, elle oint; elle entretient la flamme, elle nourrit la chair, elle calme la douleur; elle est lumière, aliment, remède. Appliquons ces propriétés au nom de l'Époux : il éclaire lorsqu'on l'annonce, il nourrit quand on se le rappelle, il est l'onction qui soulage quand on l'invoque.

Et le saint reprend ces trois points pour les développer. Notons seulement quelques considérations explicatives. Le nom de Jésus est une lumière.

> D'où pensez-vous que la grande et soudaine lumière de la foi a éclaté dans le monde, sinon de la prédication du nom de Jésus ? N'est-ce pas par la lumière de ce nom sacré que Dieu nous a appelés à la jouissance de ses lumières admirables ?

Le nom de Jésus est un aliment.

> Qu'y a-t-il qui nourrisse autant l'esprit de celui qui y pense ? Qui raffermisse mieux les cœurs éprouvés ? Qui accroisse davantage la vigueur de l'âme ? Tout aliment spirituel est sec s'il n'est arrosé de cette huile, fade s'il n'est assaisonné de ce sel. Un écrit est sans goût pour moi si je n'y lis le nom de Jésus, un discours ou un entretien est sans intérêt pour moi si je n'y entends pas le nom de Jésus. Jésus est un miel pour la bouche, une mélodie pour les oreilles, un chant d'allégresse pour le cœur.

Le nom de Jésus est un remède.

> Quelqu'un de nous est-il dans la tristesse ? Que le nom de Jésus vienne dans son cœur et passe de là dans sa bouche. Aussitôt, à la lumière de ce nom, tout nuage se dissipe et la sérénité revient.

Quelqu'un tombe-t-il dans le péché ? S'en va-t-il à la mort en désespérant du pardon ? Qu'il invoque le nom de vie, aussitôt il renaîtra à la vie.

Ces pages de saint Bernard forment les leçons du deuxième nocturne de la fête du Saint Nom de Jésus. Plus d'un auteur spirituel s'en est inspiré.

L'influence de saint Bernard est particulièrement manifeste dans un poème composé au déclin du XII[e] siècle par un moine inconnu : le *Jesu dulcis memoria.* Cette longue pièce rythmique de quarante-deux strophes a pour thème le nom de Jésus : elle eut très vite une large diffusion. Longtemps on l'attribua, non sans quelque vraisemblance, à saint Bernard lui-même. E. Gilson n'hésite pas à dire qu'elle est « la somme où se trouve condensé en formules rigoureusement précises tout l'enseignement de l'abbé de Clairvaux » [12]. On comprend dès lors que des copistes lettrés reconnaissant la pensée et les expressions mêmes de saint Bernard aient trouvé naturel de lui attribuer ce poème, l'un des plus beaux que nous ait laissés le moyen âge latin. Beau non point tant par la facture et l'harmonie des vers — on y peut relever plus d'une maladresse —, mais par la piété aimante qui s'y exprime avec une spontanéité pleine de franchise et de fraîcheur. Aussi bien ces strophes de quatre vers monorimes où l'on sent quelque monotonie sont-elles faites pour être lues avec lenteur et méditées, comme les prolixes prières de saint Anselme [13]. Elles se divisent d'ailleurs en huit sections inégales qui représentent autant d'élévations personnelles de l'âme à la recherche de Jésus, entrecoupées d'appels ou d'aspirations, et qui offrent autant de thèmes à la réflexion, à l'oraison contemplative. L'Église a emprunté à ce poème les trois hymnes de la fête du Saint Nom de Jésus : *Jesu dulcis memoria, Jesu decus angelicum, Jesu rex admirabilis* [14].

12. E. Gilson, *Les idées et les lettres*, Paris, 1932, pp. 43-44.

13. « Legendo vel potius meditando », disait saint Anselme : Ep. 20. P. L., . 158, col. 1.086.

14. Le texte complet du poème a été publié par D. Wilmart, *Le « Jubilus » ur le nom de Jésus dit de saint Bernard*, dans *Ephemerides Liturgicae*, 1943. pp. 146-155.

Après saint Bernard, saint François d'Assise († 1226) et saint Bonaventure († 1274) sont au tout premier rang de ceux qui ont initié le moyen âge à la dévotion envers l'humanité du Christ. Ils ont, en particulier, jeté dans la spiritualité franciscaine le germe de la dévotion au nom de Jésus qui s'épanouira dans leur Ordre plus que dans tous les autres et, par lui, se propagera dans l'Église. Saint Bonaventure, dans son opuscule sur les cinq fêtes de Jésus enfant, a des considérations charmantes sur le nom de Jésus.

> C'est un nom plein de vertu, car il met en déroute les ennemis, rassemble dans la cité les habitants dispersés, répare les forces, ramène les esprits dans la voie de la vérité. C'est un nom plein de grâce, parce qu'en lui nous trouvons le fondement de notre foi, le soutien de notre espérance, l'accroissement de notre charité, le complément de notre justice...

Les développements qui suivent sont empruntés à saint Chrysologue et surtout à saint Bernard dont tous les franciscains aimeront à s'inspirer : ainsi, ce Gilbert de Tournai († 1284) qui nous a laissé, non quelques pages, mais un traité sur le nom de Jésus.

C'est par la prédication autant que par les écrits que la dévotion se propageait parmi les fidèles, surtout parmi ceux qui appartenaient au Tiers-Ordre. Et l'on apprend sans surprise que le roi saint Louis, fervent tertiaire franciscain, sollicita du pape Clément IV, en 1268, trois ans d'indulgence pour quiconque lirait ou réciterait l'invocation suivante : « Béni soit éternellement le doux nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et celui de la Très glorieuse Vierge Marie, sa Mère. Amen. »

Mais un fait important dans l'histoire de la dévotion au nom de Jésus est l'intervention du magistère suprême, qui se manifesta dans une circonstance solennelle. Le quatorzième concile œcuménique, réuni à Lyon en 1274, sous la présidence du pape Grégoire X, après avoir demandé aux fidèles de traiter la « maison de Dieu » avec plus de révérence, d'y pénétrer avec humilité et dévotion, d'y observer le silence, leur prescrit d'honorer le nom de Jésus par une marque spéciale de respect. Chaque fois

que ce nom sera prononcé, surtout pendant la célébration de la messe, on devra incliner la tête en signe extérieur d'adoration (can. 25). Grégoire X tenait beaucoup à l'exécution de cette ordonnance du concile. Quand les sessions furent closes, il adressa au bienheureux Jean de Verceil, maître général des Frères Prêcheurs, une lettre dans laquelle il lui demandait d'insister auprès de ses religieux, afin que, dans leurs prédications, le respect du nom de Jésus fût enseigné aux fidèles à qui on ferait prendre l'habitude d'incliner la tête chaque fois que ce nom serait prononcé. Jean de Verceil communiqua la bulle du pape à tous les provinciaux de l'Ordre en leur enjoignant de s'y conformer. Cette intervention de l'autorité ne faisait que confirmer une dévotion pratiquée dans l'Ordre depuis les origines. Le bienheureux Jourdain de Saxe, confident et premier successeur de saint Dominique, nous dit de son ami très cher, le Frère Henri de Cologne, qu' « il avait l'habitude d'annoncer le nom de Jésus comme éminemment digne de tout respect et de tout culte — ce nom qui est au-dessus de tout nom —, à tel point que, aujourd'hui encore, lorsque ce nom sacré résonne dans une église ou dans une prédication, la dévotion de bien des cœurs s'épanouit dans une manifestation extérieure de révérence ». Parmi d'autres, il faudrait citer le bienheureux Isnard, le bienheureux Ambroise de Sienne, et ce Gauthier de Meissenburg qui, au dire de Thomas de Cantimpré, ajouta le nom de Jésus à la salutation angélique [15].

Au XIV[e] siècle, les trois principaux promoteurs de la dévotion au nom de Jésus furent, en Angleterre, l'ermite Richard Rolle de Hampole († 1349), en Allemagne, le bienheureux Henri Suso († 1366), dominicain, et, en Italie, le bienheureux Jean Colombini de Sienne († 1367). Richard Rolle fut l'un des plus grands écrivains mystiques de son temps. Esprit très personnel, il avait reçu une solide formation théologique à l'université d'Oxford, puis à celle de Paris. Par sa parole et ses écrits, il suscita, chez ses compatriotes, un enthousiasme qui dura longtemps encore après sa mort, surtout dans les milieux monastiques. Rolle fait de la dévotion au nom de Jésus la base de la vie spirituelle et le fonde-

15. Références et autres indications dans A. Walz, *Compendium historiae ordinis Praedicatorum*, 2[e] édit., Rome, 1948, pp. 190-191.

ment de toute vertu. Dans un traité intitulé *Le modèle de la vie parfaite* et dédié à une recluse, il expose ainsi sa doctrine :

> Si vous voulez jouir de l'amitié de Dieu et obtenir la grâce afin de bien régler votre vie et de parvenir à la joie de l'amour, fixez le nom de Jésus si avant dans votre cœur qu'il ne puisse jamais sortir de votre pensée... Si vous pensez sans cesse à Jésus et gardez continuellement son nom dans votre mémoire, ce nom effacera vos péchés et enflammera votre cœur; il purifiera votre âme, en fera disparaître la colère et détruira la paresse. Il vous blessera d'amour et rendra parfaite en vous la charité. Il chassera le diable et éloignera de vous toute crainte. Il vous ouvrira le ciel et fera de vous une contemplative.

Parlant ailleurs des dons mystiques accordés à l'âme, non à cause de ses mérites, mais par pure grâce, il ajoute :

> Il me semble pourtant que personne ne les recevra s'il n'aime spécialement le nom de Jésus et ne l'honore d'une telle dévotion que, sauf pendant le sommeil, il ne le laisse jamais échapper de sa mémoire. A mon sens, celui-là seul à qui il est donné d'agir ainsi pourra les recevoir [16].

Comme saint Bernard, Rolle a écrit un commentaire sur le Cantique des cantiques. Les pages où il explique ces mots : *Ton nom est une huile épandue* sont une élévation ardente sur le nom de Jésus : les confidences personnelles y alternent avec des invocations et des conseils. Elles furent très goûtées et très lues. En effet, on les trouve, détachées de leur contexte, reproduites en de nombreux manuscrits du XIV^e^ et du XV^e^ siècle sous le titre : *Oleum effusum*, ou *Encomium nominis Jesus*, Éloge du nom de Jésus. Elles furent imprimées à plusieurs reprises au cours des siècles suivants [17]. De ce long morceau, nous citerons seulement quelques lignes :

16. *Le Feu de l'Amour. Le modèle de la vie parfaite*, par Richard Rolle, traduction de Dom Nœtinger, dans la collection « Mystiques Anglais », pp. 324-325 et p. 98.

17. Une traduction en a été donnée dans le *Supplément de La Vie Spirituelle*, 1928, pp. [180]-[189], d'après le texte latin de la *Maxima Bibliotheca*

> Qui que vous soyez, vous qui vous préparez à aimer Dieu, si vous voulez n'être pas trompé et ne pas tromper les autres, si vous voulez éprouver le goût et non le dégoût des choses divines, si vous voulez rester debout et ne pas tomber, souvenez-vous de garder toujours dans votre mémoire le nom de Jésus... Ce nom de Jésus, jalousement conservé dans l'esprit, déracine les vices, plante les vertus, sème la charité, donne le goût des choses célestes, anéantit la discorde, rétablit la paix, rend le calme intérieur, fait disparaître entièrement le pénible poids des désirs charnels, tourne en dégoût toute joie terrestre... Ce nom purifie la conscience, rend le cœur limpide et lumineux, bannit les frayeurs de la nuit, met en fuite les démons qui nous harcèlent... Il faut l'aimer et le conserver à jamais dans sa mémoire.

Dans la spiritualité du dominicain Henri Suso, comme dans celle de l'ermite anglais, le nom de Jésus occupe une place privilégiée. Suso entra au couvent des dominicains de Constance à l'âge de treize ans. Il avait une nature aimante, une âme sensible et passionnée. Toute sa puissance d'aimer se porta sur la Sagesse éternelle avec qui il contracta un mariage spirituel. En signe de cette alliance, Suso grava sur sa poitrine avec un stylet le nom de Jésus : IHS, le nom de la Sagesse éternelle incarnée, qui serait ainsi associé à chaque battement de son cœur. Il engagea ses disciples à porter sur eux, caché sous leurs vêtements, le nom de Jésus en signe d'amour. A cet effet, sa fille spirituelle, Élisabeth Stagel, dominicaine du couvent de Töss, broda avec de la soie rouge, sur un petit morceau d'étoffe blanche, le nom de Jésus en sa forme abrégée : IHS. Et elle fit de cette broderie d'innombrables copies que le bienheureux Suso bénit et envoya à tous ses fils spirituels. Il leur donnait, en outre, ce conseil :

> Que nous soyons debout ou en mouvement, que nous mangions ou buvions, toujours l'agrafe d'or IHS doit être dessinée sur notre cœur. Si nous ne pouvons rien d'autre, nous devons l'imprimer par nos yeux dans notre âme, nous devons en avoir toujours la

Veterum Patrum de Margarin de la Bigne, 1672. Une édition meilleure du texte latin a été publiée par Dom Wilmart en appendice à son étude : *Le « Jubilus » sur le nom de Jésus...*, dans *Ephemerides Liturgicae*, 1943, pp. 275-280.

bouche pleine et y penser avec tant de ferveur que nous en rêvions la nuit [18]...

Il recommandait encore, « en révérence d'un si haut nom », de réciter chaque jour un « Notre Père », précédé ou suivi de l'invocation : « Béni soit le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et celui de la glorieuse Vierge Marie, sa Mère, dans l'éternité et au delà. Amen [19]. » Enfin, il avait fait mettre dans sa chapelle « l'aimable nom de Jésus, bien enluminé et orné de bonnes maximes, pour stimuler fidèlement tous les cœurs vers l'aimable Dieu [20] ».

Il est curieux de noter qu'à la même époque, tandis que les disciples de Suso portaient le nom de Jésus caché sous leurs habits, les chevaliers suédois de l'Ordre des Séraphins, fondé en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ en 1334, le portaient ostensiblement. Leur insigne principal était, en effet, un collier d'or, auquel pendait un médaillon de forme ovale, émaillé d'azur et portant au centre le nom de Jésus en lettres d'or.

Tandis que Richard Rolle et Suso recommandaient la dévotion au nom de Jésus à quelques âmes d'élite, vouées à la vie contemplative, c'est à la foule des chrétiens que s'adressait la prédication du bienheureux Jean Colombini de Sienne. « Le nom de Jésus se meurt », constatait-il avec tristesse. Et il disait à ses disciples : « Que tout votre apostolat soit ordonné à la louange de Jésus-Christ, que son nom ne s'éloigne jamais ni de votre cœur ni de votre bouche, même quand vous êtes pris par une occupation extérieure. » Ses exhortations au peuple revêtaient une forme spectaculaire, adaptée au tempérament démonstratif de ses compatriotes. Suivi de ses compagnons, il parcourait les rues et les places publiques des cités italiennes, en criant à haute voix : « Vive, vive, Jésus-Christ ! Loué soit Jésus-Christ

18. *L'œuvre mystique de Henri Suso*, éd. B. Lavaud, lettre XI, t. III, pp. 150-151.

19. Cette oraison jaculatoire rappelle celle de saint Louis. Les derniers mots sont empruntés au cantique de Moïse, Exode, 15, 18 : « Dominus regnabit *in aeternum et ultra.* »

20. H. Suso, *op. cit. sup.*, t. III, p. 157.

éternellement ! » Tous ses sermons et ceux de ses religieux débutaient par ces acclamations.

> Jour et nuit, disait-il aux siens, sur les places, aux carrefours, crions le nom béni de Jésus. Descendons, s'il le faut, jusqu'à l'enfer pour l'y clamer. Là les hommes sont précipités en masse parce qu'ils ont oublié ce nom et l'ont méprisé. Allons-y donc, nous, en répétant ce cri : « Vive et vive le très saint nom de Jésus ! »

Et c'est parce qu'ils avaient toujours à la bouche le nom de Jésus que le peuple appela Colombini et ses compagnons les « Jésuates », surnom qui devint le nom officiel de l'Ordre[21].

Parmi les auteurs spirituels du XIV^e^ siècle qui eurent une grande influence, il faut mentionner Ludolphe de Saxe, dominicain avant d'être chartreux († 1378). Sa *Vie de Notre-Seigneur d'après les quatre Évangiles* « jouit d'une vogue immense, comme le prouvent les manuscrits, éditions, traductions, abrégés, extraits qui se multiplièrent »[22]. Au chapitre x, relatif à la Circoncision, après avoir énuméré les titres qui constituent la haute dignité du nom de Jésus, il insiste sur les différences qu'il y a entre les mots *Jésus* et *Christ*. Jésus est le nom propre du Verbe incarné; Christ est un nom commun qui exprime sa royauté.

> Christ est un nom de grâce, mais Jésus est un nom de gloire. C'est pourquoi, de même qu'ici-bas, par la grâce du baptême, de « Christ » nous sommes appelés *chrétiens*, de même dans la gloire céleste, du nom même de Jésus nous serons appelés *jésuites*, c'est-à-dire de « Sauveur », sauvés. Et l'on peut dire qu'il y a autant de différence entre les noms Jésus et Christ qu'il y en a entre la grâce et la gloire[23].

Treize ans après la mort du bienheureux Colombini, naissait, à Sienne, un enfant qui serait, au début du XV^e^ siècle, l'animateur de la dévotion au nom de Jésus et lui donnerait une impul-

21. Approuvés en 1367 par Urbain V, les Jésuates furent supprimés en 1668 par Clément X. Ils fondèrent une seule maison hors de l'Italie, à Toulouse.

22. F. Vernet, *La spiritualité médiévale*, Paris, [1928], p. 21.

23. Ludolphe de Saxe, *Vita Jesu Christi e quatuor Evangeliis*, Pars I, c. 10, Paris, 1865 (éd. Palmé), pp. 46-47.

sion décisive : saint Bernardin de Sienne. Entré dans l'Ordre franciscain à vingt-deux ans, Bernardin devait devenir l'orateur le plus populaire et le plus célèbre de l'Italie. C'est en 1422, au cours d'une série de sermons prêchés à Venise, qu'il inaugura son enseignement sur l'excellence, la beauté, les mystérieuses vertus du nom de Jésus. Pour réagir contre l'habitude des jurons et autres irrévérences envers ce nom très saint, il en célébrait les louanges et exhortait les fidèles à le vénérer. A la fin de ses sermons, il présentait à la foule une tablette sur laquelle il avait fait peindre en lettres d'or le nom de Jésus, au centre d'un soleil à douze rayons : (le nom de Jésus, disait-il, est semblable au soleil, et les douze rayons symbolisent les douze apôtres par qui la foi a été diffusée dans le monde). Le peuple s'agenouillait alors et adorait dévotement le saint Nom. Plusieurs prédicateurs franciscains adoptèrent cette pratique et parfois même, dans les processions, ils firent porter devant la croix la tablette où étincelait le nom de Jésus. Ces démonstrations extérieures devinrent bientôt suspectes d'idolâtrie ou, tout au moins, de superstition. Le peuple, disait-on, vénérait les lettres du nom de Jésus plutôt que Jésus qu'elles signifiaient. Cette remarque n'était pas sans fondement. Vers la fin de ce même XV^e^ siècle, le grand prédicateur florentin, Savonarole (1452-1498), tout en exaltant le nom de Jésus, fulminera contre ceux pour qui le trigramme n'était qu'une amulette ou un porte-bonheur. Bernardin lui-même avait d'ailleurs prévu cette déviation possible chez les simples et les illettrés et il avait précisé que le culte rendu au nom de Jésus s'adressait à Celui que ce nom désigne, c'est-à-dire au Verbe incarné.

> De même, disait-il, que vous adorez Jésus dans sa chair, de même vous devez adorer le nom de Jésus : non pas les trois lettres peintes ou sculptées, non pas le signe, mais celui qu'il signifie, car le nom de Jésus signifie pour nous le Sauveur, le Rédempteur, le Fils de Dieu.

Quoi qu'il en soit, quelques théologiens s'émurent, on parla d'hérésie nouvelle, et Bernardin fut dénoncé au pape Martin V. Il dut comparaître devant la cour pontificale, en 1427, pour rendre compte de son enseignement. Son disciple et ami, saint Jean

de Capistran, le rejoignit aussitôt à Rome et l'assista dans cette délicate circonstance. Après avoir entendu les deux franciscains, Martin V félicita Bernardin, approuva sa méthode et l'invita à prêcher, comme par le passé, le nom de Jésus. Mais pour mettre un terme aux accusations formulées contre la tablette que l'on portait en procession, le pape ordonna d'ajouter au nom de Jésus l'image de la croix. D'où l'usage qui se généralisa peu à peu de mettre une croix au-dessus de la barre transversale de l'H, ou de former cette croix en coupant d'un trait horizontal la haste de l'h minuscule. Martin V ne s'en tint pas à cette approbation de la doctrine de Bernardin. Il ordonna que des prières solennelles et une grande procession aient lieu dans Rome en l'honneur du nom de Jésus et il assista plusieurs fois, avec les cardinaux, aux sermons que Bernardin prononça pendant quatre-vingts jours de suite dans les diverses églises de la ville. La nouvelle de cette attitude du pape en faveur de la dévotion naguère critiquée se répandit très vite dans toute l'Italie et accrut singulièrement l'autorité de Bernardin. Dans les villes que divisaient les factions politiques, il obtint que le nom de Jésus, symbole de paix, remplaçât sur les murs les emblèmes guelfes et gibelins, symboles de luttes fratricides. Partout, il invitait ses auditeurs à faire peindre ou sculpter le trigramme sur la façade des édifices publics et des maisons particulières. Aujourd'hui encore, on peut voir, sur la façade du palais municipal de Sienne, au centre d'un large médaillon circulaire, le trigramme entouré des douze rayons symboliques, tel qu'on l'y plaça du vivant de saint Bernardin. Non seulement en Italie, mais dans la plupart des pays d'Europe, le nom de Jésus fut ainsi peint ou sculpté à la façade des églises et au-dessus de la porte d'entrée des maisons privées. C'est ainsi, par exemple, que les syndics de Genève, en 1471, à la requête de l'évêque Jean-Louis de Savoie, le firent sculpter au-dessus des portes des remparts de la ville. Dès 1434, on le voyait déjà, sur une plaque de marbre, à l'entrée d'un hôpital : cette plaque est conservée au musée de Genève avec de nombreux débris de monuments où figure le trigramme [24].

24. Cf. W. Deonna, *Pierres sculptées de la vieille Genève*, Genève, 1929.

Après la mort de saint Bernardin, ses disciples continuèrent à propager partout la dévotion au nom de Jésus. Comme lui, saint Jean de Capistran, au cours de ses prédications en Italie, en France et en Allemagne, expose à la vénération d'auditoires immenses le nom de Jésus peint sur des tablettes. Il ne se lasse pas d'exalter la puissance de ce nom. Cette puissance devait se manifester avec éclat dans une circonstance d'une exceptionnelle gravité pour l'Europe chrétienne tout entière. En 1455, les Turcs menaçaient d'envahir la Hongrie. C'est à Jean de Capistran que le pape confia la mission de prêcher la croisade, dont Jean Hunyade devait être le chef. Quand l'armée chrétienne fut réunie, Jean de Capistran s'enferma dans Belgrade menacée et soutint le courage des croisés. Un jour, pendant qu'il célébrait la messe, il reçut l'assurance que, par la vertu du nom de Jésus et de la sainte croix, il remporterait la victoire. Dès lors, il accompagna partout les combattants qui, avec lui, ne cessaient d'invoquer le nom de Jésus. Malgré une supériorité numérique écrasante, les Turcs, vaincus, prirent la fuite (14 juillet 1456). Jean de Capistran mourut quelques mois plus tard, le 23 octobre. L'Église, dans l'oraison de sa fête, a tenu à rappeler la victoire qui fut l'éclatant couronnement de son apostolat et le triomphe du nom de Jésus. « O Dieu, vous vous êtes servi de saint Jean pour faire triompher vos fidèles des ennemis de la croix, par la vertu du très saint Nom de Jésus. Faites qu'après avoir surmonté, par son intercession, les embûches des ennemis de nos âmes, nous méritions la couronne que reçoivent de vous les justes. »

Grâce aux prédications des franciscains et aux encouragements du Saint-Siège, la dévotion au nom de Jésus était devenue très populaire dans les divers pays de la chrétienté. En France, elle fut propagée à l'époque de la mission de Jeanne d'Arc. Jeanne manifesta sa dévotion personnelle en inscrivant le nom de Jésus en tête de ses lettres et en le faisant peindre sur son étendard avec le nom de la Vierge Marie. Ses dernières paroles sur le bûcher furent une invocation au nom béni : Jésus, Jésus, Jésus !

La piété envers le nom de Jésus s'exprima, au XV^e^ siècle, de multiples manières qui montrent combien profondément elle imprégnait toute la vie chrétienne. Non seulement le nom de Jésus était sculpté au linteau des portes d'entrée de plusieurs

maisons particulières, mais, comme Jeanne d'Arc, des fidèles et des religieux l'inscrivaient au début de leurs lettres, notaires et magistrats le mettaient en tête de leurs actes officiels. Des maisons religieuses l'adoptaient comme sceau, ainsi la Grande Chartreuse, dès 1474. Il figurait aux clefs de voûte des églises et des cloîtres, sur les écussons qui alternaient au dossier des stalles ou autour des bénitiers avec les armoiries des fondateurs. On le gravait sur les pierres tombales, on le sculptait sur les croix qui dominent les tombeaux. Enfin, dans plusieurs missels manuscrits du XV[e] siècle, on trouve, parmi les messes votives, une messe « du très doux Nom de Jésus » : ainsi, dans un missel de Cluny de 1461, dans un missel de Sarum (Salisbury) de 1492, dans un missel cistercien, dans des missels de Langres, Bruges et Angers. Mais il s'agissait là d'une messe de dévotion, sans aucun caractère officiel. Vers la fin du siècle, un célèbre prédicateur franciscain, Bernardin de Busti († 1500), s'efforça d'obtenir du Saint-Siège l'institution d'une fête spéciale du saint Nom de Jésus. A cet effet, il composa un office du saint Nom de Jésus qu'il envoya, avec sa requête, à Sixte IV, puis à Innocent VIII. Il mourut sans avoir obtenu la réponse favorable qu'il attendait. C'est l'époque moderne qui devait voir se développer, par étapes successives, le culte liturgique du saint Nom de Jésus, jusqu'alors confondu avec celui du mystère de la Circoncision.

En 1530, sur les instances réitérées des Frères Mineurs, Clément VII autorisa l'Ordre de saint François à célébrer chaque année, le 14 janvier, une fête solennelle du saint Nom de Jésus, en utilisant l'office composé par Bernardin de Busti. A la suite des franciscains, d'autres Ordres religieux et des églises particulières adoptèrent la fête et l'office du saint Nom de Jésus : citons, l'église de Cambrai, en 1570, les chartreux, en 1592, les cisterciens, en 1644. Après la grande réforme liturgique de saint Pie V, sous le pontificat de Clément VIII († 1605), un nouvel office du saint Nom de Jésus fut approuvé par le Saint-Siège et substitué à celui de Bernardin de Busti : c'est celui qui figure, aujourd'hui, au bréviaire romain. Seuls les chartreux ont conservé l'office primitif. C'est en 1721 seulement que le pape Innocent XIII, à la demande de l'empereur d'Allemagne Charles VI, introduisit la fête du saint Nom de Jésus au calendrier de

l'Église universelle. Il la fixa au deuxième dimanche après l'Épiphanie. Le bienheureux Pie X l'a placée au dimanche entre la Circoncision et l'Épiphanie, et lorsqu'il n'y a pas de dimanche dans cet intervalle, au 2 janvier.

Outre les prières liturgiques de la messe et de l'office, des litanies furent composées en l'honneur du nom de Jésus et demeurèrent longtemps réservées à la dévotion privée. On en trouve une première ébauche dans une prière, très populaire à la fin du XIII[e] siècle, et qui se récitait en présence du Saint-Sacrement : la prière des cinq *Ave*, ainsi nommée du premier mot de chaque strophe : *Ave, Jesu Christe*. Voici la première et la troisième :

> Salut, Jésus-Christ, fils de la Vierge Marie, Verbe du Père, agneau de Dieu, salut du monde, hostie sacrée, Verbe fait chair, source de piété. — Salut, Jésus-Christ, splendeur du Père, prince de la paix, porte du ciel, pain vivant, fruit d'une vierge, vase de pureté.

A l'aube des temps modernes, les litanies étaient une forme de prière très en faveur chez les fidèles. Dans des Livres d'Heures imprimés au XVI[e] siècle et plus tard, on trouve des litanies pour chaque jour de la semaine : celles du saint Nom de Jésus sont réservées au mercredi. En 1601, Clément VIII défendit de publier et de réciter en public des litanies autres que celles de tous les saints et de la Sainte Vierge, sans avoir obtenu l'autorisation du Saint-Siège. En 1646, des évêques d'Allemagne sollicitèrent l'approbation de litanies du saint Nom de Jésus : Innocent X refusa l'approbation. Le texte de nos litanies actuelles fut approuvé par Pie IX, en 1862, mais seulement pour les diocèses qui en feraient la demande. Enfin, en 1886, Léon XIII approuva ces mêmes litanies pour l'univers catholique, et elles furent insérées dans le Bréviaire et dans le Rituel. Le pape motivait sa décision en se déclarant « désireux de voir s'accroître parmi le peuple chrétien la dévotion envers ce glorieux nom de Jésus, surtout en un temps où ce nom très auguste est audacieusement bafoué par les impies ». Les litanies sont suivies de deux oraisons qui font corps avec elles. La seconde est la « collecte » du dimanche dans l'Octave de la Fête-Dieu; mais alors que, là, elle

s'adresse au Père, ici, elle s'adresse à Notre-Seigneur lui-même. En voici la traduction :

> Seigneur, faites que nous ayons toujours pour votre saint Nom à la fois de la crainte et de l'amour, car vous ne cessez jamais de conduire ceux que vous avez établis sur le solide fondement de votre amour, vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Amen.

Nous avons vu avec quel zèle et quel succès les Ordres mendiants, encouragés par les papes, s'appliquèrent à propager partout la dévotion au nom de Jésus. Dans la première moitié du XVI[e] siècle, apparut une nouvelle famille religieuse animée, dès son origine, d'une piété fervente envers ce nom divin. En 1539, lorsque saint Ignace de Loyola et ses compagnons réunis à Rome décidèrent de fonder une société religieuse qui ne disparaîtrait pas avec eux, ils résolurent de lui donner le nom de « Société de Jésus », voulant, par-dessus tout, « procurer la plus grande gloire possible à ce nom adorable ». En effet,

> Jésus était sur les lèvres d'Ignace la devise de l'amour sans réserve, sans mesure. Jésus était le cri de guerre par lequel il appelait au combat ceux qui, comme lui, s'enrôlaient sous l'étendard de la croix. Au moment où le protestantisme ne parlait plus que de *Christ* et proscrivait le nom si doux de Jésus, le fondateur de la Compagnie l'avait continuellement au cœur et à la bouche [25].

Dès les premiers temps de sa conversion, il se plaisait à marquer toutes ses lettres du trigramme traditionnel, IHS, qu'il adopta comme sceau et qui devint l'emblème de la Compagnie. La fête de la Circoncision fut choisie comme fête patronale : c'est, en effet, ce jour-là que l'Enfant, né de Marie, reçut le nom de Jésus. Voilà pourquoi, comme l'explique E. Mâle, dans beaucoup d'églises et chapelles appartenant à la Compagnie, un tableau ou une peinture de la Circoncision domine le maître-autel. A Rome, les disciples de saint Ignace tinrent à affirmer

25. Ch. CLAIR, S. J., *La vie de saint Ignace de Loyola*, Paris, 1891, p. 220.

magnifiquement leur culte envers le nom de Jésus en faisant construire une église en son honneur : le Gesù (1568). Cent ans plus tard, ils confièrent la décoration intérieure de cette église à l'un des meilleurs peintres italiens du XVIII[e] siècle, le Baciccia. Celui-ci travailla au Gesù de 1667 à 1682. Son œuvre la plus remarquable est celle qui couvre la belle voûte en berceau de la vaste nef : la *Glorification du Nom de Jésus*. « Dans cette grande fresque, l'abrégé du nom divin, l'IHS, rayonne comme le soleil dans les profondeurs du ciel : sa lumière illumine la face des anges, mais il en part aussi des traits de feu qui précipitent dans l'abîme Satan et son cortège de vices, tout ce qu'il y a de vil sur la terre[26]. »

Un hommage singulier fut rendu au nom de Jésus, à Genève, après l'introduction de la Réforme (1536). Depuis le XV[e] siècle, nous l'avons vu, ce nom était sculpté sur les portes de la ville et des maisons privées. Ce fut le seul emblème catholique auquel les Genevois, devenus protestants, demeurèrent attachés. Le conseil, en 1542, ordonna de le graver sur les nouvelles portes de la ville, « vu, disait-il, qu'il a été gravé ainsi de toute ancienneté sur les vieilles portes ». Mais, d'après les historiens de la Réforme, c'est Calvin lui-même qui donna comme cimier aux armes de la ville celui qu'on y voit encore aujourd'hui : un soleil naissant d'or, portant en cœur le trigramme IHS de sable.

Pour compléter ce trop rapide exposé des manifestations modernes de la dévotion au nom de Jésus, il convient de signaler la rapide expansion de la Confrérie du saint Nom de Jésus fondée au moyen âge — peut-être dès 1401 en Saxe — par les Frères Prêcheurs[27]. Dans la première moitié du XVI[e] siècle, elle fut établie à Burgos et en d'autres villes d'Espagne, ainsi qu'au Portugal. En 1571, saint Pie V confia aux seuls dominicains l'érection et le contrôle régulier de cette confrérie. En 1580, on la trouve au Pérou. Elle passe au Japon avec les missionnaires des Philippines. Le dominicain François Capillas la propage dans les missions de Chine où il meurt martyr en 1648. Au début du

26. E. Male, *L'art religieux après le Concile de Trente*, Paris, 1932, p. 432.
27. Sur cette confrérie, cf. Walz, O. P., *Compendium historiae ordinis Praedicatorum*, 2[e] éd., Rome, 1948, pp. 415-416, 582-585.

XIX^e^ siècle, le P. Étienne Byrne entreprend, aux États-Unis, une série de prédications sur la dévotion au nom de Jésus. En 1868, il établit à New-York la première confrérie américaine. Il y en avait cinq en 1882. En 1913, le cardinal Farley, archevêque de New-York, décida que chaque paroisse de son diocèse aurait une confrérie du saint Nom de Jésus. En 1917, fut célébré à Washington, en présence du président Coolidge, le six cent cinquantième anniversaire du concile de Lyon qui avait recommandé la vénération du saint Nom de Jésus. A cette date, la confrérie américaine du saint Nom de Jésus comptait quarante-deux unions diocésaines et un million cinq cent mille membres : ceux-ci dépassent aujourd'hui les deux millions. Cette confrérie, qui a pour but de défendre la doctrine de l'Église catholique et sa morale, est devenue, aux États-Unis, une œuvre sociale très influente et un puissant organe d'Action catholique.

André Cabassut, O. S. B.

UN NOM AU-DESSUS DE TOUT NOM

Il en va des mystères de Dieu comme de ceux de la nature. Plus on les scrute, plus ils nous échappent. Et de tous les raisonnements, discours ou recherches auxquels on se livre sans fin à leur sujet, on se demande si la part de lumière qu'ils nous apportent compense les zones d'ombre qu'ils multiplient en face de nous. C'est au point que si de tels efforts n'étaient le signe et le moyen d'un plus grand amour, on hésiterait sur leur valeur et la portée de leurs résultats.

Même la simple désignation du mystère, son rangement sous un « nom » qui ne soit pas pure convention est une opération à double effet. Elle aussi révèle et cache simultanément. Elle dit et elle tait. Elle désigne et elle laisse en sous-entendu. Elle voudrait définir et elle circonscrit à peine. Plus le nom est vrai, et plus le mystère est grand, plus aussi prend de relief le paradoxe du nom, de ce qu'il éclaire et de ce qu'il voile.

Lorsque, dans l'ardeur du buïsson qui brûlait sans se consumer, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob se désignait à Moïse comme « Yahwé », ce nom ne pouvait être pour lui une pure et totale lumière. Aussi bien était-ce d'abord comme un nom secret, communiqué au seul Moïse qui devait dire au peuple : Celui qui est *m'envoie à vous* (Ex., 3, 14); mais qui précisa aussitôt : Le Dieu de vos pères *m'a envoyé à vous* (Ex., 3, 15). Ces façons de dire ne sont pas identiques. La dénomination « Dieu de vos pères », en elle-même moins mystérieuse, met en jeu comme soutien de l'acte de foi le très vif sentiment d'une fidélité aux ancêtres, l'enracinement dans le patrimoine spirituel hérité d'une

famille et d'une tribu. Et c'est d'autant plus considérable que des valeurs « personnalistes » y sont incluses. Si ce Dieu est « le Dieu de vos pères », c'est qu'il leur a parlé, a engagé avec eux un vrai dialogue dont toute leur vie a été un des termes, et s'est fait connaître dans et par les relations qu'il a entretenues avec eux.

Le nom de « Yahwé » introduit dans une autre perspective. Qu'il évoque ou non une causalité [1] et tout un ordre de création qui relève d'elle, il dit surtout le mystère de celui qui est « au-dessus de tout nom ». Est-ce un vrai nom propre que « Yahwé » ? Dieu y est-il décidément « nommé », où demeure-t-il, même après le buisson ardent, le grand Innommé ? La révélation de l'Horeb conduisait-elle le croyant à en savoir davantage ou moins en concepts humains sur le Dieu transcendant ? Voulait-elle seulement donner au croyant le sens de l'Inconnu divin et le tremblement religieux devant le mystère de Celui qui est, ou l'inviter à creuser le mystère de l'indicible ? Est-ce pour le raisonnement humain une invitation à creuser ou à démissionner ? à pénétrer ou à demeurer sur le seuil ? L'un et l'autre sans doute, car il y a des seuils sur lesquels on se tient avec d'autant plus de respect que déjà on avait, un autre jour, pénétré au delà et, malgré le paradoxe de cette façon de dire, éprouvé dans cette pénétration le sentiment de l'impénétrable.

Cela serait-il vrai encore de l'autre nom divin ? Celui-ci, venu du ciel comme le premier, mais par de tout autres chemins, désigne bel et bien un Homme, né d'une Femme; et cela suffit, en face de l'Ancien Testament, à situer le Nouveau, qui est entièrement conditionné par la descente dans la chair du Verbe, le Fils du Père. Tandis que le nom de Yahwé, qui n'est pas et ne peut pas être un nom d'homme, fut révélé en une seule fois dans l'ardeur d'un feu mystérieux qui brûlait sans consumer, c'est par des voies très diverses que, longuement, les siècles passés ont acheminé vers la connaissance du nom de Jésus et de son mystère. C'est d'abord en adjoignant au nom hébreu de Yahwé différentes formes, substantives ou verbales, de la racine

1. Le mot « Yahwé » peut signifier soit « Il est », soit « Il fait être ». Cf. *La Vie Spirituelle*, novembre 1950, p. 367.

hébraïque du nom nouveau. « Yahwé sauve », « Yahwé sauvant », « Yahwé qui te sauve », etc.; les psaumes et les prophètes, dont Notre-Seigneur dira qu'ils ont témoigné de lui, abondent en formules de ce genre qui ne sont nullement occasionnelles. C'est ensuite en envoyant, plus ou moins connus, des hommes en chair et en os, qui porteraient le même nom et seraient autant de figurations du Sauveur attendu et de son rôle dans les desseins de Dieu. C'est enfin dans les deux messages de l'Ange annonciateur, disant à la Vierge Marie et, quelques mois plus tard, à saint Joseph : *Vous l'appellerez Jésus.*

Mais, qu'est-ce à dire, « Celui qui sauve » ? Serait-ce encore un mystère d'ombre et de lumière, lui aussi « au-dessus de tout nom » au ciel et sur la terre ? Et qui, au lieu de se laisser définir, se laisserait seulement approcher pas à pas dans les successives approximations de la recherche laborieuse de l'esprit ou, mieux, se laisserait joyeusement et douloureusement découvrir dans les gémissements ineffables de l'Esprit en lequel prie l'âme croyante ?

C'est à cette mystérieuse découverte que se livre le spirituel. Au dedans de « Celui qui sauve » et comme à travers lui, il apprend à rejoindre « Celui qui est ». Et au dedans de « Celui qui est » et comme à travers lui, il apprend à se reposer de tout sur « Celui qui sauve ». Mais pour approcher de ce mystère, il faut le souffle de l'Esprit de vérité qui scrute les profondeurs de Dieu. Esprit de science, il fait percevoir à la mesure d'un monde perdu la pressante urgence de Celui qui sauve. Esprit d'intelligence, il fait déchiffrer et aimer l'émouvant visage de chair (et les autres visages, spirituels ou mystiques) de Jésus-Sauveur. Esprit de sagesse, il anime d'une vigoureuse et théologale espérance le prodigieux élan des âmes et des peuples rachetés, désormais sauvés en leur Premier-Né. Ce sont autant de cheminements par où l'Esprit nous introduit dans le mystère du Nom de Jésus et dans une meilleure compréhension vécue du texte de l'épître aux Philippiens (2, 7-11) :

> Et quand (le Christ Jésus) eut ainsi visiblement tous les dehors de l'homme, il s'abaissa lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'exalta souverainement et lui donna le NOM qui est au-dessus de tout nom, afin

qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue proclame, à la gloire de Dieu le Père, que Jésus-Christ est Seigneur.

où l'on a remarqué depuis longtemps que « le Nom qui est au-dessus de tout nom » n'est pas à proprement parler le nom de Jésus; et que si, au nom de Jésus, tout genou doit fléchir et toute langue confesser la seigneurie du Christ dans la gloire de Dieu le Père, c'est que cet homme Sauveur est entré dans la totale possession des biens divins. Le nom de Jésus est en participation du Nom qui est au-dessus de tout nom. Il désigne bien un homme, mais un homme qui ne peut être purement et simplement défini par cela qui définit les autres hommes. Sa dénomination fait éclater certaines limites. Elle établit un pont entre des extrêmes, et non seulement entre un Créateur et sa créature, mais entre un Sauveur et des rachetés. La dévotion au nom de Jésus est la réplique chrétienne de l'antique religion monothéiste du NOM divin vénéré dans son mystère. Yahwé s'est fait Jésus. Et Jésus est Yahwé. Pour qui sait le prononcer dans l'Esprit, toute la religion des chrétiens est dans le NOM de Jésus.

I. — « YAHWÉ EST MA FORCE ET LE SUJET DE MA LOUANGE : IL S'EST FAIT MON SALUT[2] »

Est-ce, dans le cantique de Moïse, à l'occasion du passage de la mer Rouge, la première mention biblique de « Yahwé-Sauveur » ?

En tout cas, l'expression est forte à souhait; et d'un bout à l'autre le cantique exalte l'œuvre de salut opérée en faveur du peuple d'Israël. Le danger, dans l'optique du narrateur sacré, était extrême. Les chars du Pharaon talonnaient les fuyards. Et derrière les chars, c'était l'administration tracassière d'une terre inhospitalière, les lois d'exception, les corvées, la servitude. Devant le peuple, c'étaient les eaux de la mer, barrage infran-

2. Ex., 15, 2.

chissable. Le miracle se produit. Yahwé a sauvé son peuple. Après lui avoir donné naissance en Abraham, il veut que ce peuple vive, malgré toutes les forces de destruction qui, du dehors ou du dedans, peuvent s'acharner contre lui. Compte tenu des mesures vexatoires officiellement prises contre lui, Israël aurait péri en Égypte. Déjà, il avait perdu son autonomie. Minorité persécutée au sein d'une nation puissante et de civilisation avancée, Israël aurait vu disparaître en peu de temps ce qui lui restait de caractères distinctifs. C'est toute sa réalité sociologique qui aurait disparu. Et c'est elle que sauve Yahwé, parce qu'il entend déposer en elle sa révélation.

Il y a là une permanente leçon de choses. C'est de la plus authentique pédagogie divine. Le peuple porteur des promesses et des messages d'En-Haut n'est pas seulement né par Dieu en Abraham; mais dans le cours du temps, il doit encore être sauvé, *porté dans la force* de Yahwé[3]. Celui-ci,

> tel un vautour qui veille sur son nid
> plane au-dessus de ses petits;
> il déploie ses ailes et le prend;
> il le soutient sur son pennage[4].

C'est à l'autre cantique de Moïse qu'est empruntée cette image étonnante du grand oiseau et d'Israël emporté sur « les ailes » de Yahwé pour échapper aux dangers de la course à travers les siècles. Moïse est alors au terme de sa mission, à l'entrée d'une terre promise où il ne pénétrera pas lui-même. Bientôt, sur le point de mourir, il va prononcer ses dernières bénédictions aux douze tribus. Il les achève par ces mots :

> Heureux es-tu, ô Israël,
> Qui est comme toi, peuple vainqueur ?
> En Yahwé est le bouclier qui te secourt
> et l'épée en marche qui te mène au triomphe... (Deut., 33, 25).

La Bible de Jérusalem traduit « peuple vainqueur », mais

3. Ex., 15, 13.
4. Deut., 32, 11.

précise en note que la traduction littérale serait « peuple qui se sauve ». Elle met une coupure dans la phrase après ce stique, alors que les autres traducteurs, anciens ou contemporains, comprennent « peuple sauvé » en (ou par) Yahwé. *Salvaris in Domino* (Vulg.). Peu importent ces nuances. On voit l'idée. La dernière pensée exprimée par Moïse mourant au sujet de son peuple, c'est « un peuple sauvé », et, de ce salut, Yahwé est l'auteur. Parlait-il en fonction de son expérience, lui qui avait été l'instrument de Dieu pour la sortie d'Égypte et la traversée du désert? Ou bien parlait-il en prophète, avec le pressentiment d'un avenir difficile pour ce petit peuple placé, sans défenses naturelles, à un carrefour de nations et d'empires ennemis? Ou encore parlait-il en sage et en homme de loi qui, ayant donné au peuple un statut juridique et un gouvernement théocratique, se prononce ici sur la valeur foncière de tout cela : vivre « sauvé en Dieu »? Sans doute est-ce tout cela à la fois. Et il faut réaliser la force de ce « sauvé en Yahwé », où le mot « sauvé » a la même racine hébraïque que le futur nom personnel de Josué, nom futur de Jésus; comme si nous avions en français, et avant la constitution du nom propre réservé à une personne, une forme verbale au passif formée avec lui (jésuifié?). Peuple sauvé, telle est la définition d'Israël. Sauvé d'Égypte, le voici, jusque dans la terre promise, en quête de secours : il devra y être sauvé des contagions de l'impiété cananéenne, sauvé des contacts impurs de populations sans foi ni loi, sauvé d'alliances politiques dangereuses, sauvé de lui-même, car il est un peuple au cou raide et que travaillent en son sein des forces de désagrégation. Le voici séparé en deux tronçons, royaume du Nord et royaume du Sud; qui le sauvera de sa faiblesse? Ruiné de fond en comble, en ses villes anéanties, en ses enfants déportés, et, semble-t-il, en ses plus fermes espoirs de restauration, qui le sauvera de ces dépouillements complets et sans remède humain? Un immense cri traverse l'Ancien Testament pour répondre à cette question :

> C'est moi qui suis Yahwé, ton Dieu,
> le Saint d'Israël, ton Sauveur[5].

5. Is., 43, 3.

C'est moi, c'est moi qui suis Yahwé
et hors de moi il n'est point de sauveur [6].

Ne t'effraye pas, Israël,
car je te sauverai de la terre lointaine,
je sauverai ta postérité du pays où elle est captive [7].

... Et toutes les extrémités de la terre
verront le salut de notre Dieu [8].

Il n'y a pas d'autre Dieu que moi.
Je suis le seul Dieu juste et qui sauve.
Tournez-vous vers moi et vous serez sauvés,
vous tous qui êtes aux extrémités de la terre,
car je suis Dieu et il n'y en a point d'autre [9].

Et la foi des croyants s'exprime dans des formules de prière qui sont l'exacte réplique des affirmations des prophètes : le Dieu qu'on loue et qu'on appelle au secours est Yahwé-Sauveur des siens.

Yahwé est mon rocher, ma forteresse, mon libérateur,
Dieu est mon rocher où je trouve un abri,
mon bouclier et la force qui me sauve,
ma haute retraite et mon refuge.
O mon Sauveur ! tu me garantis de la violence.
Je m'écris : loué soit Yahwé !
Et je suis délivré de mes ennemis...

Il étendit sa main d'en haut, il me saisit,
il me retira des grandes eaux;
il me délivra de mon adversaire puissant,
de mes ennemis qui étaient plus forts que moi.
Ils m'avaient surpris au jour de ma détresse
mais Yahwé fut mon appui.
Il m'a mis au large.
Il m'a sauvé parce qu'il m'aime. (Cant. de David; 2 Sam., 22.)

On pourrait allonger interminablement la liste de ces citations.

6. Is., 43, 12.
7. Jér., 30, 10.
8. Is., 52, 10.
9. Is., 45, 22.

Celles-ci, prises intentionnellement dans des siècles et des genres littéraires différents et donc dans un vrai désordre, suffisent. Si on voulait classer les témoignages innombrables à Yahwé-Sauveur, on verrait sans doute qu'ils s'enrichissent et se précisent au cours des siècles : il s'agit d'abord d'être sauvé de dangers terrestres et temporels, ennemis politiques, guerres et ravages, défaites militaires et déportations avec toutes leurs séquelles de misère et de honte. Puis, et c'est surtout très net à partir de la déportation, Yahwé sauve de ruines intérieures, cachées dans les cœurs ou situées au niveau du péché, injures à Dieu, Créateur et Sauveur des siens.

Ces deux perspectives courent l'une et l'autre à travers tout l'Ancien Testament. Celle, toute matérielle, d'un salut d'Israël dans sa grandeur politique, n'est pourtant pas uniquement « charnelle », puisque d'une part elle est tributaire de la promesse initiale enregistrée dès la Genèse (*la postérité de la femme t'écrasera la tête*), et que d'autre part la naissance selon la chair du Fils unique de Dieu au sein de ce peuple le fera échapper à la condition commune des peuples. Quant à l'autre perspective, d'un salut spirituel, qui va s'accentuant au fur et à mesure qu'approche la plénitude des temps, il est clair qu'elle n'émerge que du corps de la première et à la mesure où s'affine en Israël le sens des responsabilités personnelles et des vocations individuelles. Reste qu'il y a bien deux perspectives de salut auxquelles conduisent les textes de l'Ancien Testament.

La puissance salvifique de Yahwé opérant en ces deux perspectives, annonce deux sphères de salut dans le Nouveau Testament. Il y aura, sous le régime de la Loi nouvelle, à sauver, dans sa réalité sociologique terrestre et pour tout le déroulement des temps jusqu'à la parousie, une Église, héritière d'Israël et comme lui en butte à mille adversaires qui, si Jésus ne veillait, l'auraient bien des fois anéantie. Et en chaque âme rachetée par le sang répandu de son Sauveur, c'est le patrimoine spirituel de l'Israël nouveau qui doit être gardé, nourri, cultivé à chaque jour et de nouveau sauvé.

Ces deux perspectives ne peuvent être regardées pleinement l'une sans l'autre. Mais si l'Ancien Testament annonce le Nou-

veau, il est dans la ligne de sa préfiguration de pressentir dans le salut *secundum carnem* de l'Israël ancien, celui de l'Église terrestre pour le temps des réalités visibles, et dans le salut du croyant de l'Ancienne Loi, pierre vivante de la Jérusalem en construction, celui du chrétien racheté.

Des forces de discorde et de désunion ne cessent d'opérer en son sein. Le schisme d'Israël en deux royaumes fut une des plus tragiques aventures de l'ancienne histoire sainte. Et tous les schismes qui, au cours des siècles chrétiens, ont déchiré la robe sans couture, ont laissé des plaies trop béantes pour que les chrétiens n'aient pas à supplier leur Seigneur d'être toujours Sauveur de l'unité de son Église.

Et c'est une Église de pécheurs. Comment résiste-t-elle aux coups que lui portent les infidélités de ses membres ? Et comment reste-t-elle porteuse d'un message de charité et de pureté ? Qui la sauve de ses fidèles ? Être continuatrice du Christ et sanctificatrice des hommes est une redoutable mission pour qui se recrute dans une race de péché ! Voilà qui donne à la mission de salut du Christ une urgence permanente. Né Jésus, il le demeure dans toutes les phases de la vie de son Église SAINTE.

L'unité d'Israël était facile parce que les limites géographiques, politiques, démographiques et culturelles de ce peuple étaient étroites à souhait et toute une législation pourvoyait à cette vie ferme. Le mot d'ordre aux apôtres a été au contraire : *jusqu'aux extrémités de la terre !* Or, dans chaque siècle, mille facteurs agissent contre cette puissance d'expansion en l'unité. N'est-il pas contre nature (une certaine nature, il est vrai, courte et incomplète) de dépasser *tous* les particularismes. Il y faut en tout cas une extraordinaire ampleur de regard et une volonté de briser les obstacles dressés par mille petitesses inévitables et par le seul fait de la marche des siècles. Né Jésus, le Christ est constamment le Sauveur de ce qui fait CATHOLIQUE l'Église fondée en son Sang.

Israël était un peuple prophétique. L'Église est *apostolique*. Et ce que recouvre ce mot est considérable : perpétuelle condition d'envoyée, garde attentive du dépôt, succession à partir des Douze, souci d'une vie conforme aux prototypes des premières

communautés chrétiennes, prédication ardente du message, offrande de l'Eucharistie et administration des sacrements gestes du Christ, gouvernement de toutes les choses d'Église et des âmes selon les voies du Royaume de Dieu, volonté constante de vivre missionnaire. Tout cela, rattaché à la mission du Christ par son Père (*comme mon Père m'a envoyé, ainsi moi je vous envoie*), est supporté dans des vases terriblement fragiles; des hommes, devenus « colonnes » d'Église ! C'est d'une telle disproportion ! S'il fallait un Yahwé-Sauveur à Israël, il faut un Jésus pour sauver en permanence une Église apostolique.

Quand David fit transporter l'Arche d'alliance à Jérusalem, à un tournant du chemin, l'Arche menaça de tomber du char qui la portait; un homme étendit la main pour la soutenir; mais il fut frappé de mort : il n'avait pas en lui de quoi soutenir l'Arche d'alliance de Yahwé. Sur les chemins du temps va la nouvelle Arche de l'habitation de Dieu avec les hommes. A mille détours des chemins, elle menace de verser dans le tourbillon des affaires humaines. Un Homme est là, hier frappé de mort par l'excès du poids qu'il soutenait. Plus fort que la mort dont il fut victorieux, Jésus ressuscité soutient son Église et la sauve à tous les tournants périlleux. Pas de schisme, pas de captivité, pas de blessures dont il ne la relève. Tout devient pour elle bain de purification.

Et pourtant, chacun de nous aurait d'autant plus de raison de craindre que chacun, pris à part, est déjà un monde compromis. Le mystère de ce qui est à sauver, au delà d'une Église terrestre qui ne doit vivre qu'un temps, est aussi celui du Royaume intérieur à chacun, promis et déjà donné à une vie éternelle, mais aujourd'hui mélangé de mille impuretés. Pécheurs en Adam, nous avons tous ajouté à la première désobéissance. A force de vivre en rachetés, n'oublions-nous pas trop facilement le drame dont chaque âme est constituée le nœud, et que, sujette à faillir, elle n'a pas en elle le principe de son salut, que, dans l'impossibilité où elle est d'éviter toute chute, elle ne trouve pas en elle seule le pouvoir de résurgence? L'Esprit de Dieu développe en chacun la conscience de cette misère. Savons-nous jamais assez de quoi nous avons à être sauvés? *De profundo lacu. De ore leonis. De manu inferni.* Utilisées par la liturgie des défunts, ces

expressions bibliques ne lui sont pas réservées. Les psalmistes avaient le sentiment très fort de la détresse de l'homme, prisonnier de sa faiblesse, avec, déjà, un pied dans la tombe.

> Car mon âme est rassasiée de maux
> et ma vie est au bord du shéol,
> déjà compté comme descendu dans la fosse,
> je suis un homme fini.
> Je suis couché parmi les morts
> comme les tués qui reposent dans la tombe,
> eux dont tu n'as plus souvenir,
> et ils sont retranchés de ta main.
> Tu m'as mis au tréfonds de la fosse
> dans les ténèbres, dans les abîmes... (Ps. 88, 5 et 6).

Et l'une des plus émouvantes prières du psautier chrétien est un appel « *de profundis* ».

Or seul Jésus connaît le fond de cette détresse. Quelque conscient que le chrétien puisse être de sa condition, il n'en sait la profondeur que dans sa foi. Il ne connaît de son péché que l'acte qui l'a posé et les conséquences qui lui en adviennent, ce que les théologiens appellent le mal de peine. Le péché lui-même, offense au Créateur et Rédempteur, diminution de valeur, tache de l'âme, le mal dit de « coulpe », seul le regard de Dieu peut le sonder, ou celui de l'Homme-Dieu, *Jésus*. Lui voit le mystère de nos chutes et de nos relèvements avec plus de lucidité que nous ne voyons la lumière du jour, dont nous ne discernons que ce qui en frappe notre rétine. Son regard à lui, Créateur et Rédempteur, pénètre au delà du mystère. Plus que Celui qui est, Celui qui sauve cherche en la caverne de l'âme les dernières profondeurs, en deçà du dégradé et du souillé; et, plus loin que ne peut atteindre le discernement de l'homme, il refait pur et sauvé ce que l'œuvre humaine avait jeté bas.

Pour connaître Jésus, il faudrait savoir la profondeur de notre mal. C'est dans un même gémissement de l'âme qui perçoit sa détresse et reconnaît son Sauveur qu'est prononcé par l'Esprit de science le nom de Jésus. L'Esprit qui en nous appelle « *abba, Pater* » est le même qui implore « Jésus ». Comme nous apprenons à connaître le Père en nous montrant fils et en parlant

comme des enfants, nous apprenons à connaître Jésus Sauveur en constatant que sans lui nous sommes perdus et en lui parlant comme des sauvés, tandis que, par une main de force et de miséricorde, il nous extrait de la fosse de perdition.

II. — Celui qui sauve

Le premier grand dévot au nom de Jésus est saint Pierre. Lors du miracle de la Belle-Porte, à Jérusalem, il opéra par ces simples mots : *Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche.* Et en présence des témoins étonnés de la puissance du nom, il se livre à tout un commentaire :

> Pourquoi, hommes d'Israël, vous étonnez-vous et nous regardez-vous comme si c'était par notre pouvoir que nous avons fait marcher cet homme ? Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos Pères a glorifié son Fils Jésus que vous avez livré, que vous avez renié en présence de Pilate quand il jugea de le supprimer. Pour vous qui avez renié le Saint et le Juste, et qui avez réclamé qu'un homicide vous fût remis, vous avez tué l'auteur de la vie. Mais Dieu l'a ressuscité des morts. Nous en sommes les témoins. Et dans la foi de son nom, son nom a affermi celui-ci que vous voyez et connaissez; et c'est la foi en lui qui, en présence de vous tous, lui a rendu la santé complète (Act., 3, 12-15).

Et quand, le lendemain, c'est devant le sanhédrin que Pierre est appelé à rendre compte de son geste, il s'en explique de façon tout aussi claire :

> Princes et anciens du peuple, écoutez. Nous sommes amenés en jugement aujourd'hui pour le bien fait à cet infirme. Sachez donc, vous et tout le peuple d'Israël, en qui celui-ci fut guéri : c'est dans le nom de Jésus, Christ, le Nazaréen, crucifié par vous, mais ressuscité des morts par Dieu, que l'homme ici présent se tient debout devant vous et en parfaite santé. Car il n'y a pas d'autre nom sous le ciel qui, donné aux hommes, nous sauve en lui...

Pour comprendre ces paroles et celles, analogues en somme, de saint Paul et des Évangiles, il faut sans doute savoir le rôle du

nom dans le langage sémitique, et éviter la tentation, habituelle aux Occidentaux, de n'y voir qu'un procédé de désignation tout extérieur à la personne nommée et toujours un peu conventionnel. De fait, qui fera la part du convenu dans tel de nos noms propres, parfois tellement superficiels? En tout cas, à la relative « impropriété » de beaucoup de noms propres (et cette fois en quelque civilisation que ce soit), répond dans le cas du Fils de Dieu incarné l'exacte correspondance du nom de Jésus avec son rôle, sa mission, et le plan ontologique en lequel s'enracinent les choses. La propriété du nom est ici extrême. Jamais nom propre ne fut plus exactement nom propre. C'est même un des rares authentiques noms propres qui, par la grâce de Dieu, nous soient connus. En tant d'autres cas, le *pronom* personnel avec son mystère est d'une meilleure désignation, plus directe, plus totale, plus pénétrante. Le « je » et le « tu » touchent vraiment le mystère de la personne, alors que bien des noms dits propres ne le font qu'en vertu d'une convention. Dans le cas du Seigneur, le fait de porter le nom de Jésus qualifie intrinsèquement son mystère. A la différence de ceux qui, avant lui, avaient porté ce nom et peut-être avec une vraie qualification et une mission authentique, mais toujours comme « types » de Celui qui devait venir, Jésus porte en lui *toute* la réalité de ce qui n'est dans les autres que partiellement et en figure. Il est Rédempteur et il n'est prédestiné que tel. Il est Sauveur essentiellement. Toute la densité et la force que peut, en puissance de salut et de libération, signifier et contenir son nom, Jésus le porte en son mystère d'Homme-Dieu. Il est l'incarnation de la volonté salvifique du Père, son instrument, son lieu. L'union hypostatique, en réalisant une assomption de la nature humaine du Christ, corps et âme, dans le Verbe de Dieu, met toute la puissance de Dieu dans l'Homme Jésus au service de l'œuvre de salut. Rien de ce qui est en lui n'échappe à cette force miséricordieuse. C'est son être d'Homme-Dieu qui est tel. Et c'est par où il est Homme-Dieu qu'il est Jésus. Comprendre le mystère de ce nom serait comprendre le mystère de l'incarnation rédemptrice. C'est dans tout l'Évangile qu'il faut déceler l'accomplissement de ce nom et voir en Jésus le réalisateur de ce qu'annonçait et préparait la révélation de Yahwé-Sauveur. Lorsque la Vierge dans le *Magni-*

ficat exulte *in Deo salutari meo* (Lc, 1, 47), elle emprunte l'expression « Dieu-Sauveur » à l'Ancien Testament (prophètes et psaumes), mais comment ne penserait-elle pas au Fils qu'elle porte? L'ange ne lui a-t-il pas donné l'ordre de l'appeler Jésus? Obéissante, elle a fait dans son cœur, de « Yahwé-Sauveur », le nom personnel de ce Fils. Pourrions-nous traduire : « Mon esprit exulte en Dieu mon Jésus »? Cette interprétation est au moins suggérée par le choix des mots et leur rapprochement, par leur emploi dans l'Ancien Testament et dans le Cantique de la Vierge.

Il n'est pas d'épisode d'Évangile qui ne puisse être lu dans la perspective de ce qu'évoque et enseigne le nom de Jésus et qui n'y prenne un singulier relief.

Lors de la première prédication dans la synagogue de Nazareth, le Seigneur donna lecture d'un texte d'Isaïe :

> L'Esprit du Seigneur est sur moi
> parce qu'il m'a consacré par l'onction.
> Il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres, [vue.
> annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la
> rendre la liberté aux opprimés,
> proclamer une année de grâce du Seigneur. (Is., 61, 1-2).

et déclara aussitôt avec une assurance qui, en tout autre que lui, eût été d'une intolérable suffisance : *aujourd'hui, s'accomplit ce passage de l'Écriture que vous venez d'entendre*, se proclamant par là même le Sauveur que, dès les premières pages de la Bible, le Protévangile avait annoncé et dont les prophètes avaient précisé plusieurs traits. Ceux-ci sont essentiels : c'est le salut pour les « pauvres », les « captifs », les « aveugles », les « opprimés ». La simple énumération selon Isaïe est singulièrement parlante. C'est déjà une présentation de Celui qui enrichit de sa grâce, qui libère du péché, qui dissipe les ténèbres, qui relève de tout accablement. Dieu se fait connaître par et dans l'exercice de sa miséricorde. Et cet exercice de miséricorde est explicitement lié à l'onction de l'Esprit, Celui qui, ayant couvert de son ombre la Vierge Marie, avait produit en son sein le fruit unique au nom de Jésus. Fait homme pour être miséricordieux, Jésus est Sauveur d'une bien autre façon que le Yahwé de l'Ancien Testament : parce qu'il entre dans la « pauvreté » native de la race

humaine, race pécheresse; et qu'il se rend « captif » d'une chair mortelle avec les mortels; et qu'il veut, sur la croix, fermer les yeux à la lumière du soleil; et que, opprimé avec les opprimés, il choisit d'être Juif sous l'autorité romaine, travailleur sous régime d'artisanat, prophète dans une économie religieuse aux ordres des scribes et des pharisiens, il nous est de toutes manières Jésus Sauveur. Il n'est pas un sauveur qui sauve du dehors. Ce n'est pas comme si, d'une rive où il se tiendrait à l'écart, il tendait une perche secourable; mais, sauveteur qui se jette au fleuve, c'est en pleine eau trouble d'une humanité perdue qu'il semble lui-même se perdre. Il mange chez les publicains et reçoit les courtisanes. Mieux que cela, c'est d'une race perdue qu'il prend son corps pour unir en lui la multitude des rachetés. Qui perd son âme la trouve. Avant d'être une consigne adressée aux disciples comme règle de leur vie, cette parole est l'expression du geste même de l'incarnation rédemptrice. Dieu se jette dans la détresse humaine. Il la prend toute. Il se l'incorpore (sauf le péché).

De la phrase citée du prophète Isaïe, le Seigneur, dans la synagogue de Nazareth, n'omet pas le dernier membre : *proclamer une année de grâce du Seigneur.*

Une année de grâce pour le Seigneur, et prêchée par lui, c'est le jour sans fin où Celui qui sauve entre par une Résurrection et une Ascension. C'est le terme de son œuvre, et déjà, puisque le salut n'est pas seulement pour demain, c'en est le mystérieux éclatement dans les âmes des rachetés. Portés par Jésus et le mystère de son NOM, les voilà libérés, sauvés, transportés dans le Royaume du Fils, *passés de la mort à la vie, arrachés au monde des ténèbres,* spirituellement transfigurés en la forme de leur chef. C'est le Christ du Thabor en qui ils sont sauvés. Sa lumière est devenue la leur dans la foi.

Une année de grâce du Seigneur, avait dit le prophète. *Une année de grâce du Seigneur,* répond Celui qui sauve. *Une année de grâce du Seigneur,* écoute dans l'adoration et l'action de grâce le bénéficiaire de l'incomparable salut chrétien. Jésus lui a fait grâce. Et c'est un don personnel, en ce sens qu'il fait entrer le bénéficiaire dans le mystère de celui qui fait grâce. L'assomption de l'humanité du Christ en l'unité du Verbe qui permet de dési-

gner du nom de l'homme Jésus, Celui qui est né du Père est le point central de tout ceci; et, dans cette assomption, tributaire d'elle et toute mesurée par elle, celle de tous les rachetés dans le corps plénier du Rédempteur. Sans doute, est-ce une grâce de nos années, au milieu de tant d'épreuves pour la foi des chrétiens, qu'une certaine perception, très vive, de la place et du rôle de l'unique Sauveur. On a écrit bien des fois que le christianisme n'est pas un système de pensée, ni une morale, ni une « doctrine » de salut. Il est bien plutôt un Évangile, une bonne nouvelle. Plus encore, il est un fait, celui de l'Incarnation et de la Rédemption. Mieux, il est Quelqu'un, la personne même de Celui qui, vitalement perçu comme Sauveur, se propose à la foi des croyants, et de qui provient toute lumière. S'il y a des éléments de doctrine dans le christianisme, ils cherchent à rendre compte de Celui qui est venu sauver. S'il y a des éléments de morale, ils viennent de lui et conduisent à lui. Ni saint Paul ni les Évangélistes n'ont voulu présenter quoi que ce soit ou qui que ce soit d'autre. *Je ne veux prêcher rien d'autre* que Jésus-Christ, proclame l'Épître aux Galates et les treize autres Épîtres de saint Paul. *Commencement de l'Évangile* de Jésus-Christ, *Fils de Dieu*, commence saint Marc. *Apocalypse* de Jésus-Christ, écrit saint Jean pour intituler sa triomphante prophétie. Et il est plus vrai que jamais que seule la présentation de Jésus, homme et Dieu, convertit les cœurs. Seule l'invocation du nom de Jésus met en fuite l'esprit du mal. Seul Jésus sauve. Il est *la voie, la vérité et la vie*, il est la lumière venue dans les ténèbres. Il est le perpétuel voyageur qui dit aux uns : *viens, suis-moi* (et cela suffit; ils quittent tout); qui dit aux autres : *tes péchés sont remis* (et ils emportent je ne sais où leur malheureux grabat, triste reliquat de leur misère première). Il dit : *va, ne pèche plus*; et les accusateurs, prêts à jeter leurs pierres meurtrières, se dispersent confus. Il dit : *je viens manger chez toi*; et, par un miracle plus étonnant que la marche du paralytique, l'usurier distribue ses biens aux pauvres. Il dit : *jeune homme, lève-toi*, et le mort, publiquement et devant des foules, est rendu à sa mère, pauvre veuve qui représente dans son deuil et dans sa joie du revoir les milliers de cas analogues, et à travers eux, les étapes du salut. Il dit : *sors de cet homme*, et l'esprit du mal le quitte;

va te montrer au prêtre, et en chemin l'homme se trouve guéri de la lèpre. Et parfois, sans proférer une parole, c'est dans le silence qu'opère la force de délivrance qui le pousse : avant que rien n'ait été dit, la pécheresse était entrée chez Simon et s'était approchée des pieds du Maître pour les oindre : la conversion avait devancé toute déclaration; mais lui n'y était pas indifférent ! Pas plus qu'il n'était indifférent à la pauvre femme qui, timidement, avait touché la frange de son vêtement; déjà *une vertu était sortie de lui* qui avait délivré l'infirme. Aussi bien n'est-il pas venu pour condamner le monde, mais pour le sauver. Il redresse la malheureuse que Satan tenait courbée depuis des années. Mieux encore, il redresse les consciences en difficulté, la témérité des Boanergès, la timidité d'un Nicodème, les aveuglements ou les chutes de Pierre qui parfois n'entendait rien aux voies de Dieu (*Arrière, Satan !*), ou qui, aux heures tragiques, reniait publiquement.

Mais ce qui déroute le plus, c'est la voie que suit Jésus pour son propre destin auquel il déclare que le nôtre se trouve lié. Il est venu donner sa vie en rachat pour la multitude; non pour les bien-portants qui n'ont pas besoin de guérison, mais pour les malades. Et il s'est laissé engager, en pleine conscience, dans une voie qui, à des regards non encore ouverts sur son vrai mystère, paraît sans issue : le chemin de la mort. *Comment*, disent ses amis, *on cherche, là-bas, à vous faire mourir, et vous y retournez*. Mais lui, le visage tourné vers Jérusalem, va à la ville qui tue les prophètes, il marche à la boucherie. Plus que jamais, tragiquement, il est « *Jésus* de Nazareth, roi des Juifs ». Il sauve d'abord les siens d'une arrestation qui aurait pu leur être fatale et compromettre avec eux les grands projets d'avenir; *laissez aller ceux-ci*, a-t-il demandé à l'officier qui les a vus partir sans savoir à quel dessein providentiel il donnait la main. Et bientôt, sur la Croix, Jésus sauve Israël d'une tout autre manière et avec une autre puissance que pour la misérable suprématie terrestre qu'attendaient les princes des prêtres. Le voile du temple se déchire. Le ciel s'obscurcit. Un grand cri a retenti, comme jamais moribond n'en a fait entendre. Encore trente-six heures de grand sommeil, dans l'extraordinaire recueillement d'un sépulcre, le

plus sanctifié des lieux de la création. Et le mystère du nom de Jésus va révéler sa puissance.

Il n'attend pas cette heure, d'ailleurs. Jésus doit être Jésus auparavant pour tous ceux qui, jadis annonciateurs ou porteurs de son nom, attendaient encore dans la nuit de l'espérance. Nous sommes trop oublieux aujourd'hui du Jésus, ouvrant, à l'instant de sa mort, la porte des enfers. La visite aux limbes semble éveiller peu d'attraits dans la dévotion contemporaine. Elle est pourtant inscrite dans notre *Credo*. Et lire l'Ancien Testament en songeant que ses personnages ont été les témoins et pour une part les hérauts de cette fête toute chrétienne, en attendant d'être dans le cortège de l'Ascension les prémices de l'Église triomphante, est une façon très attachante, selon les traits de chacun de ces premiers sauvés, de communier à leur mission et à leur destin, amorce du nôtre. Inutile de se laisser aller à ce sujet aux extravagances imaginatives de certains voyants, réels ou prétendus. La foi exprimée dans le « *descendit ad inferos* » suffit à éclairer, pour autant que nous sommes informés de la vie des âmes séparées (et donc de la première d'entre elles, celle du Sauveur en exercice de libération active), cette première « pâque » spirituelle, délivrance de la curieuse prison d'âmes qu'étaient les limbes des patriarches. Ce mystère de joie et de charité met en relief le plan très profond où Jésus exerce le plus typiquement le salut dont il a le secret. Tout ici se passe au niveau de la vie théologale. Le passage de la condition de croyante et espérante à celle de voyante et possédante est une étape particulièrement émouvante pour une âme séparée. Jésus y est sauveur de façon signalée. Il sauve des limites dans le connaître qu'implique l'ordre de la foi, et des limites dans l'avoir qu'implique l'ordre de l'espérance. Il faudrait pouvoir dire, par exemple, comment la foi d'Abraham s'est évanouie au moment où l'âme du père des croyants est parvenue à la vision de Dieu, son apothéose. Abraham est sauvé par Jésus. Il découvre tout à coup en lui, sans aucun voile, le Fils unique que portait en présage et en figure l'ordre des choses né dans sa foi. Abraham sauvé de la foi, c'est mieux que Noé sauvé du déluge. C'est l'aboutissement de toute la sainte pédagogie de Dieu à travers le peuple réservé. Formé dans la foi d'Abraham, et lui-même pédagogue des

choses de cette foi, voici ce peuple couronné en son premier croyant, père d'une multitude de peuples. Son aboutissement dans les régions illuminées par le visage d'un Jésus ressuscité inaugure l'ère définitive. Le salut est accompli. Jésus a été Jésus.

Et voici qu'à la phase terrestre d'une Église sociologiquement sauvée ici-bas pour les siècles de foi commence à succéder la phase céleste. L'Agneau est alors lui-même sa lumière. Toute la gloire de la Jérusalem d'En-Haut est suspendue à Celui qui a sauvé. L'Agneau est Jésus. C'est par rattachement à lui que voient les élus; en totale liaison avec lui, qu'ils possèdent comme leur patrimoine propre celui du Royaume éternel. Et s'il leur reste une zone de désir, comme une espérance encore, c'est celle de l'achèvement de tout par la récapitulation dans leur Seigneur, par et avec leurs âmes déjà glorifiées, de leurs corps encore attardés dans l'inconsistant. Mais ce sera l'œuvre dernière de leur « Sauveur », qui achèvera le mystère de son nom dans et par ce dernier acte. *Credo carnis resurrectionem. Vitam aeternam.* Cet ordre de présentation des deux derniers articles de notre *Credo* n'est pas indifférent. Dans toute sa plénitude, notre vie éternelle est celle qui suit la résurrection. Corps et âmes, nous serons rendus ressemblants à Celui qui nous aura sauvés jusqu'au dernier déroulement de son mystère.

L'Esprit d'intelligence, dans la pénétration du nom de Jésus, le rencontre donc partout. La fête de la Toussaint est peut-être la dernière de ses fêtes et la plus complète. A moins que ce ne soit plutôt le cas de l'Assomption. Célébrer un saint du ciel en tout ce en quoi il est un sauvé, c'est le fêter de son nom propre. Célébrer de cette façon l'assemblée des *douze fois douze mille* de l'Apocalypse, c'est encore chanter l'efficacité inépuisable du nom de Jésus. Célébrer la Reine du ciel ressuscitée par son Fils, et déjà associée corps et âme à sa gloire, c'est saluer, devançant l'heure de la résurrection de tous, le premier fruit achevé de l'arbre du salut, le NOM de Jésus dans la première des totalement sauvées. Directement ou moins directement, toute célébration chrétienne aboutit à chanter le NOM venu du ciel.

III. — La sainte espérance

Dans les faits et gestes de l'Homme Jésus, l'Évangile nous invite à contempler tout spécialement les manifestations du petit enfant et celles de l'homme jeune dans la plénitude de sa forme. N'y aurait-il pas dans ces deux états de faiblesse et de force une sorte de figuration de notre espérance, réponse en nous à l'appel du NOM de Jésus?

Elle est éminemment à l'image du tout-petit, notre deuxième vertu, remise entre les mains d'un autre; dépendante, parce que, par elle-même, impuissante; mais, par-dessus tout, confiante, car elle ne doute pas davantage de Celui à qui elle est abandonnée que ne doute de sa mère le bébé qui repose en ses bras. Or cette image même est défaillante puisque l'espérance chrétienne est théologale. Son objet, vers lequel elle tend de toute la vigueur de ce qui la fait vertu, est le Seigneur Yahwé, le Transcendant, le Mystérieux, l'Inaccessible, le Pur, le Saint, en face de qui l'homme est comme n'étant pas; voire, en face de qui l'homme a creusé, outre le fossé de son non-être, celui de son péché. Atteindre Dieu en lui-même est déjà un effort absolument au-dessus des possibilités humaines. Pour le pécheur laissé à ses seules énergies, c'est deux fois impossible. Mais voici que, dans l'espérance chrétienne, le Médiateur est intervenu. Jésus a personnellement franchi toutes les barrières. Il est venu lui-même parcourir toute la carrière. Il paye lui-même la rançon. Il fait, en lui, de Dieu à moi, la jonction. Il est, d'un bout à l'autre, mon Jésus. Et il me remet dans la main de son Père. Or *personne n'arrache de la main du Père* (Jn, 10, 9) ce qu'il lui a remis. Il n'est pas *un* Jésus (un « Josué ») qui, simplement, une fois dans l'histoire, fait entrer dans une terre promise, et puis laisse à d'autres de maintenir et continuer l'œuvre entreprise. Il est *le* Jésus, qui *garde dans sa main* (*id.*), jusque par delà sa propre mort, toute sa conquête. Il est le Jésus encore affronté aujourd'hui et sur terre, dans les siens, aux puissances du mal, et qui, après avoir une fois accompli tout son mystère, continue de libérer. Il est le Jésus toujours secourable. Il a promis. Et il est

le Fidèle, je puis me reposer en sa promesse. *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas.* Et le voilà debout, en cavalier blanc d'Apocalypse, qui fait reculer dragons et chevaux ailés. *J'ai vaincu le monde*, semble-t-il répéter; et le voilà en ami tout-puissant, qui ne cesse, au plus fort du combat contemporain et de celui, spirituel, qui menace de ruiner en moi l'équilibre du composé humain, de me protéger des coups et de me garder sous sa cuirasse. *Yahwé est mon rocher*, ne cessait de faire répéter le psautier aux cœurs priants de l'ancien Israël; *il est mon rocher, mon bouclier, mon appui et ma force dans le combat.* Le chrétien hérite de ces formules et les transpose « Jésus mon rocher, Jésus mon bouclier, Jésus ma force dans le combat ». Ma sauvegarde. Ma sécurité. Mon repos. Mon abandon, filial entre les mains du Père, fraternel dans la main du Sauveur. Parce que Jésus m'est Jésus, je puis, comme un tout petit enfant remis entre les bras de sa mère, dormir dans la paix. Aucune sécurité n'atteint à ma sécurité. Aucun repos n'est aussi reposé que le mien. Aucune paix n'atteint la qualité de ma paix. Car ce n'est pas de ma sécurité, de ma paix, de mon repos qu'il s'agit, mais du Jésus qui, de tout cela, est la source, la vigueur, la réalité même. *Ipse est pax nostra.* Ma sérénité.

L'espérance chrétienne, vertu théologale, est essentiellement confiante. C'est parce que Jésus est mon secours que j'espère. Les théologiens formulent l'analyse de son cas en précisant que la qualité secourable du Seigneur est le « motif formel » de l'espérance, sur quoi elle s'appuie indispensablement, qui la qualifie le plus intimement, la situe et la constitue en son mystère propre. Or le secours de Dieu a pris historiquement la forme du nom de Jésus et de tout ce qu'il implique. C'est dans et par le Fils incarné que le Père a eu pitié de nous et a fait miséricorde. L'espérance est tellement polarisée par les manifestations concrètes du secours divin, la mort et la résurrection de Jésus, qu'elle ne peut adopter un autre chemin pour croître. La vie de l'espérance sera toute solidaire du nom de Jésus, de la vertu de son Sang répandu, de la puissance de son bras, de l'éclat de sa résurrection, de l'infaillibilité de sa prière, de l'absolu domaine de sa royauté; bref, et en tout, de son NOM.

Aux âmes craintives et tourmentées, qui vivent dans la peur

et l'émoi d'aventures humaines difficiles, il faut redire ces choses sans arrêt. La force du nom de Jésus qui fait l'effroi des puissances infernales doit être, pour les amis de l'époux, une source continuelle de paix et de sérénité. Que craignez-vous donc ? Rien de ce qui arrive ne doit vous sortir de l'assurance qu'il est *le Vainqueur* et que cela suffit; qu'il vous tient unies, dans sa protection, au grand nombre de ceux qu'il sauve du mal et à qui il vous accorde d'être données vitalement comme à lui-même leur chef. Il fait cette « communion des saints » en son corps, et cela guérit les mesquineries de tous les individualismes. Pourquoi donc n'avoir de regard que pour ce qui est condamné et attacher si peu d'attention à Celui qui tient sauvé en lui ? Le mouvement de ce monde est transformé par lui en un bercement tranquille qui doit être doux à l'enfant, gardé, veillé, bercé. On en veut à votre santé ? On en veut à votre vie ? Belle affaire vraiment ! Lui seul est la racine de votre espérance. Plus qu'à votre vie, on en veut, dans un monde affolé, à vos raisons de vivre ? au patrimoine spirituel hors duquel tout tourne à la confusion et à la démence ? Et déjà vous voyez tant de menaces dressées, tant de richesses et puissances terrestres acharnées à brouiller les esprits, à semer la discorde et à rendre irrespirable l'ambiance qui vous est quotidienne ! Qu'importe ? Sachez donc ce qu'espérance veut dire quand on porte le nom chrétien. Sachez le repos plus confiant que tout, le doux sommeil de l'enfant pendant le déchaînement de l'ouragan, la présence d'un Jésus dans une barque qui prend l'eau, le nom de Jésus prononcé devant les forces de l'enfer exaspérées. Il est le Prince de la paix. Relisez plutôt le psaume 90; et dans cette mystérieuse « habitation » qu'est le secours du Seigneur, abri contre le démon de midi, remède contre les piqûres vénéneuses, préventif devant la flèche meurtrière, le filet de l'oiseleur ou l'aspic meurtrier, voyez le nom de Jésus et soyez en paix. Il repose enfant dans les bras d'une mère, alors qu'Hérode complote contre lui. Il sait qu'Hérode est condamné. En son repos, apprenez à trouver le vôtre.

Mais il faut ajouter de suite : en sa force d'homme, sachez aussi trouver le secret de la vôtre. C'est cela aussi l'espérance chrétienne, qui trouve dans le nom de Jésus-Sauveur son lieu

majeur. Attente et repos confiants en Celui qui me porte, elle est une marche conquérante, une puissance d'allant et de victoire. Elle est aussi élan, essor, tension en avant. Enfance qui s'en remet à un autre, elle est jeunesse intrépide, forte de la jeunesse de Celui qui la refait. *Renovat juventutem meam.* Si les théologiens définissent l'espérance par son appui qui est Dieu secourable, ils la définissent encore par son terme qui est Dieu à posséder dans une lumière de gloire. Et c'est plus stimulant que le plus stimulant des spectacles. D'autant que ce spectacle étant pour demain, et dur à acquérir, *toutes* les énergies sont tenues en haleine. Vertu insatiable, l'espérance ne connaît pas de repos aussi longtemps qu'elle n'a pas abouti à la possession à découvert du Dieu vers lequel elle tend. Toute l'aventure humaine à laquelle elle se trouve mêlée s'insère dans le mouvement de sa poursuite, et toute la vie du chrétien se trouve marquée de cette soif. Or le Christ est au cœur de ce désir inassouvi. Entré dans la gloire du Père, Jésus, corps et âme, est objet d'espérance théologale. Du même désir que j'ai de jouir de la possession du Père, j'éprouve celui de contempler le visage de chair du Fils (pour autant qu'il y a encore visage de chair, en ce corps appelé « spirituel » par saint Paul). Le mystère chrétien en sa perspective céleste, c'est que Dieu, infini d'intelligence pure, fait entrer l'homme en participation de sa gloire, non seulement par la béatitude des âmes élues, mais par l'assomption jusqu'à l'unité de personne avec le Verbe de la sainte Humanité de Jésus et par la contemplation à laquelle sont admis tous les élus du mystère du nom de Jésus, vu à découvert et en lequel chacun voit le sens de sa propre vocation et de son propre couronnement. Voir Celui qui est, voilà déjà un terme incomparable à l'effort d'une vie humaine. Voir et posséder Celui qui sauve, et le voir tout entier, dans la plénitude du rayonnement de son âme personnellement animée par le Verbe et illuminée par lui, et son corps plénier, tel que le sacrifice du Calvaire et le triomphe de Pâques l'ont élargi aux dimensions de toute la multitude des rachetés, voilà le spectacle total. Contempler toute l'économie divine, aujourd'hui cachée, demain épanouie dans le NOM de Jésus, c'est le terme de l'espérance chrétienne. Tant que ce terme n'est pas atteint, le nom de Jésus, adoré dans le mystère, polarise l'effort de mon espérance.

L'Homme Jésus, jeune de la jeunesse de Dieu, garde jeune ma puissance de marche vers lui. Terme de mon espérance, il en est aussi l'auteur. L'ayant déposée en moi, il en fait la trame, tout le tracé. J'espère Jésus parce que j'espère en Jésus. Tantôt dans le chuchotement et à voix basse, tantôt avec clameur et violence, mon espérance ne cesse de prononcer le Nom Sauveur.

Mais alors, sachez ne pas demeurer inertes, ne pas confondre le repos confiant avec le refus d'aller de l'avant. Dans les voies de Dieu, qui ne progresse est en danger de tomber. Demeurez en paix et sécurité, c'est une des lois de l'espérance. Mais n'hésitez pas cependant à œuvrer et, au besoin, à batailler, à tailler en pièces, à bousculer, c'est une autre loi de la même espérance. Cette vertu est maîtresse d'action, ni paresseuse, ni somnolente. Son mystère est d'unir en elle deux aspects apparemment contradictoires, de repos et de combat, d'enfance et de jeunesse. Sa tension interne ne doit pas déconcerter, même s'il s'avère difficile de tenir les deux bouts de la chaîne. Dans le concret, les deux aspects en lesquels se synthétise l'espérance s'exercent plutôt dans une alternance que dans la simultanéité. Tantôt elle me tiendra très apaisé dans la main de mon Dieu. Tantôt elle me lancera à sa recherche. Mais il y aura des moments de plus grande vitalité, dans lesquels, tout entière, l'espérance montera, ardente et vibrante, sans quitter le moins du monde le berceau de tranquillité qui me fait enfant. Et pourtant, la voici qui, dans son élan vers le Jésus triomphant de gloire qu'elle nomme et dont le nom semble la définir, franchit tous les passages, fait un jeu de toutes les difficultés de la vie morale. Les obstacles stimulent son effort plus qu'ils ne l'abattent. Les contrariétés et les contradictions la dressent debout, fière de porter ainsi le témoignage de Celui dont personne n'abat le nom, ni sur terre ni dans les enfers. Indomptable par le nom de Jésus, elle défie tout adversaire. Humble néanmoins, elle sait ne valoir que par le saint Nom, et autant elle tremble de la fragilité du sujet humain qui la porte, autant elle se sait audacieuse en la puissance de son Seigneur. Le nom de Jésus la porte. Il est sa prudence. Il est sa sagesse. Qu'elle est donc éloignée d'une pauvre petite mesure terrestre, cette sagesse chrétienne, au régime de l'espérance infusée par l'Esprit dans les cœurs de ceux qui aiment

Dieu. Sa lumière, son jugement, sa décision sont puisés dans le Nom qui est au-dessus de tout nom.

Conclusion

La dévotion au Nom de Jésus a subi une éclipse dans les temps modernes. Sa présence dans le calendrier n'est pas de celles qui suscitent actuellement chez nous de grandes manifestations de foi et de piété. Sa confrérie n'est vivante, aujourd'hui, que, ici ou là, et de façon assez locale; en Amérique surtout, dit-on. Dans l'ensemble de l'Église contemporaine, elle ne semble guère provoquer de grands mouvements de prière. Est-ce le développement de la dévotion au Sacré-Cœur qui lui aurait été nuisible? En ce cas, il pourrait n'être pas vain de mettre en pleine lumière ce point d'histoire, d'en analyser éventuellement les causes, et de juger parallèlement les titres de l'une et l'autre dévotion. Si on se livrait à cette étude comparée, il apparaîtrait que, du point de vue des sources scripturaires et patristiques, la dévotion au Nom de Jésus est plus riche et mieux appuyée en tradition. Manquait-il à ses titres l'attrait d'un symbole plus explicite d'amour et de charité? Lui manquait-il l'idée de la réparation, aujourd'hui si appuyée dans la dévotion au Sacré-Cœur? En tous cas, cette sorte de supplantation est tout à fait caractéristique d'un certain tournant de spiritualité d'Église. On peut se demander si l'attrait contemporain pour le ressourcement biblique et patristique n'entraînera pas de l'une à l'autre de nos deux grandes dévotions à la sainte Humanité du Seigneur un nouveau mouvement ou une nouvelle synthèse. Les richesses y sont de toute manière inépuisables, et ce qui demeure caché au regard du croyant plus considérable ici et là que ce qui tombe sous son discernement. Pénétrer le mystère du Christ, à l'école de l'Église, c'est aller toujours plus loin et faire la vérité pour venir à la lumière.

fr. J. Bonduelle, O. P.

PRIÈRE DU CŒUR ET PRIÈRE DE JÉSUS

A propos de publications récentes *

La tradition orientale de la Prière de Jésus, ignorée de l'Occident et dénigrée par les byzantinologues, connaît depuis quelques années une publicité croissante et du meilleur aloi. La traduction dans les principales langues européennes des délicieux *Récits du Pèlerin*, perle de la spiritualité russe et l'un des joyaux de la littérature spirituelle chrétienne, y a largement contribué.

Les quelques pages qu'un moine de l'Église d'Orient a bien voulu rédiger pour ce cahier feront sans doute désirer à beaucoup de plus amples développements. Qu'ils se reportent à la plaquette du même auteur parue aux éditions de Chevetogne. Ce n'est pas encore la grande histoire que l'auteur appelle de ses vœux et qui supposerait une connaissance de l'histoire spirituelle de l'Orient byzantin que nous sommes loin, pour l'heure, de posséder; mais cette esquisse qui jalonne avec netteté les grandes étapes de la tradition nous introduit déjà de manière savoureuse dans son intelligence.

On ne sait s'il faut s'étonner davantage des contresens des philosophes qui ont pensé pouvoir la rattacher à celle de l'Inde ou du néo-platonisme, ou bien de ceux des théologiens qui, depuis le médiocre Barlaam, se sont scandalisés de la psycho-physiologie naïve des moines de l'Athos. On trouvera dans cette plaquette de judicieuses remarques sur ce sujet. Elles apportent des précisions historiques et théologiques importantes à l'intéressant et suggestif article de Mme Behr-Siegel dans *Dieu Vivant*, n° VIII. Mis en appétit par cette découverte et relisant les *Récits* dans l'excellente

* *La Prière de Jésus*, par Un Moine de l'Église d'Orient (éd. de Chevetogne, 1951, 107 pp. *Writings from the philokalia on prayer of the heart* (Translated by E. Kadloubovsky and G. H. E. Palmer, Faber and Faber, Londres, 1951. 420 pp.).

traduction de J. Gauvain (Cahiers du Rhône), certains désireront sans doute connaître cette *Philocalie* qui, depuis cent cinquante ans, a joué un si grand rôle dans le renouveau et la diffusion de la « Prière de Jésus ». C'était jusqu'à ces derniers mois un recueil quasi inaccessible. L'original grec de la compilation de Nicodème l'Hagiorite n'existe que dans de très rares bibliothèques occidentales, et ce n'est que tardivement qu'un fouilleur aussi expert que Dom Pitra parvint à en faire profiter les derniers tomes de la *Patrologie grecque* de Migne. Quant aux traductions slaves et russes qui ont considérablement enrichi l'original, la difficulté de la langue vient s'ajouter à la rareté des exemplaires. C'est dire l'intérêt et le prix de la traduction anglaise faite sur le russe de Théophane le Reclus [1], qui met à la disposition d'un public étendu un large choix d'extraits, ceux précisément qui se rapportent plus directement à la « Prière de Jésus ».

Les traducteurs ne s'expliquent pas sur le plan adopté par eux, on le regrettera, comme aussi l'absence de toute note historique qui mette au point les indications souvent vagues ou fautives de la *Philocalie* [2]. Ils n'ont voulu que faire profiter l'Occident d'un trésor méconnu; on ne saurait trop les en remercier et souhaiter que de nombreux chrétiens entrent, grâce à eux, en contact avec les représentants d'une tradition qui a depuis des siècles fait ses preuves. On ne saurait trouver meilleur Directoire de vie monastique et meilleur guide dans les voies de la contemplation. Nul doute que la lecture de ces textes ne fasse tomber bien des préjugés en remettant à leur juste place les « méthodes de prières », simples adjuvants à ce qui pour tous nos auteurs est l'essentiel : la présence vécue du Dieu Sauveur contemplé dans l'imploration du Nom de Jésus. Et peut-être cette lecture aidera-t-elle certains à retrouver le sens profond de la dévotion au Rosaire, qui nous paraît être pour l'Occident moderne le correspondant de ce que la « Prière de Jésus » est pour la piété orientale. L'une et l'autre voies se rejoignent en ce qui différencie absolument le christianisme de toute métaphysique et de toute gnose : C'est en Jésus, Dieu et homme, Seigneur et Sauveur, et en lui seul que Dieu se donne à l'homme. Les voies de cette rencontre et ses expressions peuvent être diverses, le témoignage est identique.

I.-H. Dalmais, O. P.

1. Les traducteurs ont cru devoir conserver le terme russe *prelest*. Il pourrait, semble-t-il, être rendu dans le français des spirituels par « illusion ».

2. On aurait également aimé savoir si les ouvrages sont reproduits sous leur forme originale ou seulement par extraits, comme c'est le cas pour Siméon le Nouveau Théologien et pour Barsanuphe et Jean.

LES LIVRES

DOCTRINE ET SPIRITUALITÉ

P. F. CEUPPENS, O. P. : *Theologica Biblica*, III. *De Incarnatione*, 2e éd. Marietti, 1950; VIII-241 pp.

Le temps semble bien révolu où la science théologique, d'un côté, et ce que l'on appelait les sciences bibliques, de l'autre, prétendaient se constituer et se développer de façon autonome et séparée, et c'est une des joies de notre époque d'assister aux efforts de réconciliation et de fécondation réciproque de ces deux types de disciplines qui s'exercent toutes deux dans la foi pour l'intelligence d'une unique réalité. Il ne s'agit pas pour autant de faire du concordisme facile et de brouiller les méthodes, mais il faut savoir gré à tous ceux qui essaient de jeter des ponts entre ces mondes naguère encore séparés. C'est le mérite, entre autres, de l'ouvrage de théologie biblique (en latin) dont le P. Ceuppens donne actuellement une deuxième édition et dont nous annonçons ici le tome III, consacré à l'Incarnation. Il est sans doute d'autres façons de concevoir la théologie biblique, il y a sans doute aussi d'autres manières de l'articuler à la théologie elle spéculative, la méthode suivie par l'auteur consiste (sauf pour le traité de la Trinité et les parties plus systématiques d'autres traités) à suivre saint Thomas pas à pas dans la puissante organisation qu'il a donnée à l'exposition de la *Sacra Doctrina* et, sur tous les points où le Maître fait appel à l'Écriture, à interroger celle-ci avec toutes les ressources dont dispose un esprit au courant des travaux critiques les plus récents. Le double avantage de cette méthode est de vérifier pour chaque point de la théologie construite jusqu'où il s'appuie sur une doctrine formellement proposée par l'Écriture (voir par exemple motif de l'Incarnation, causalité instrumentale de l'humanité du Christ) et de présenter un tableau des divers enseignements de la Bible sur tel sujet, tableau organisé non plus tellement en fonction de la problématique de l'un ou l'autre des auteurs humains, mais en fonction de l'articulation organique des réalités dans leur ensemble. Il est clair que ce volume doit renvoyer souvent au *De Trinitate* pour tout ce qui concerne le mystère éternel du Verbe de Dieu, il est question ici, sous la conduite de saint Thomas, de la nature humaine du Christ, de son union au Verbe et de la transfiguration qui en résulte pour cette nature, ce que saint Jean appelle sa « gloire ».

J. HILD.

R. GARRIGOU-LAGRANGE : *Dieu, son existence et sa nature*. Beauchesne, Paris; 2 vol. 895 pp., 11e éd.
Dom EMMANUEL GISQUIÈRE : *Deus Dominus Praelectiones Theodicae*. Beauchesne, Paris; 2 vol. 493+511 pp.

Les esprits avides de vérité doctrinale et que n'effraie pas la perspective d'une méditation laborieuse seront heureux d'apprendre que la librairie Beauchesne met (ou remet) à leur disposition deux ouvrages fondamentaux sur le mystère de Dieu dans l'unité de sa nature. Nous retrouvons d'abord l'œuvre magistrale du P. Garrigou-Lagrange sur Dieu, son existence et sa nature, mais dans une présentation matérielle légèrement différente, puisqu'elle est répartie désormais en deux volumes (à pagination d'ailleurs continue, le deuxième volume commençant à la page 343). Dans un climat de foi vive et d'attachement inébranlable à la doctrine de l'Église, se libère et s'épanouit — c'est la grâce propre du P. Garrigou-Lagrange — un vigoureux sens métaphysique, qui, à travers les discussions de détail et l'examen de quelques doctrines philosophiques, permet d'atteindre et de se maintenir au niveau de pensée où la preuve de l'existence de Dieu prend vraiment valeur de *vérité*, et où la considération des perfections divines et de leur conciliation prépare une assimilation religieuse d'une rare profondeur de tout ce que la Bible nous apprend du mystère de Dieu.

L'ouvrage [en latin] du Rme Père Abbé des Prémontrés d'Averbode complète on ne peut plus heureusement celui, plus ancien, dont nous venons de parler. Sous la présentation plus classique et plus modeste d'un manuel, il nous livre un dossier très riche, un instrument de travail de premier ordre qui permettra d'opérer fructueusement la confrontation des principes éternels avec les diverses formes et orientations, anciennes et toutes récentes, de la réflexion humaine sur tous les points où elle rencontre le problème de Dieu. De nombreuses citations des auteurs étudiés, la mention des interprétations nouvelles de la critique et des divergences des auteurs entre eux, une intelligente fidélité, pour l'élucidation des problèmes doctrinaux à l'enseignement de saint Thomas, des qualités de prudence et de sobriété qui ne se démentent jamais élèvent ce beau travail bien au-dessus du niveau des manuels dont l'auteur a adopté la forme. C'est une véritable somme du *De Deo Uno*, dont la présence s'impose en toute bibliothèque théologique sérieuse.

Miscellanea Comillas, vol. XIII, XIV, XV, XVI. Universidad Pontificia, Comillas (Santander), 1950-1951.

Les volumes de *Mélanges* publiés par les membres de la Compagnie de Jésus, professeurs à l'Université pontificale de Comillas, n'intéressent pas toujours directement les lecteurs de *La Vie Spirituelle*. Ainsi les volumes XV et XVI, offerts en hommage à deux professeurs de droit canonique, les PP. L. Rodrigo et E. F. Regatillo, offrent-ils peu de pâture à l'amateur d'histoire de la spiritualité ou de théologie spirituelle. Parmi de nombreuses études de droit canonique, il faut néanmoins y relever un exposé du P. Jombart, de Toulouse, sur l'état de perfection dans le monde (vol. XV, pp. 151-156), une étude des vœux réservés, par le P. Villarino (XVI, pp. 223-239). Intéressant pour l'histoire du comportement des chrétiens dans la vie publique est le long travail du P. Abellán sur le dominicain Thomas de Mercado, auteur d'une *Suma de tratos y contratos* publiée en 1571, véritable traité de morale à l'usage des commerçants (XV, pp. 81-137).

Le volume XIV contient notamment une contribution du P. Salaverri sur le triple pouvoir — ensei-

gnement, sanctification, gouvernement — de l'Église, à partir de l'enseignement des Encyclique pontificales et en référence aux travaux du Concile du Vatican (pp. 7-84). J. Cuesta montre (pp. 187-197) comment saint Grégoire de Nysse corrige heureusement les enseignements de Basile d'Ancyre sur les rapports entre la nourriture ou plutôt la diète et la pratique de la continence. Exemple intéressant des méfaits de l'exploitation sans nuance d'une opinion médicale discutable...

Quant au volume XIII, consacré en entier à l'édition d'inédits du bienheureux Jean d'Ávila, il intéresse directement *La Vie Spirituelle*, dans la mesure où celle-ci fait place à l'histoire de la spiritualité. A vrai dire, il faut prendre au sens large le mot d' « inédits ». Les documents que publie le P. Abad relativement au Concile de Trente et à l'application de ses décrets de réforme étaient déjà à peu près connus. On appréciera en tout cas les préoccupations pastorales du *Traité du sacerdoce* (pp. 117-159) et des conférences familières (pp. 163-184) qui visent, elles aussi, un public clérical. On s'arrêtera surtout à l'édition (pp. 234-323) d'un *Commentaire de l'Épître aux Galates*, dont le P. Abad croit pouvoir prouver, tant par la critique externe que par la critique interne (pp. 197-233) qu'il est du Bienheureux. Rien de plus évocateur de certains aspects du mouvement spirituel espagnol aux environs de 1545 (le texte daterait de cette époque) que ce commentaire populaire, mené avec un souci de fidélité au sens littéral dont témoigne l'utilisation d'auteurs tels que Cajetan, Lefèvre d'Étaples, Erasme et Claude Guillaude, et visant néanmoins à une exploitation pratique des grands thèmes religieux de l'épître. — Relevons enfin, comme de très belle qualité spirituelle, les quelques pages publiées (pp. 191-194) sous le titre d'*Acte de contrition*. — Le volume ainsi préparé par le P. Abad est enrichi de plusieurs *indices* : scripturaire, canonique, patristique, onomastique, et idées principales.

A. Duval.

Dom Philippe CHEVALLIER : *Le texte du Cantique spirituel mis au net par saint Jean de la Croix...* Abbaye Saint-Pierre de Solesmes (Sarthe), 1951; 1 vol. (200×140), 227 pp., 2 pl.; 850 fr., port franco.

Dans le débat critique engagé autour du *Cantique spirituel* de saint Jean de la Croix, Dom Philippe Chevallier intervient une fois encore, en apportant un document nouveau. La bibliothèque de Solesmes ayant acquis, grâce au P. de Guibert, S.J., un manuscrit du *Cantique* longtemps conservé en collection privée et, de ce fait, inutilisée dans les éditions critiques modernes, Dom Chevallier en édite le texte et y ajoute, en épilogue, de précieuses remarques.

L'exécution particulièrement soignée de la page de titre, ornée d'une gravure dont le thème eucharistique convient plus particulièrement à des clarisses, conduit Dom Chevallier à identifier la destinatrice du recueil avec la sœur aînée de Philippe II, l'impératrice Marie, retirée chez les Clarisses de Madrid, dont l'influence fut si particulièrement efficace en faveur du Carmel. Cette même page de titre présente Jean de la Croix comme premier définiteur de l'Ordre, charge qu'il détint de juin 1588 à juin 1591. Le manuscrit serait donc de cette époque, conclut Dom Chevallier, et ainsi antérieur à la mort du saint.

Dans le classement des manuscrits du *Cantique* opéré par Dom Chevallier pour son édition critique de 1930, le document de Solesmes se range dans la série A', qui correspond, on le sait, aux trente-neuf strophes primitives, mais avec un commentaire déjà revisé par saint Jean de la Croix lui-même en vue d'une meilleure tenue littéraire. Confrontées avec diverses données historiques déjà connues, les indications de ce nouveau

témoin permettent de situer les deux étapes (légèrement différentes par la méthode suivie) de cette révision : à Grenade en 1587, à Ségovie en 1588-1589. — Révision définitive évidemment, pour Dom Chevallier, qui considère comme acquise l'inauthenticité du texte B.

Du moins Dom Chevallier apporte-t-il de nouvelles précisions à l'histoire des éditions du *Cantique*. Ainsi que le manuscrit 516 de Montserrat, le nouveau manuscrit de Solesmes, pense Dom Chevallier, correspond au texte qui servit de base à l'édition officielle du *Cántico* publiée à Madrid en 1630 par les soins du Définitoire des Carmes déchaux. Dom Chevallier peut relever ainsi dans cette édition officielle soixante-dix variantes intentionnelles destinées à « diminuer, sans en avertir le lecteur, la perfection de la transformation de l'âme ici-bas » (p. 212). Ainsi cette publication apporte-t-elle quelques éléments à l'histoire de l'interprétation officielle de saint Jean de la Croix.

Pour éviter toute méprise, précisons que Dom Chevallier n'a pas ajouté de traduction française au texte espagnol qu'il publie. Cette traduction ferait évidemment double emploi avec celle de son édition critique de 1930.

En acheminant sur la bibliothèque de Solesmes ce nouveau manuscrit du grand Docteur mystique, le P. de Guibert pensait sans doute que Dom Chevallier saurait bien lui arracher quelques-uns de ses secrets. Il ne semble pas s'être trompé.

André Duval.

Chanoine DESPINAY : *L'âme embrasée de saint Bernard*. Éd. Siloe, Paris, 1950; 1 vol. (200×150), 503 pp.

Il ne s'agit point ici « du travail d'un sourcilleux bollandiste, non plus que d'une œuvre d'érudition pure : nul apparat critique, nul recours aux manuscrits divers, aucune liste de variantes, aucune exhumation d'inédits. Il ne s'agit pas davantage d'une étude spéculative, d'une élaboration théorique de la pensée religieuse du saint, pour en découvrir les antécédents, en systématiser les idées maîtresses, en tracer une vue d'ensemble, une synthèse raisonnée. Ce que cherche l'auteur, et pour lui et pour nous, c'est un *contact d'âme* avec saint Bernard... » Ainsi cet ouvrage est-il caractérisé par le moine cistercien qui a mis tout son enthousiasme à en écrire la préface. Il s'agit en effet d'une longue promenade à travers les écrits du saint, non seulement ses sermons et ses traités spirituels, mais aussi sa volumineuse correspondance, ce qui permet un certain nombre d'aperçus sur sa vie et sa prodigieuse activité. L'amour humain en saint Bernard, — la recherche de Dieu, — l'amour divin, ses formes et son progrès, — l'amour mystique, — l'amour conquérant ou le zèle apostolique, — l'amour humble et mortifié, telles sont les grandes divisions du livre, l'armature élémentaire de l'énorme mosaïque de textes que le chanoine Despinay, doyen de Vézelay, a composée avec l'aisance et la ferveur d'un homme qui depuis de longues années habite l'œuvre de saint Bernard. Peut-être le désir de faire malgré tout une « synthèse raisonnée » a-t-il amené l'auteur à faire entrer une pensée peu systématique dans des cadres ascético-mystiques trop modernes et à tenter des rapprochements délicats — par exemple avec saint Jean de la Croix —, la lecture de l'ouvrage n'en sera pas moins bienfaisante et procurera sans doute à la longue un certain accord avec la sensibilité spirituelle du grand Docteur de Clairvaux. Sans doute le désir d'entrer en contact d'âme avec saint Bernard, sans prétention d'érudition ni de science, pourrait-il être aussi bien satisfait, peut-être mieux, par l'accès direct à un certain nombre de ses œuvres dans leur coulée originale, — des publications récentes facilitent ce genre de lecture, qui,

s'il demande peut-être plus d'effort personnel, paie certainement mieux. Mais les goûts sont différents... Souhaitons que les nouveaux amis de saint Bernard, que ce livre ne manquera pas de susciter, aillent ensuite boire directement à la source...

A. DUVAL.

GEORG FEUERER : *Begnadetes Leben*. F. Pustet, Ratisbonne, 1950 [3e éd.]; 304 pp., in-12°.

On a dit que G. Feuerer fut, à côté de R. Guardini et de K. Adam, le penseur le plus original parmi les théologiens allemands de notre époque (Laros). Après avoir lu son ouvrage sur *la vie dans la grâce*, on ne peut que souscrire à cette affirmation, si audacieuse qu'elle puisse paraître à première vue. Feuerer y atteint, en effet, à une maturité de pensée presque géniale, qui, théologiquement, nous fixe, en plein dans l'économie du mystère de l'Homme-Dieu, également éloignée de l'anthropocentrisme pieux et du théocentrisme éthéré. Mais à la théologie Feuerer unit les intuitions d'un mystique profond. Une sainteté sacerdotale peu commune est ici à la base de l'activité littéraire. C'est ce qui explique l'attirance subjuguante qu'exerce ce livre, le dernier que Feuerer a écrit, peu avant sa mort (survenue à l'âge de quarante ans). On ne se lasse pas de lire ces pages. Chacune nous fait sentir une personnalité sacerdotale exceptionnelle. A travers les admirables prières, qui suivent certains chapitres, on perçoit les pulsations d'un cœur de prêtre idéal. A aucun moment Feuerer ne s'adresse à l'homme que guide la curiosité de savoir. Mais toute l'attention de son esprit pénétrant, toute son affection compréhensive sont acquises au chrétien qui, humble et loyal, cherche à configurer sa vie à celle du Christ, dans la grâce.

J. H.

PAUL ALLARD, S. J. : *Prière et Silence*. Édit. Ouvrières, Paris, 1951; in-8° de 158 pp. (120 × 190).

Cet ouvrage posthume commence par une biographie de l'auteur, le P. Allard (1899-1950) : dix pages sobres, concrètes, saisissantes. Dieu conduisit ce religieux très simplement humain vers les sommets de la vie surnaturelle par un long chemin de croix; durant quinze années un cancer lui rongea peu à peu les yeux et tout le visage.

Cinq méditations sur la Vierge à Nazareth, à Cana, au Calvaire, au ciel, dans notre vie, composent ce livre. Ce sont les premiers feuillets d'un ouvrage que le Père ne put achever. Elles nous invitent à confronter notre médiocrité et nos réticences à l'abandon total de Marie entre les mains de Dieu. Ces pages, simples et concrètes, n'ont pas la prétention d'apporter du nouveau. Mais elles ont un accent qui atteint les âmes. A ceux qui souffrent elles enseignent le chemin de la paix. Celui qui leur parla d'abandon et d'enfance spirituelle sait de quoi il parle; il a acquis ce pouvoir de parler sans blesser, qu'ont seuls ceux qui ont authentiquement souffert dans le Christ Jésus.

R. L.

J.-E. MÉNARD : *Les dons du Saint-Esprit chez Monsieur Olier* (Theologica Montis Regii, 8). Grand Séminaire, Montréal, 1951; 183 pp.

Rechercher dans l'œuvre de Monsieur Olier ce que fut, en toute son originalité, le cheminement de sa vie mystique serait œuvre de bon sens; mais imposer au fondateur de Saint-Sulpice, dans le climat d'un concordisme ingénu, le cadre des sept demeures du château thérésien, la synthèse doctrinale de saint Jean de la Croix, sans omettre les élaborations du thomisme contemporain, relève d'une bonne volonté à toute épreuve et de l'optimisme candide de la jeunesse.

J.-A. R.

MARGUERIE-MARIE TEILHARD DE CHARDIN : *L'énergie spirituelle de la souffrance*. Écrits et souvenirs présentés par Monique GIVELET. Préface du R. P. TEILHARD DE CHARDIN. Éd. du Seuil, Paris, 1951; 192 pp.

Ce n'est pas à proprement parler une vie qui nous est offerte ici, mais à l'aide de documents et de lettres fort habilement présentés et mis en valeur, nous voyons se profiler la physionomie de celle qui dans son cercle fut la Maréchale.

Nous assistons presque jour par jour, sans paroles inutiles, à l'évolution, au combat pourrait-on dire de cette personnalité si haute dans sa simplicité et sa virilité pour dominer, transformer, au bénéfice des malades, ses frères, la maladie qui pendant trente ans, sous des aspects divers, la retint captive. En apparence rien de saillant dans cette vie de grande infirme, vouée à l'immobilité. Rien, qu'une magnifique volonté de vivre quand même, de ne pas capituler, de donner toujours plus aux autres ce qu'elle recevait, de leur faire partager son expérience, afin de leur rendre l'épreuve supportable.

Ce don si rare de se mettre à la place d'autrui, nous paraît être la marque distinctive de Mlle Teilhard de Chardin. Et aussi cette autre faculté de distribuer à chacun ce qui lui convient, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Toujours elle sait tirer du plus petit fait pris dans la vie quotidienne, la leçon qui nous aidera à sortir de nous-mêmes et à élever nos âmes au-dessus des contingences qui composent une vie de malade.

On trouve réunis à la fin du volume quelques-uns des articles qu'elle composa pour le *Trait-d'Union*, écrits pleins de verve et de gaîté qui nous livrent l'originalité de son enseignement.

G. DE B.

MATTHIAS LAROS : *Der ewige Kreuzweg unseres Herrn und des Christen von heute*. Friedrich Pustet, Ratisbonne; 245 pp.

Laros est incontestablement un des auteurs spirituels les plus sérieux et les plus influents de l'Allemagne actuelle. Avant la guerre, déjà, ses livres connaissaient un réel succès, car ils s'engageaient franchement dans le sens d'un rajeunissement et d'un approfondissement religieux. Son dernier ouvrage, paru en 1950, est un chef-d'œuvre du genre. L'auteur y médite *l'éternel chemin de croix du Christ et celui du chrétien d'aujourd'hui*.

L'ouvrage est de la plus haute actualité spirituelle. Il unifie, très harmonieusement, plusieurs points de vue : celui de la méditation et de la prière affective, celui des considérations historiques et celui des analyses psychologiques. C'est du point de vue de l'histoire qu'il y aurait à rectifier quelques assertions. Telle ou telle interprétation des faits paraît peu défendable à la lumière des données de la tradition. Il y a, sous-jacente, une trop grande préoccupation de faire remonter le « chemin de la croix » jusqu'aux origines chrétiennes. Cela risque de confondre, dangereusement, piété envers la croix du Seigneur et pratiques de dévotion. On regrette ensuite les réflexions sur une prétendue inconscience ou insensibilité que les premiers siècles auraient manifestée à l'endroit de la croix. On ne peut pas davantage souscrire à la minimisation de la piété que l'antiquité chrétienne exprimait dans le symbole religieux. Mais, à part ces jugements trop superficiels sur l'histoire et la préhistoire du « chemin de la croix », l'auteur révèle une profonde connaissance de la piété psychologique qui, depuis le moyen âge, a pénétré la conscience religieuse (au détriment du symbole, c'est-à-dire du sacrement). Écrit dans une vue plus « sacramentelle » des choses, ce livre serait incomparable,

sans doute le meilleur de tous ceux qui ont été publiés sur le sujet. Il est d'autant plus remarquable qu'il engage le lecteur dans cette mystique pascale que l'on commence à redécouvrir, mais qui manque encore cruellement dans la littérature spirituelle contemporaine.

J. H.

Pensées et Maximes du P. Lebbe, recueillies et présentées par Léopold Levaux. Éd. Universitaires, Bruxelles, 1951; 118 pp.

La figure et le témoignage du grand apôtre de la Chine, du promoteur le plus ardent de l'Église chinoise grandissent d'autant plus que les événements confirment tragiquement la justesse de ses grandes intuitions : urgence d'une hiérarchie indigène, promotion des laïcs dans l'Action catholique.

M. Levaux, auteur d'une fervente biographie du Père, a voulu rendre son message accessible à un plus grand nombre en groupant sous quelques chefs ses pensées maîtresses. La présentation qui y introduit nous dit ce que fut le P. Lebbe : un réalisateur, un homme d'action, mais surtout une âme de feu passionnée pour le règne du Christ et soucieuse de le dégager des compromissions humaines. Toutes les pensées choisies vont dans ce sens. C'est dire qu'elles gardent toute leur actualité et que prêtres et militants aimeront y trouver des principes sûrs d'action apostolique. La théologie et la spiritualité du Père sont celles de son temps et de son milieu de formation, mais dans ses perceptions des voies présentes de l'action missionnaire, il est pleinement lui-même, il est un maître qui, selon le dicton chinois choisi pour son memento mortuaire, sut d'abord réaliser, puis parler.

I.-H. Dalmais.

J.-G. ARINTERO, O. P. : *The mystical Evolution in the development and vitality of the Church*. Translated by Fr. J. Aumann, O. P. Saint-Louis et London, B. Herder Book Co., 1950-1951; 2 vol. (240 × 160), XIX-358 et IV-518 pp.

Dans le cadre d'un grand ouvrage en quatre volumes sur le développement et la vitalité de l'Église, le P. Arintero publia en 1908 une *Evolució mistica* qui n'alla pas sans créer un certain remous parmi les théologiens. Le P. Arintero y posait en fait le problème des rapports entre vie mystique et vie chrétienne tout court, problème qui fut plus tard le problème central des premières années de *La Vie Spirituelle*, comme de la *Vida sobrenatural* fondée parallèlement en Espagne par le P. Arintero lui-même. Ainsi le P. Arintero fut-il amené à écrire sur le même sujet d'autres ouvrages plus nuancés et plus mûrs. Peut-être eût-il été préférable de traduire la *Verdadera Mística cristiana* (1925) plutôt que l'*Evolución mística* qui fit date, mais qui date... Il est heureux, en tout cas, d'avoir mis à la portée du public anglo-saxon la pensée d'un théologien érudit et subtil dont l'influence spirituelle en Espagne a été considérable. Le P. Arintero est mort en 1928. On se prépare en Espagne à introduire sa cause de béatification.

André Duval.

Le Christ réconciliateur des chrétiens, par divers religieux. Coll. « Ronds-Points », n° 2. Éd. Vitte, Lyon-Paris, 1951; 141 pp.

Le titre de cette brochure indique le thème général d'études assez disparates en elles-mêmes.

Les pages du P. Leclercq exposent l'effort de réconciliation des chrétiens, opéré par Erasme en son temps. Le P. Daniélou montre les signes et les lignes de possible convergence sur l'Écriture entre catholiques et protestants, de convergence même dans certaines orientations exégétiques de part et d'autre. Le P. Maydieu, à partir des rencontres

de Genève, et particulièrement de celle qu'il fit lui-même alors avec Karl Barth, parle du rapprochement de tous ceux qui, aujourd'hui, témoignent que Jésus Crucifié est le Seigneur. En huit pages rapides, le P. Mogenet interroge le catholique sur la façon dont il présente et rend présent aujourd'hui le Christ. Le paradoxe de l'Amour de Dieu dans l'Ancien et le Nouveau Testament est étudié par le P. Brillet. Dans un dernier chapitre, le P. Clémence montre que le chemin de l'unité passe par la prière et la sainteté.

Les réflexions théologiques de ce petit livre sont proposées avec le reflet de la pensée de chaque auteur; c'est particulièrement caractéristique pour le P. Daniélou. Est intéressante surtout l'attitude commune de réflexion et d'ouverture que chacun adopte en face du problème de la division des Églises.

A. B.

GUSTAVE THILS : *Sagesse chrétienne et humanités.* Coll. « Chrétienté nouvelle ». Éd. Universitaires, Bruxelles-Paris, 1951; 122 pp.

G. Thils ne veut pas, dans ce petit livre, ouvrir le débat sur la valeur des humanités classiques, laquelle ne semble pas mise en doute par lui. Il veut simplement confronter ces humanités avec la sagesse chrétienne.

Dans une première partie consacrée aux principes, l'auteur précise ce que doit être un enseignement qui se veut chrétien tout en restant « classique » et détermine quels rapports et quelle hiérarchie doivent s'établir entre les valeurs naturelles de l'antiquité gréco-latine et les valeurs surnaturelles du christianisme. Nous sommes ici à un carrefour spécial des rapports des « réalités terrestres » avec la vie chrétienne, sujet que G. Thils a traité, comme on sait, par ailleurs en détail.

La seconde partie comprend les deux tiers du livre. L'auteur y fait les applications concrètes de sa doctrine à l'ensemble des matières enseignées. Il montre où se présente le point d'insertion de l'idée chrétienne dans les valeurs humaines des diverses disciplines reçues : auteurs anciens, histoire, religion, humanités modernes, éducation physique.

Ce travail sera lu avec profit par tous ceux, professeurs, éducateurs et autres qui s'intéressent au problème capital de la formation chrétienne des jeunes étudiants par et dans leurs études mêmes.

A. B.

PÈRES

CLÉMENT D'ALEXANDRIE : *Les Stromates*, I. Introduction de Cl. MONDÉSERT. Trad. et notes de M. CASTER. « Sources chrétiennes », 30. Éd. du Cerf, 1951; in-8° de 180 pp.; 780 fr. — ORIGÈNE : *Homélies sur les Nombres.* Introd. et trad. d'A. MÉHAT. « Sources chrétiennes », 29. Éd. du Cerf, Paris, 1951; in-8° de 570 pp.; 960 fr.

Voici deux textes considérables de l'École d'Alexandrie. *Les Stromates* de Clément sont une œuvre disparate et difficile, qui pose au lecteur moderne des problèmes qui sont loin d'être résolus. Le philosophe chrétien y a rassemblé ses vues sur le mystère chrétien et le symbolisme, sur la perfection, la contemplation et la « gnose ». Ce premier livre est consacré aux rapports de la foi avec la philosophie, et Clément, on le sait, accueille et assume avec beaucoup d'optimisme la philosophie grecque dans la sagesse chrétienne. A ce titre, l'ouvrage garde un intérêt majeur que met en bonne lumière l'introduction du P. Mondésert. La traduction, qui est extrêmement méritoire, est due au regretté M. Caster, un universi-

taire chrétien, mort avant d'avoir vu paraître son travail.

Le volumineux recueil des *Homélies sur les Nombres* est un des documents les plus importants de la mystique chrétienne ancienne. Plus qu'aux subtilités de l'exégèse allégorique, les lecteurs de *La Vie Spirituelle* s'intéresseront à cette vue grandiose des progrès de l'âme en marche vers Dieu. C'est le livre du départ et du voyage spirituel, du désert et des purifications intérieures; et de ce voyage symbolisé par le voyage des Hébreux à travers le désert, Origène cherche à classer les étapes et les degrés. Il est intéressant de trouver ici le premier essai d'une classification des degrés de la vie spirituelle, qui reparaîtra à travers la littérature spirituelle de tous les siècles. Surtout, on aimera la générosité et la ferveur qui animent cette quête de Dieu, l'exigence de dépouillement et de purification qui s'y manifeste, et l'expression si personnelle qu'y prend la piété d'Origène. Et pourquoi cette piété ne serait-elle pas proprement « mystique » ? Pour notre part, nous serions sur ce point moins sévère que M. Méhat, à qui nous devons cette belle édition.

P.-Th. Camelot.

Jean CHRYSOSTOME : *Sur l'incompréhensibilité de Dieu.* Texte grec introduction de F. Cavallera et de J. Daniélou. Traduction et notes de R. Flacelière. « Sources Chrétiennes », 28. Éd. du Cerf, Paris, 1951; in-8° de 318 pp.; 720 fr.

Cinq homélies, prononcées à Antioche en 385-386 par Jean récemment ordonné prêtre, et dirigées contre les *Anoméens* ou *Eunomiens.* Ces ariens extrémistes prétendaient que nous connaissons Dieu aussi bien que nous nous connaissons nous-mêmes, et que son essence consiste dans l'*agennêsia,* le fait d'être inengendré. Ils en concluaient que le Verbe, engendré, est une créature, sans ressemblance essentielle (*anomoios*) avec le Père : c'était la foi de Nicée qui était ainsi sapée par la base. Contre ce rationalisme radical, Jean met vigoureusement en lumière l'incompréhensibilité et la transcendance de l'essence divine. Il le fait moins à partir de déductions métaphysiques qu'en restant au plan du sens religieux, tel qu'il s'exprime dans la Bible, qui insiste tellement sur le mystère inaccessible, incompréhensible, ineffable, de Dieu, sur l'effroi sacré qui saisit l'âme, et les anges eux-mêmes, en sa présence. Les anges jouent ici un grand rôle, comme la liturgie, elle-même toute pénétrée de ce respect profond devant le divin. Nos contemporains passent pour avoir perdu « le sens de Dieu » : ils pourraient apprendre à le retrouver dans la prose abondante et vigoureuse, et si religieuse, du grand orateur.

P.-Th. Camelot.

Jean COLSON : *L'évêque dans les communautés primitives. Tradition paulinienne et tradition johannique de l'Épiscopat des origines à saint Irénée.* « Unam Sanctam », 21. Éd. du Cerf, Paris, 1951; in-8° de 136 pp.; 360 fr.

L'idée centrale de cette thèse, dont on a pu lire une première rédaction dans le *Supplément de La Vie Spirituelle* (8 et 9, mai et août 1949, pp. 24-59, 137-169), c'est qu'il y a à l'origine de l'épiscopat une double tradition, remontant respectivement à saint Paul et à saint Jean. Les églises fondées par saint Paul, administrées par un collège d' « anciens » (*presbytres*) sous la haute direction de l'Apôtre itinérant ou de son représentant ou successeur, ont conservé plus longtemps la tradition de l'épiscopat collectif : ainsi l'Église de Rome, telle qu'elle apparaît à travers la Lettre de saint Clément. Les Églises de Syrie (Antioche) et d'Asie (Ephèse, Smyrne) ont au contraire connu beaucoup plus tôt, dès l'époque de saint Ignace, une autorité

monarchique fortement constituée, à l'imitation de l'Église de Jérusalem, gouvernée dès le début par Jacques, le frère du Seigneur. Cette tradition, dont les Lettres aux Églises de l'*Apocalypse* seraient le plus ancien témoins, remonterait à saint Jean. La fusion entre les deux traditions sera réalisée chez saint Irénée, chez qui le mot *episcopos* apparaît avec le sens d'*évêque* proprement dit. Il y a peut-être quelque chose de systématique et de forcé dans cette opposition, mais on trouvera ici un effort intéressant pour essayer d'éclaircir une question qui reste extrêmement obscure. L'hypothèse de M. Colson rend compte d'un certain nombre de faits, et, ce qui intéressera particulièrement les lecteurs de *La Vie Spirituelle*, elle met en belle lumière le rôle de l'évêque, centre de l'unité parce qu'il est le gardien de la tradition et de la charité.

P.-Th. Camelot.

Episcopus, Studien über das Bischofsamt. Pustet, Ratisbonne, 1949; 360 pp. in-8°.

Monographie sur *L'Évêque*, exceptionnellement riche, publiée à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire du cardinal Faulhaber (Munich). Les deux premières études (J. Goetsberger et F. Stummer) examinent la notion et le rôle du grand prêtre dans la communauté religieuse de l'Ancien Testament. J. Blinzler étudie le sacerdoce des fidèles (1 Petr., 2, 5 et 9). Schnackenburg : Épiscopat et charge pastorale (Act., 20, 28). G. Soehngen fournit un essai théologique sur la double notion de tradition et de kérugma qu'unifie la prédication des apôtres. Suivent alors quelques travaux historiques sur la pratique épiscopale du haut moyen âge (W. Ziegler et K. Weinzierl) et du bas moyen âge (J. Staber et G. Fischer). R. Egenter et M. Grabmann exposent quelques points de la doctrine de saint Thomas (et de Jacques de Viterbe). K. Moersdorf, E. von Kienitz et M. Schmans fournissent d'intéressantes études canoniques sur les divers pouvoirs de l'évêque. Dans le même ordre d'idées, A. Scheuermann envisage le rôle de l'évêque comme supérieur des religieux. Enfin, J. Pascher présente la hiérarchie sacerdotale dans les perspectives splendides du symbolisme sacramentel.

J. H.

Clavis Patrum latinarum (Sacris eruditi, III). Beyaert, Bruges, 1951; 461 pp.; 320 fr. b.

Voici un siècle que sortaient à un rythme accéléré, qui nous paraît aujourd'hui impensable, les in-quarto des *Patrologies* de Migne. On ne saura jamais ce qu'a représenté cette œuvre gigantesque pour renouer, par-dessus le moyen âge et les siècles modernes, un contact vivant avec la pensée chrétienne des temps antérieurs. Mettre à la disposition de tous, sous une présentation commode et à des prix abordables, tout ce qui, depuis le XVI^e^ siècle, avait été édité des œuvres de l'antiquité chrétienne, et pour cela reproduire la meilleure édition actuellement existante, telle fut l'intention de Migne. Depuis lors, bien des textes ont été réédités sur les bases d'une tradition plus étendue, avec des moyens d'investigation critique plus développés; d'autres ont vu le jour qui n'avaient pas encore été imprimés; bien des attributions erronées ont pu être corrigées; des auteurs, dont on ne connaissait que le nom et quelques fragments, se sont vu restituer des écrits passés à la postérité sous un patronage plus célèbre ou plus orthodoxe. Courageusement, au lendemain de la libération, alors que l'inventaire des destructions montrait l'urgence de reconstituer les bibliothèques, l'abbaye bénédictine de Saint-Pierre-de-Steenbrugge fit connaître son intention de renouveler l'entreprise de Migne et de donner en un temps record une édition des écrits chrétiens latins des sept pre-

miers siècles en reproduisant le meilleur texte actuellement imprimé. Faut-il dire qu'à certains ce projet parut chimérique; avec une ténacité flamande et une rigueur scientifique inconnue de leur prédécesseur, Dom E. Dekkers et ses confrères entreprirent de donner à leur projet une fondation solide en dressant le catalogue raisonné et critique de leur future patrologie.

Le voici en un volume austère, mais combien riche, de leur recueil annuel *Sacris erudiri*. Tous les textes sont là, classés en quinze séries : auteurs anténicéens, jusqu'au Concile de Chalcédoine, jusqu'à saint Grégoire le Grand, jusqu'à saint Bède; poètes, grammairiens et rhéteurs, actes des Pontifes romains, textes juridiques, règles monastiques, pénitentiels, textes liturgiques, vies des saints, chronographes, itinéraires et géographies. Pour chacun nous est indiquée, avec discussion lorsqu'il est nécessaire, l'édition considérée comme la meilleure, la référence à Migne, et souvent l'*incipit*. Quiconque a affaire aux Pères latins doit désormais avoir sous la main cet inventaire; les spécialistes, comme ils y sont invités, proposeront compléments et corrections et, bientôt, nous voulons l'espérer, la nouvelle patrologie permettra à tous de lire les Pères dans un texte souvent meilleur que l'ancienne, en tout cas plus abordable. Souhaitons que les éditeurs aient le courage de nous donner d'abord les volumes les plus difficiles, les recueils d'écrits dispersés, introuvables hors des grandes bibliothèques et que le succès leur permettra de mener à bon terme et rapidement cette première étape que doivent suivre les séries grecques et peut-être orientales.

I.-H. Dalmais.

St. AUGUSTINE : *Against the Academics*. Transl. by J. J. O'Meara. Ancient Christian Writers, 12. The Newman Press, Westminster, Maryland, 1951; in-8° de 213 pp.; $ 3.

Traduction anglaise des trois livres *Contre les Académiciens*, c'est-à-dire contre le scepticisme de la « Nouvelle Académie ». Dans ce dialogue contemporain de la conversion de saint Augustin, on retrouve quelques-uns des grands thèmes augustiniens, la vérité et l'erreur, la science et la sagesse. Cette édition annotée pourra rendre service, même à côté de la traduction française donnée naguère par M. R. Jolivet (Bibl. augustinienne, 1939). Depuis le livre de P. Courcelle, la question des rapports entre néoplatonisme et christianisme dans la conversion de saint Augustin doit être entièrement reconsidérée.

P. C.

DIVERS

Romano GUARDINI : *Pascal, ou le drame de la conscience chrétienne*. Traduit par H. Engelmann et R. Givord. Édit. du Seuil, Paris, 1951; 1 vol. (14×19), 237 pp.

C'est toujours avec intérêt que le public français accueille les œuvres du grand théologien qu'est Romano Guardini. Aussi est-ce avec une curiosité sympathique que l'on ouvre ce volume consacré à Pascal. On le referme, malheureusement, sur une déception. Une fois de plus, l'on a affaire ici à un volume où l'ombre de Pascal ne sert qu'à couvrir l'exposé de pensées personnelles : ces longues pages sont emplies, en fait, des idées mêmes de M. Guardini, illustrées de citations de Pascal choisies avec plus ou moins de bonheur. Telles sont les limites de ce livre. Intéressant dans la mesure où l'on veut scruter le mouvement théologique contemporain, il ne peut que décevoir un pascalisant, et faire sourire

un historien du XVII^e siècle. Dès l'avant-propos, l'auteur nous déclare son intention « d'avoir affaire à Pascal et à lui seul ». S'est-il rendu compte que semblable méthode conduisait nécessairement au contresens historique ? Il n'y a du moins pas échappé. Voulant à toute force trouver en Pascal un drame religieux, il suppose chez lui une « foi conquise de haute lutte », — ce qui est absurde, Pascal ne semblant guère avoir jamais éprouvé de difficultés sur ce point. Au nom de ce principe, M. Guardini interprète en un sens de confidence personnelle de nombreux passages des *Pensées* qui sont simplement, — Mlle Russier l'a récemment démontré —, des thèmes d'apologétique augustinienne, courants à Port-Royal : une plus exacte connaissance du milieu de Pascal, spécialement de Nicole, eût évité cette erreur. M. Guardini semble donner une importance absolument démesurée à l'argument du pari, qui n'était probablement pour Pascal qu'un essai d'application des mathématiques à l'apologétique; il ne perçoit pas d'ailleurs quelle est ici l'importance de l'élément mathématique, si bien mise en valeur pourtant, jadis, par M. Lachelier. L'auteur n'a point su dire assez clairement que le drame véritable de Pascal n'était pas tant un drame religieux qu'un drame personnel : drame de ses résistances intérieures en face de l'idéal que lui propose Port-Royal, drame de ses relations privées avec les gens de Port-Royal. La vérité oblige à dire ici que le dernier chapitre, consacré au drame de Pascal, est d'une superficialité d'information qui déconcerte. Les conflits religieux du XVII^e siècle français y sont schématisés avec un simplisme qui semble procéder d'un manuel de bas-étage. Par exemple, une phrase sur Arnauld, à la page 208, y contient à elle seule trois erreurs : Arnauld a écrit deux, et non trois, *Apologies pour M. Jansénius*, — la première a paru en 1644, et non en 1643, — enfin ces *Apologies*, qui sont de simples réponses aux sermons de Habert, ne résument nullement « la doctrine du jansénisme français ». Je ne sais si M. Guardini connait la remarquable thèse du chanoine A. de Meyer sur *Les premières controverses jansénistes en France*, qui remonte pourtant à 1917. Elle ne permet guère d'affirmer que Jansénius et Saint-Cyran, bons lovanistes, fidèles aux traditions de leur université, ont « déclenché un mouvement ». Les relations de Pascal avec le milieu de Port-Royal ne sont analysées que d'une manière bien lâche. M. Guardini estime que Port-Royal s'est défié de Pascal à cause de la part trop importante que Pascal donnait au raisonnement dans le problème de la foi; or, tout semble prouver qu'à Port-Royal, où l'on était d'esprit très cartésien, on reprochait à Pascal de minimiser la valeur de la raison humaine. De même, M. Guardini simplifie à l'extrême l'attitude de Pascal dans la question du Formulaire, dont l'aspect canonique lui échappe; il n'a point vu quel rôle décisif avait joué la mort de Jacqueline dans le brusque revirement de Blaise à la fin de 1661.

On pourrait continuer longtemps sur ce ton. Je m'excuse de ces notes sévères : les spécialistes sont sans pitié. Au fond, ce livre illustre bien les inconvénients qu'il y a pour un théologien à s'aventurer trop loin hors de son propre domaine. M. Guardini nous a donné tant de belles et grandes œuvres qu'on lui pardonne aisément cette incursion peu heureuse dans les territoires historiques. Mais on peut se demander pourquoi, à l'heure où paraissent les remarquables travaux de Mlle G. Russier, de M. G. Mesnard, de M. Latuma, l'on a éprouvé le besoin de traduire ce livre, assez inutile en notre langue.

Louis Cognet.

J. PÉRINELLE, O. P. : *En pleine vie.* Groupement des Centres familiaux et sociaux, 67, boul. Suchet, Paris-16e.

« Aux gens « bien » on n'oserait pas dire ces choses, mais à vous, mademoiselle, on peut tout dire. » Celle à qui s'adressent ces mots, confidente émue de quelque sordide histoire, est pourtant une consacrée, mais sa vocation ne souffre pas de barrière entre elle et ceux que la misère étreint. Comme eux, elle habite un quartier populeux, vit pauvrement, peine au travail, fraternise avec le voisinage. Guère mieux habillée que les autres femmes dont aucun costume ne la distingue, elle parle simplement, en personne qui s'y connaît, de la lessive, du budget difficile, des problèmes d'éducation ou de santé, mais elle met dans ces propos de tous les jours une nuance qui réconforte et encourage. Son métier? On le connaît, on peut même apprécier comme elle s'en acquitte : aide familiale, infirmière, assistante sociale, monitrice d'enseignement ménager, nombreux sont ceux qui la voient à l'œuvre. Les plus lamentables taudis s'ouvrent à son amitié et on ne craint pas de lui exposer les situations les plus inextricables, comme si l'on devinait sa secrète préférence pour les plus déshérités, comme si l'on sentait aussi que le secours qu'elle apporte puise ailleurs quelque mystérieuse qualité. « On vous aime, disait une vieille foraine, parce que vous représentez chez nous une croyance. »

Et voici le second aspect de cette vocation : Le travail social n'implique pas une vie religieuse. Il est généralement fait et bien fait par des laïcs qui donnent sans compter leur temps, leur compétence, leur peine et leur cœur. Mais il s'agit ici de se consacrer *pour toujours* au service des plus malheureux, de renoncer à toute ambition autre que celle de *s'adapter*, quoi qu'il en coûte et toujours mieux, à leurs besoins, de devenir, à l'exemple du Christ « *comme l'un d'eux* ». Il est tout naturel alors de se considérer soi-même avec une plus grande exigence de perfection et de chercher, pour l'œuvre à accomplir, une formation, un appui, voire une relève... Les Dominicaines Missionnaires des Masses Ouvrières, que le cardinal Amette appela familièrement « Bérengères » leur appliquant à toutes le nom de leur Fondatrice, s'efforcent depuis 1899 de répondre à ce triple désir. Appartenant à l'Ordre des Prêcheurs, elles joignaient, dès leur fondation, à la hardiesse d'une innovation, la sécurité d'une expérience longue de sept siècles et d'incomparables richesses spirituelles. Elles font deux ans de noviciat, puis se rendent à jamais disponibles par les vœux de religion. Ceci mérite réflexion, car nous risquerions, admettant trop facilement les sacrifices des autres, de ne pas voir avec la plénitude de leur don la confiance et l'amour qu'il suppose ;

— renoncer à posséder, quand on accroît ses propres besoins de ceux de tous les miséreux qu'il faudra secourir;

— renoncer à avoir un foyer et des enfants à soi, pour se consacrer plus librement aux familles des autres;

— accepter d'obéir, tout en assumant responsabilités et initiatives.

Le sacrifice à coup sûr est béni puisque, depuis plus de cinquante ans maintenant, elles vivent heureuses, par petits groupes, dans la fraternité très simple des gens modestes (certaines même dans une roulotte voisinent avec les forains). Une chaude affection les unit, véritable esprit de famille que réjouissent les rencontres fructueuses de chaque vendredi et les retraites annuelles suivies de sessions d'étude. Leur règle équilibre la prière et l'action et fait à la liturgie une place de choix. La vigilance de leurs supérieurs les protège contre l'intensité même de leur apostolat et les dangers du sur-

menage. Comment s'étonner que, si bien armées, elles soient prêtes à beaucoup entreprendre ? Il ne leur manque que d'être plus nombreuses.

M. Ch.

Le Problème des Réfugiés, Cahier de la *Nouvelle Revue Théologique*, nº VII. Castermann, Tournai-Paris, novembre 1951; 112 pp.

Bien des ouvrages et articles ont déjà paru sur les réfugiés et personnes déplacées. Les uns, faits par des spécialistes, s'adressent aux techniciens; d'autres, plutôt des articles, destinés au grand public, cherchent à émouvoir, faisant appel à la sensibilité, car personne ne peut rester indifférent, sur un plan purement humain, à cette grande misère de notre temps.

La *Nouvelle Revue Théologique* publie un cahier groupant des articles de spécialistes, où la question des D. P. est abordée sous un angle particulier : l'aspect religieux.

Après un article situant géographiquement et numériquement le problème, les auteurs traitent de la pastorale du réfugié dans deux pays d'accueil : la Belgique et la France. Les tâches que l'arrivée des D. P. apportent au clergé sont nouvelles et demandent une attention spéciale. Pour leur donner une aide matérielle, il faut déjà beaucoup de doigté, mais combien plus délicate est l'action du prêtre auprès de ces déracinés tellement sensibles aux coutumes et usages différents qui leur font souvent abandonner toute pratique religieuse, se sentant absolument étrangers dans l'église de leur confession. M. le chanoine Déjardin et le P. Braun font part de leur expérience de plusieurs années qui sera utile à tous ceux que leur ministère met en contact avec ces nouveaux venus.

En Allemagne, où des mouvements intérieurs d'une ampleur immense ont brassé tout un peuple, on a pu écrire que « Les réfugiés de l'Est décideront même du sort de l'Église et de l'avenir du christianisme en Allemagne ». Le Dr Franz Arnold expose la détresse spirituelle de ceux qui se sentent exilés dans leur pays.

Le P. Mailleux explique le drame des orthodoxes dont l'émigration a détruit l'unité d'obédience. Des églises ont été ouvertes au culte, mais une adaptation aux coutumes du pays d'accueil est néanmoins nécessaire. Trop d'influences jouent, et si la vieille génération reste fidèle, les jeunes s'émancipent et ne pratiquent plus.

Enfin le P. Démann parle de la tragédie juive avec la disparition du centre le plus pur du judaïsme : l'Europe centrale. L'État d'Israël ne peut actuellement encore le remplacer. On ne peut pour l'instant augurer de l'avenir.

Ces articles montrent la grande misère du déraciné, à qui tout fait défaut en même temps. La conscience chrétienne ne peut rester indifférente à ce drame et ce cahier donnera matière à réflexion à tous ceux qui désirent vivre avec leur temps et penser aux problèmes nouveaux qu'il soulève.

H. P.

LIVRES REÇUS

Agenda ecclésiastique Mame pour 1952. 9×13, rel. pleine toile souple, fermeture nickelée; 165 fr.

An indian benedictine Ashram. Shanti Vanam, Tiruchirapalli, 1951; 92 pp.

Anscieau (Gilbert) : *Les quatre saisons.* Presses de l'Ile de France, Paris, 1951; 287 pp.

Archivio italiano per la storia della pietà. I. Edizioni di storia e letteratura, Roma, 1951; 480 pp.

L'ascèse chrétienne et l'homme contemporain, par une équipe de théologiens et de médecins psychiatres. Coll. « Cahiers de La Vie Spirituelle ». Éd. du Cerf, Paris, 1951; 368 pp.; 600 fr.

Bernanos (Georges) : *Das Sanfte Erbarmen.* Johannes Verlag, 1951; 1 vol. rel. 129 pp.

Bondallaz (P. Jacques) : *Histoire sainte,* t. I. *Les origines du peuple de Dieu.* Éd. de Fleurus, Paris, 1951; 48 pp., 4 illustr. à la page; 120 fr.

Bruno di Querfurt (S.) : *Vita dei cinque Fratelli.* Edizione camaldoli, Rome, 1951; 168 pp.

Caret (Jean) : *Familles d'hier et d'aujourd'hui.* Bonne Presse, Paris, 1951; 260 pp.; 390 fr.

Catechismo seu medulla Camaldulensis doctrinae. Edizione camaldoli, Rome, 1951; 73 pp.

Catholicisme. Encyclopédie publiée par l'abbé Jacquemet, t. II : Dieu-Dufour. Letouzey et Ané, Paris, 1951.

Chevrot (Mgr Georges) : *L'Évangile au foyer.* Bonne Presse, Paris, 1951; 225 pp.; 300 fr.

Clément (Marcel) : *Introduction à la doctrine sociale catholique.* Fides, Paris, 1951; 188 pp.; 360 fr.

Cullmann (Oscar) : *Les sacrements dans l'Évangile johannique.* Presses Universitaires de France, Paris, 1951; 92 pp.; 400 fr.

Di Rocca (Annette) : *Das Herz Gottes.* Kanisius Verlag, Freiburg, Suisse, 1949; 221 pp.

Di Rocca (Annette) : *Gedanken und entscheidungen im Christus.* Verlag von J. Pfeiffer, Munche, 1949; 127 pp.

Duhamelet (G.) : *Les Dominicaines de Sainte-Catherine de Sienne.* Coll. « Les grands Ordres monastiques ». B. Grasset, Paris, 1951; 280 pp.; 420 fr.

Flicoteaux (Dom E., O. S. B.) : *Fêtes de gloire : Avent, Noël, Épiphanie.* Coll. « L'Esprit liturgique ». Éd. du Cerf, Paris, 1951; 156 pp.; 300 fr.

Gadala (Marie-Thérèse) : *Le Féminisme de la Bible,* II. Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1951; 115 pp.

Garreau (Albert) : *Calendrier parisien.* Éd. du Cerf, Paris, 1951; 404 pp.; 1.050 fr.

Gelin (A.) : *Jérémie, les Lamentations. Baruch.* Coll. « La Bible de Jérusalem ». Éd. du Cerf, Paris, 1951; 312 pp.; 960 fr.

Girard (R. P., O. P.) : *Humbert II et le « transport » du Dauphiné à la France.* Imprimerie Allier, Grenoble, 1950; 102 pp.

Grente (Mgr) : *Le bienheureux Pie X.* Bonne Presse, Paris, 1951; 31 pp.; 55 fr.

Hoehn (Matthew, O. S. B.) : *Catholic Authors. Contemporary biographical sketches, 1930-1947.* Librarian of St. Benedict's Preparatory school, Newark, New-Jersey, U.S.A., 1948; 1 vol. rel. 812 pp.

Ignace d'Antioche, Polycarpe de Smyrne : *Lettres.* Coll. « Sources chrétiennes ». Éd. du Cerf, Paris, 1951; 286 pp.; 810 fr.

Journées Nationales d'études de l'Union Hospitalière des Congrégations d'Action hospitalière et sociale, mai 1951.

Konczewski (C.) : *La sympathie comme condition de progrès et de connaissance.* Presses Universitaires de France, Paris, 1951; 227 pp.; 700 fr.

La Varende : *Don Bosco, le XIX^e^ saint Jean.* Arthème Fayard, Paris, 1951; 287 pp.; 450 fr.

Leclercq (Dom Jean) : *Un humaniste ermite. Le bienheureux Paul Giustiniani (1476-1528).* Edizione camaldoli, Rome, 1951; 182 pp.

Locket (Louis) : *L'apôtre dans le mystère de l'Église.* Fides, Paris, 1951; 71 pp.; 165 fr.

Manot (Léon) : *Ce temple où tu attends...* Lardanchet, Lyon, 1951; 44 pp.

Marmion (Dom Columba) : *Le Christ idéal du prêtre.* Éd. de Maredsous, Paris, 1951; 392 pp.

Monléon (Dom Jean de) : *Les XII degrés de l'Humilité. Commentaire ascétique sur le chapitre* VII *de la Règle de saint Benoît.* Éd. de la Source, Paris, 1951; 330 pp.

Mouroux (Jean) : *Ich Glaube an Dich.* Johannes Verlag, Einsiedeln, 1951; 1 vol. rel. 86 pp.

Nello Dalle Vedove (P.) : *Stimatino, Un modello di santo abbandono. Fisinomia spirituale del Ven. Gaspare Bertoni* Scuola Apostolica Bertoni. Padri Stimatini. Sezano di Quinto, Verona, 1951; 260 pp.

Nuttin (Joseph) : *Tendances nouvelles dans la psychologie contemporaine.* Nauwelaerts, Louvain, 1951; 55 pp.

Questions morales de vie conjugale. Directives de S. S. Pie XII. Bonne Presse, Paris, 1951; 26 pp.; 55 fr.

Régamey (R. P., O. P.) : *La Querelle de l'Art sacré.* Éd. du Cerf, Paris, 1951; 48 pp.,

Rideau (Émile) : *Ce que croient les chrétiens... Le savez-vous?* Spes, Paris, 1951; 100 pp.; 180 fr.

Le rôle de la femme dans les missions. Rapports et compte rendu de la XXe semaine de missiologie de Louvain, 1950. Éd. Universelle, 1951. Desclée de Brouwer, Paris; 272 pp.

Schneider (Reinhold) : *Rechenschaft.* Johannes Verlag, Einsiedeln, 1951; 1 vol. rel. 99 pp.

Seebhom Rowntree (B.) and Lavers (G. R.) : *English life and Leisure.* Longmans, London, New-York, 1951; 1 vol. rel. 481 pp.; 15/—.

Steinmann (J.) : *Les Psaumes.* Gabalda, Paris, 1951; 184 pp.; 400 fr.

Stra̋ter (Paul) : *Maria im christenleben.* Ferdinand Schnöningh, Paderborn, 1951; 1 vol. rel. 390 pp.; 14.70.

Truhlar (Carolus, S. J.) : *De experientia mystica.* Pontifica universitas gregoriana, Romae, 1951; 252 pp.

Vandeur (Dom Eugène) : *Jésus.* Beyaert, Bruges, Casterman, Paris, 1951; 112 pp.; 270 fr. français.

Vaux (R. P. de, O. P.) : *La Genèse.* Coll. « La Bible de Jérusalem ». Éd. du Cerf, Paris, 1951; 224 pp.; 690 fr.

Vignon (Jean) : *Vingtième relais.* Éd. Fleurus, Paris, 1951; 244 pp., 16 illustr. pleine page; 350 fr.

Vilnius (Conrad) : *La croix à l'ombre du rideau de fer.* Coll. « Les îles d'or ». Plon, Paris, 1951; 200 pp.; 360 fr.

Von Balthasar (Hans Urs) : *Der Christ und die Angst.* Johannes Verlag, Einsiedeln, 1951; 1 vol. rel. 96 pp.

Von Balthasar (Hans Urs) : *Karl Barth. Darstellung und deutung seiner theologie.* Verlag Jakob Hengner, Köln, 1951; 420 pp.

Von Speyr (Adrienne) : *Dienst der Freude.* Johannes Verlag, Einsiedeln, 1951; 1 vol. rel. 187 pp.

Welsh (Roberto, O.S.A.) : *Introduction to the Spiritual Doctrine of Fray Luis de Leon, O.S.A.* Pontifica Universitas Gregoriana, 1951; 129 pp.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.

Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 1er trimestre 1952. — Impr., n° 774.